This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

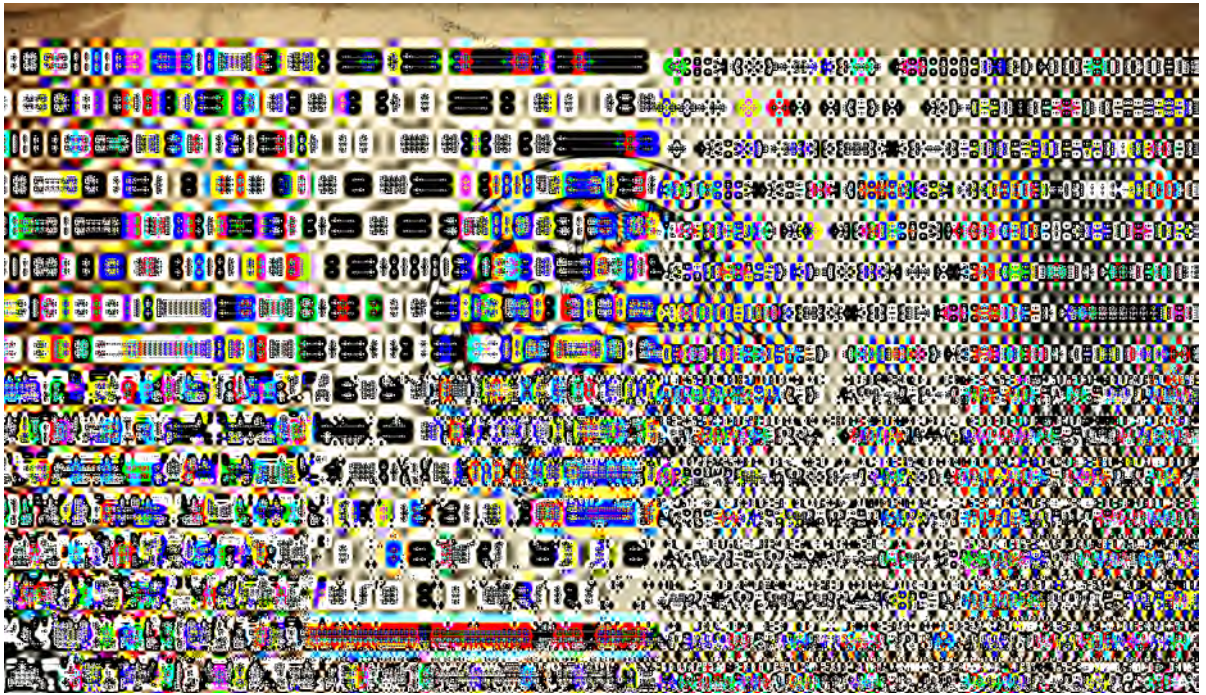
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



# L'INDOUS,

ou

*La Fille aux deux frères ?*

Par J. P. BRES

*Auteur de Reconnaissance et Repentir ; La Trémouille, &c.*

TOME III.

*A PARIS,*

*A la Librairie Économique,*

*rue de la Harpe N.° 94, ancien Collège d'Harcourt.*

1809.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

# L'INDOUS

OU

# LA FILLE AUX DEUX PÈRES.

## CHAPITRE I.

ZILIA, après avoir lu cette lettre, s'interrogea elle-même; et trouvant que, pendant son sommeil, elle n'avait point vu Dolimont, elle éprouva une consolation bien douce, parce qu'elle avait une confiance entière en tout ce que lui disait M. Aldini. Rentrée chez Mme. Faber, elle soupa avec appétit, alla se coucher, dormit bien, ne vit point Dolimont pendant son sommeil, et parut absolument rassurée, le matin, sur les dangers qu'avait courus son amant. Voyons, en effet, l'issue qu'avait eue le combat proposé.

Dolimont avait fait monter dans son cabriolet le jeune militaire qu'il avait

rencontré sur la place Louis XV, et lui avait expliqué le sujet de sa querelle; mais, arrivé à la porte Maillot, il s'était trouvé dans un assez grand embarras. Il ne connaissait point ce Dublançai avec lequel il venait se mesurer. Il fut donc obligé de se promener çà et là au hasard, en attendant que son provocateur vînt l'accoster. « Voyez, lui dit tout-à-coup Dolinville (c'est le nom du témoin de Dolimont), voyez cet homme qui, pensif, se promène seul le long du mur du rempart; c'est peut-être votre homme ».

Dolimont va soudain parler à ce rêveur solitaire. Mais, comme cet homme était seul, il pria Dolinville de se tenir à l'écart.

En accostant l'inconnu, Dolimont lui dit: « Je cherche un nommé Dublançai; ne le seriez-vous pas? »

« C'est donc toi qui est Dolimont, répliqua l'inconnu avec une sorte de fureur; fils rebelle et dénaturé! cette fois

tu ne m'échapperas point ». En disant ces mots, il avait tiré son épée, dont il présentait déjà la pointe sur la poitrine de Dolimont. Celui-ci tira la sienne aussitôt, se mit en garde, et le combat s'engagea. Dolimont, à la première botte, atteignit la poitrine de son ennemi ; son épée ploya. Tu es plastronné, lâche! s'écria-t-il. Dolinville, qui était accouru, ne considérant plus cet homme que comme un assassin, mit aussi l'épée à la main. Aussitôt cet adversaire prend la fuite ; Dolimont le poursuit, le terrasse... Arrêtez! lui cria l'inconnu ; arrêtez! je ne suis point Dublançai. — Qui es-tu donc ? — Je suis un malheureux payé par lui pour vous ôter la vie. Dolinville voulait lui passer son épée au travers du corps. Suspendez, lui dit Dolimont, vôtre juste indignation. Peut-être que la misère seule l'a rendu coupable. — Hélas! oui, Monsieur, répliqua l'inconnu, la misère! Encore, si elle n'eût pesé que

sur moi! mais j'ai une femme, trois enfans; bientôt ils vont expirer de faim. Qui peut t'avoir conduit à cet excès de détresse? — Retiré depuis quelque temps du service, j'avais obtenu un emploi dans un ministère. L'on m'a ôté ma place, il y a bientôt un an, pour la donner, à qui? au favori de la maîtresse du valet-de-chambre du Ministre. Depuis ce moment, j'ai sollicité en vain une autre place. Tous mes meubles ont été vendus pour faire exister ma famille. Toutes mes ressources étaient épuisées, lorsque Dublançai, qui me connaît pour un ancien militaire, m'a proposé cinquante louis pour vous combattre en sa place. C'est lui qui a voulu que je fusse plastronné. Pardonnez, Monsieur, pardonnez à un misérable que la nécessité seule a rendu criminel.

Vous l'entendez, reprit Dolimont. Ne mettons point cet infortuné dans le cas d'aller solliciter d'un Dublançai le prix

d'un crime que ce malheureux déteste. Ne le forçons pas à regretter d'avoir échoué dans son entreprise. Tiens, ajouta-t-il en dénouant sa bourse, voilà les cinquante louis que l'on t'avait promis pour être un malhonnête homme. Sois homme de bien à l'avenir, et, sur-tout, fuis Dublançai ».

L'inconnu, à ce trait, laisse tomber sa tête sur sa poitrine. La honte et le remords l'accablent également. Il porte la main à son flanc, n'y trouve point son épée; il la cherche de l'œil; l'aperçoit sur l'herbe; s'y dirige à pas lents; la ramasse; lève les yeux vers le ciel, et tournant précipitamment la pointe du fer contre son cœur, il se dispose à le percer. Mais Dolimont s'élance, bondit comme un cerf, et repoussant le bras de l'inconnu, il lui dit : « Malheureux! osez-vous priver trois enfans de leur père? Ne rougissez pas de mes bienfaits, et soyez vertueux : n'aviez-vous pas accepté ceux de Dublançai pour être criminel ?

L'inconnu, toujours plus confus de sa situation, répondit, les yeux fixés en terre : « Opprimé par la misère, les remords et la honte, vos bienfaits ajoutent à mon tourment. Avant eux, je ne voyais que le malheur des miens et mon crime ; à présent, je vois mon opprobre. Du moins, jusqu'à ce moment, je n'avais été qu'infortuné. Ah ! que le crime est plus difficile à supporter que le malheur ? — Ta faute est celle de la fortune. Les qualités de ton cœur sont de toi. Compte ce jour parmi l'un des plus heureux de ta vie, puisqu'il t'a montré toute la laideur du vice. Vis pour mourir en brave, et non par la lâcheté du désespoir. Répare tes fautes ; c'est le moyen de les faire oublier et de les oublier toi-même. Si tu meurs, tu ne seras qu'un criminel dévoré par le remords ».

L'inconnu parut un peu rassuré par ces dernières paroles. « Hélas ! dit-il, que de bienfaits je reçois de celui dont j'allais

percer le flanc! j'allais expier un crime par un crime. O désespoir! n'enfantes-tu que des forfaits! Ah, monsieur! ajouta-t-il en s'inclinant profondément, pourquoi suis-je couvert de tant d'opprobre? Je m'offrirais à vous servir de tout mon pouvoir. Mais, je suis si avili, que j'ose à peine faire des vœux pour votre bonheur, de peur de le souiller par les sentimens d'une ame aussi vile que la mienne.—Non, s'écria Dolimont; tu ne resteras point dans cet état d'avilissement. Sois homme; reprends ta fierté; ne crois pas que tu puisses être inutile au monde. Je te pardonne, de toute mon ame, ajouta-t-il en lui tendant les bras et en l'embrassant ».

« Brave homme! s'écria Dolinville, vous m'avez fait un grand plaisir de m'inviter à être votre témoin! Vous m'arrachez les premières larmes qui aient mouillé ma paupière depuis dix ans. Va, mon ami, continua-t-il en

adressant la parole à l'inconnu, console-toi de ta faute; sans elle, tu n'aurais pas connu le plus généreux des humains. Quant à moi, je suis si content du plaisir que tu m'as procuré, que voici un louis que je te prie d'accepter pour secourir ta famille. Pardonne! c'est peu de chose; mais c'est le denier d'un soldat ». L'inconnu allait encore se confondre en remercîmens et en excuses, lorsque Dolimont l'interrompit en lui disant : « J'ai une grâce à te demander, mon ami (l'œil de l'inconnu lui témoigne qu'il est tout à lui); je te prie de me prendre dorénavant pour le confident de tes peines. — Ah! Monsieur! — Il faut me le promettre. — Je le promets. — Eh bien! va, ajouta-t-il en lui serrant la main. Adieu! et laisse-nous ».

L'inconnu se retira, en effet, laissant Dolimont avec son témoin; et le premier, prenant la parole, dit au second : » Je crois que, sans manquer à l'honneur

nous pouvons cesser d'attendre et nous retirer du champ du combat. — Je le pense comme vous, reprit Dolinville. — Vous avez donc conçu quelque estime pour moi? — Beaucoup. — Je n'en ai pas moins conçu en votre faveur. — Voulez-vous permettre que nous nous donnions mutuellement un gage de souvenir? — Je n'en ai pas besoin; mais n'importe, j'y consens avec plaisir. — Eh bien! ajouta Dolimont en déboucland le ceinturon de son épée, faisons échange. — Mais la vôtre est en or.... Un soldat... y pensez-vous? — C'était l'épée de combat de mon père. Elle est un peu antique, quant à la monture; mais la lame fut souvent mise à à l'épreuve. C'est pourquoi je la dépose dans les mains d'un brave, en recevant la sienne qui, dans ses mains, n'eut sans doute pas moins de vertu ».

Dolinville accepta le cadeau de Dolimont. Il était fait avec une galanterie

trop honorable pour être refusé. « A présent, dit Dolimont, allons passer la soirée dans quelque lieu où je puisse vous dédommager du dérangement que je vous ai causé ».

A ces mots, ils se mirent en marche. Ils gagnaient à pied le lieu où ils avaient laissé le cabriolet, lorsque cinq cavaliers s'approchèrent de Dolimont, à qui l'exempt dit : « Monsieur voici un ordre du Roi, qui me force à vous arrêter. Donnez-moi votre parole d'honneur que vous n'opposerez aucune résistance, que vous ne ferez aucun effort pour vous évader, et je n'emploierai pas la force contre vous, je ne vous désarmerai même pas. Sinon.... — Qui donc me fait arrêter ? — L'on m'a conjuré de ne pas vous le dire ; mais je ne vous cacherai point que c'est en vertu d'un ordre sollicité par votre mère. — Ma mère ! ô ciel ! et le perfide Dublançai.... — C'est lui qui nous a remis cet ordre avec une

lettre du Grand-Prévôt, et qui nous a appris que vous deviez être à six heures à la barrière de Maillot. — Le monstre ! il m'avait assigné pour cette heure là un rendez-vous d'honneur ! — C'est impossible ! — Comment, sans cela, aurait-il su que je devais être à six heures à la barrière ? je n'ai aucune relation avec cet homme ; je ne le vis jamais. — Il m'a laissé entrevoir cependant qu'il vous connaissait beaucoup. Mais vous êtes un militaire, Monsieur ; vous connaissez toute la rigueur du service. A quoi vous décidez-vous ? Balancerez-vous entre la valeur et le devoir ? » ( Pendant que l'exempt parlait ainsi, ses quatre cavaliers cernaient Dolimont et son témoin de très-près ). Je cède au devoir, répondit Dolimont. Les ordres même les plus injustes du Roi doivent m'être sacrés. Mais j'y mets une condition. — Laquelle ? — Vous me conduirez dans une maison où

j'ai des adieux à faire. — Cela m'est impossible. Deux voitures nous attendent; l'une est un fourgon, où, si vous faites résistance, vous serez enfermé avec les quatre cavaliers que voilà, qui vous conduiront à la brigade prochaine et celle-ci à l'autre, jusqu'à Pierre-en-Cise à Lyon, où vous allez être conduit; l'autre est une chaise de poste, à trois places, où vous serez libre avec deux cavaliers seulement, qui, vêtus en bourgeois, vous accompagneront jusqu'à Lyon. ( Pendant cet entretien l'inconnu qui, tristement, gagnait sa demeure, s'était retourné, et voyant Dolimont entouré de cinq cavaliers de maréchaussée, et craignant quelque nouvelle perfidie de Dublançai, il était revenu sur ses pas et avait entendu la dernière partie de la conversation). Si vous donnez votre parole d'honneur de ne faire aucune tentative pour vous sauver, vous monterez dans la chaise de poste,

sinon vous serez saisi, enchaîné, jeté dans le fourgon et traité en criminel d'État. — Eh bien ! je me réduis à une dernière demande. Je vais écrire un mot qui annonce mon arrestation, et vous le ferez remettre à son adresse. — Je m'engage à le remettre moi-même. — A ce prix, je donne la parole que vous demandez. Pardon, Monsieur, ajouta-t-il en adressant la parole à Dolinville, si ne je ne passe pas le reste de la soirée avec vous ; mais vous savez que la complaisance de ces Messieurs ne saurait aller jusques-là.

A ces mots, il marche vers la chaise de poste, et rendant son épée à Dolinville, il lui dit : « Vous voyez, mon cher camarade, que je ne saurais retenir un gage aussi cher de votre souvenir. Il faudrait rendre les armes à ces Messieurs, pour ne pas m'exposer moi-même aux variations d'une imagination fougueuse. Soumis au sort, dans cet

si vous me refusez encore, craignez tout de ma vengeance ».

La figure de Dublançai, en disant ces mots, avait quelque chose de si sinistre à-la-fois, et de si assuré, qu'elle en fut épouvantée. Dublançai, qui la fixait avec attention, vit qu'il avait répandu l'effroi dans le cœur de cette femme. « Frémissez, ajouta-t-il. Vous ne connaissez pas tout mon pouvoir. Ne me forcez pas à obtenir par la violence ce que je veux devoir à la prière. Dans ce dernier cas, comptez sur mes égards et sur ma reconnaissance; dans le premier, craignez la juste fureur dont je serai animé ».

Tandis qu'il parlait ainsi, Mme. Faber réfléchissait, et se disait à elle-même: Quelque mal qu'il nous fasse en venant chez nous, il ne nous en fera jamais autant que lorsque je l'aurai irrité par une vaine résistance. La nuit commence; tout est silencieux dans la maison: personne

sonne ne saura que ce monstre ait mis les pieds chez nous. Gagnons du temps jusqu'à ce que nous ayons des protecteurs sur lesquels nous puissions compter. Il peut y avoir du danger à lui résister, je n'en vois point à lui céder pour un moment. Après ces réflexions, elle dit à Dublançai :

« S'il ne dépendait que de moi de vous faire accueillir par Zilia, Monsieur, je vous assure que vous auriez été admis dès le premier jour ; vous vous repentez de la mort de M. de Dolimont ; vous l'avez, dites-vous, tué en brave ; vous ne sauriez être coupable à mes yeux ; de plus, vous offrez, pour expier cette faute, de servir de protecteur à M. Aldini, et vous ne mettez d'autres conditions à votre protection et à vos démarches, que de faire votre cour à sa fille ; tout cela me paraît sage et modéré. Mais, Zilia, ne voyant en vous que le meurtrier de son amant,

ne pourra supporter votre approche. Croyez-moi, usons d'un détour qui ne doit pas vous offenser. Quittez le nom de Dublançai; annoncez-vous sous tout autre, comme un ami de M. Aldini, et... — Ne tient-il qu'à cela? donnez moi-le nom de Dutermeau. Dites qu'ayant appris les malheurs de mon ancien ami, je viens converser avec sa fille, et projeter avec elle les moyens de le faire mettre en liberté. — Eh bien! je vais la prévenir ».

A ces mots, Mme. Faber, qui pensait que, dans les occurrences périlleuses et critiques, c'est tout gagner que gagner du temps, entra chez sa jeune amie et lui annonça la visite de M. Dutermeau, un ancien ami de son père, qui, ayant appris ses malheurs, venait projeter avec elle les moyens de le mettre en liberté.

Quoique Zilia n'eût connu aucun ami de son père sous le nom de Dutermeau, elle ne laissa pas que d'ajouter foi aux

paroles de Mme. Faber, et reçut le prétendu Dutermeau avec toutes les démonstrations de confiance et d'affection que l'innocence opprimée témoigne à toute personne qui, sous les dehors de la vertu, vient s'offrir à lui rendre les services les plus signalés.

Dublançai était un homme si fourbe, que ce n'était pas pour lui un effort de prodiguer les expressions les plus affectueuses aux personnes qu'il haïssait ; d'accabler d'éloges ceux qu'il cherchait à détruire; de mettre, dans ses discours et dans ses regards, les expressions de la douceur et de la pitié, lorsqu'il ne respirait que sang et vengeance. Combien donc il lui fut aisé d'abuser une ame aussi innocente que celle de Zilia ? Elle lui fit l'accueil le plus gracieux, et Dublançai, trompé par le faux intérêt qu'il inspirait, prit les regards affectueux de la reconnaissance pour ceux de l'amour. Il se crut aimé ou sur le

point de l'être; et, transporté de joie en voyant ses desseins s'accomplir de toutes parts, il projeta d'enlever Zilia, de la mettre dans une maison de campagne isolée, où elle pût n'appartenir qu'à lui.

Mme. Faber, qui n'avait cédé qu'à la terreur, en donnant accès chez elle à Dublançai, n'avait point quitté Zilia pendant cet entretien, dans la crainte qu'il ne lui échappât quelqu'indiscrétion; et à peine fut-il parti, que cette brave femme chercha à prémunir Zilia contre le danger des visites de cet homme, sur lequel cependant, elle-même, n'avait encore que des doutes; car rien encore n'avait donné l'assurance positive qu'il fût le persécuteur d'Aldini. Si ce n'était point, dit-elle à Zilia, un ami de votre père! Si, au contraire, c'était un de ses ennemis, qui se fût introduit ici pour surprendre vos secrets et mieux diriger ses coups? — Cela est impossible, ma

chère Mme. Faber; il me donne tant de détails sur tout ce qui regarde mon père! il paraît lui être tant attaché! J'ai vu ses larmes couler en parlant de sa captivité. — J'ai plus d'expérience que vous, Mademoiselle; croyez-moi, mettez dans vos entretiens avec lui la plus grande circonspection. La défiance est la mère de la sûreté.

## CHAPITRE II.

L'homme vicieux qui a fait une faute s'enhardit par son coup d'essai ; et bientôt, volant de forfaits en forfaits, il devient essentiellement criminel. L'homme vertueux, au contraire, a-t-il dévié un instant, passe le reste de sa vie à bien faire, pour réparer les torts qu'il a causés.

La Comtesse avait appris à Versailles, d'un homme qu'elle avait chargé de sonder le terrain sur M. Aldini, pour savoir s'il était possible de le rendre à la liberté, que non-seulement il n'y avait pas d'espérance de délivrer cet étranger en faveur de Dolimont, mais que Dolimont lui-même courait les plus grands dangers de perdre aussi la sienne. Si la Comtesse avait connu la demeure de Dolimont, ou celle de Zilia,

elle serait allée le prévenir; elle crut devoir se transporter bien vîte chez la Marquise, pour la détourner d'un projet qui ne tendait qu'à l'aliéner de plus en plus avec son fils, qu'elle avait tant aimé, et à donner à un étranger, sur sa personne et dans sa maison, une autorité dont elle ne tarderait pas à se repentir. Sa voiture était arrêtée devant la porte de l'hôtel, et elle en descendait pour entrer chez la Marquise, lorsqu'elle vit un homme l'accoster mystérieusement, et lui demander si elle n'était pas la Marquise de Dolimont. Il était nuit; la Comtesse, poussée par un mouvement de curiosité, peut-être aussi par un pressentiment secret, car il est une foule de choses dont les motifs, dirigés par des forces irrésistibles, sont absolument inexplicables, répondit à cet homme : « Que me voulez-vous? — Vous parler de M. votre fils, Madame, et d'un certain Dublançai qui vous

trompe, et qui est le monstre le plus odieux qui soit sur la terre. — Attendez un moment, et je vous entendrai avec plaisir.

A ces mots, la Comtesse entre pour parler au concierge, qui lui dit que Madame est sortie. Elle insiste; elle assure qu'elle a les choses les plus intéressantes à dire à son amie. Le concierge n'a pas d'autre réponse : Madame est sortie. N'importe, dit la Comtesse, je vais monter et l'attendre. — C'est inutile, Madame est sortie. — Mais non pas pour moi. — Pour tout le monde, Madame est sortie. — Allez lui dire qu'il y va de sa gloire et de son repos pour le reste de ses jours. — Je ne peux lui aller dire cela; Madame est sortie ».

La Comtesse, qui soupçonnait que cet homme qui voulait parler à la Marquise de son fils et de Dublançai, ne pouvait que lui être d'un grand secours dans le dessein qui l'amenait, insista

insista encore, mais vainement; alors, s'approchant de l'inconnu, elle lui dit: « Je suis forcée de sortir, Monsieur; voudriez-vous me suivre où je vais? et là nous causerons aussi longuement que vous voudrez ».

L'inconnu, qui était le même qui avait été provoquer Dolimont à la porte Maillot, et qu'il est temps de connaître sous son nom, qui était Dunan, revenait, en ce moment, de cette horrible expédition. La crainte de rencontrer Dublançai dans l'hôtel de Dolimont, lui fit accepter, avec empressement, la proposition de la Comtesse; et, rendu chez cette Dame, voici le discours qu'il lui tint:

« Madame, j'ignore jusqu'à quel point j'expose mes jours, en vous disant combien ceux de M. votre fils ont été exposés par l'homme affreux dans lequel vous avez mis toute votre confiance... Mais, Madame, ajouta Dunan en regardant

la Comtesse avec attention, jeune et belle comme vous voilà, il n'est pas possible que vous soyez la mère de M. Dolimont. Vous m'abusez, Madame; et peut-être amie de Dublançai... — Moi, l'amie de Dublançai ! Il n'y a que la Marquise, dans tout Paris, capable de l'aimer; encore douté-je qu'elle lui soit sincèrement attachée. C'est entr'eux un accord de convenances, un rapprochement de besoins; la Marquise a été séduite. Entraînée par cet homme, elle a fait de fausses démarches; un faux pas en fait faire un second, et souvent, au troisième, l'on tombe de telle façon qu'on est dans l'impossibilité de se relever. — Oh Madame ! C'est bien là qu'en est déjà réduite Mme. de Dolimont. Vous savez sans doute ce qu'elle vient de faire contre son fils. — Achevez, je crains tout. — Il vient d'être arrêté à l'instant en vertu d'une lettre de cachet, sollicitée par elle. — O ciel ! Doli-

mont est arrêté ? — Il l'est, Madame ; et, dans ce moment, il est entraîné dans une chaise de poste, escorté par deux cavaliers de maréchaussée... »

Dunan allait continuer, lorsqu'il s'aperçut que la Comtesse, penchant la tête et laissant tomber ses bras le long de sa bergère, avait perdu connaissance. Il se lève, et voyant un flacon sur la cheminée, il le lui présente sous le nez, lui soutenant la tête ; et la Comtesse ayant repris ses sens, Dunan lui dit :

« Pardon, Madame, de vous avoir fait une annonce indiscrète et sur-tout précipitée. Vous êtes sans doute la jeune et belle personne dont M. Dolimont est épris...

— Non, Monsieur ; je n'ai pas cet honneur là ; je suis l'amie de M. Dolimont. Il serait mon frère, mon fils, mon époux que je ne l'aimerais pas davantage. Ne craignez plus aucune faiblesse de ma part. Parlez. Je suis disposée à tout entendre ; et croyez, si vous vous inté-

ressez à M. le Comte, que vous ne sauriez commettre une indiscrétion, quelque chose que vous puissiez me dire ».

Ces paroles encouragèrent Dunan, qui lui dit comment il avait été séduit par Dublançai pour ôter la vie à Dolimont. Il lui raconta le combat qui avait eu lieu entr'eux, et la générosité avec laquelle il avait été traité par son vainqueur; puis, venant à son arrestation, il ajouta :

« J'ai entendu formellement, Madame, l'exempt qui a dit à M. Dolimont, que la lettre de cachet avait été sollicitée par sa mère, et donnée par Dublançai à l'exempt, pour être mise à exécution dans le lieu même où Dublançai lui avait assigné un rendez-vous d'honneur. Horriblement indigné de cette double atrocité, j'ai formé la résolution d'aller tout dévoiler à Mme. la Marquise, dût-il m'en coûter la vie et la liberté. Je ne puis croire qu'il existe une mère

assez barbare pour vouloir faire assassiner son fils, et à défaut de cet horrible succès, le faire jeter dans les fers. Mon dessein était d'apprendre à Madame une partie des crimes dont cet homme s'est souillé, et de lui faire apercevoir toute l'horreur, tous les dangers de sa situation ».

» Je ferai en sorte de vous procurer un entretien avec la Marquise; mais, dites-moi, connaissez-vous la prison où l'on conduit M. de Dolimont? — Oui, Madame, c'est à Pierre-en-Cise à Lyon. Ah! si nous avions été trois, comme moi, je vous réponds que les cinq cavaliers, tout bien armés qu'ils étaient, n'auraient pas emmené votre ami. — Quoi! vous vous seriez senti le courage de le délivrer. — Ah! Madame, l'indignation d'une part, et l'admiration, la reconnaissance de l'autre, donnent tant de vigueur! — Votre nom, s'il vous plaît, Monsieur. — Je m'appelle Dunan. —

Eh bien ! M. Dunan, croyez-vous qu'il vous fût impossible de trouver, dans Paris, deux hommes comme vous ? — Il n'en manque pas, Madame ; j'en conviens, mais.... — Vous croyez que vous ne pourriez pas atteindre la chaise de poste ? — On pourrait l'atteindre, la devancer même ; mais il faudrait bien de l'argent. — L'argent ne manquera point. — En ce cas, je vous réponds de sa liberté. — Comment vous y prendrez-vous. — Je présume que M. Dolimont, n'étant pas très-pressé de se rendre à sa destination, ne sera pas généreux envers les postillons. Les cavaliers sont payés à raison d'un louis par jour ; ils ne sont pas intéressés à précipiter leurs pas. Ils partiront tard de l'auberge, ils arriveront de bonne heure ; ils dormiront d'autant mieux pendant les nuits, qu'elles sont plus longues à présent, et bien payées. Or, Madame, il existe, sur cette route, des

voitures légères, avec lesquelles on fait quarante cinq lieues en vingt-quatre heures. Nous ne partirions donc que demain soir, que nous serions assurés de les devancer à moitié chemin, et rien n'empêche que nous ne partions cette nuit. — Eh bien! reprit la Comtesse, voilà deux cens louis. Trouvez des camarades intrépides. Délivrez Dolimont. Venez m'avertir quand il sera de retour. Je lui aurai trouvé un logement sûr, où il sera à l'abri des poursuites de ses ennemis; vous l'y conduirez vous-même; et, pendant votre absence, je tâcherai de parvenir jusqu'à la Marquise; là, je lui dévoilerai son Dublançai, et en obtiendrai, sans doute, la révocation de la lettre de cachet contre son fils. Je n'ajouterai pas, Monsieur, que vous devez compter sur ma reconnaissance. — Je n'ai pas besoin de cette dernière partie de votre discours pour m'exciter à faire mon devoir. Les deux

cents louis que vous me donnez suffiront, au-delà, pour les frais de voyage et pour le paiement de mes compagnons d'aventure. Quant à moi, je serai trop heureux d'effacer, par ce trait de courage, celui de lâcheté dont je me suis souillé envers M. de Dolimont ».

Ce fut ainsi que se termina l'entretien de Dunan avec la Comtesse. Cet homme, vertueux par inclination, mais criminel par circonstance, et, pour ainsi dire, par nécessité, eut bientôt trouvé deux hommes de haute taille, déserteurs de cinq à six régimens, accoutumés à vivre, de la pointe de leur épée, chez les demoiselles de moyenne vertu, et bravant tous les jours la mort, que les lois sévères de ces temps-là tenaient suspendue sur leur tête. « Mes amis, leur dit Dunan en les abordant, il s'agit de sauver un brave, de fronder une autorité tyrannique, et de gagner de l'argent. — L'un des trois suffirait pour nous décider, dit l'un

d'eux. — Pourvu que nous soyons défrayés, dit l'autre, nous sommes à toi, dès qu'il s'agit de sauver un brave. Nous le sommes, nous, braves. Personne ne nous sauvera. Nous serons fusillés un jour pour avoir fui la tyrannie; mais, nous allongeons la courroie. — Je te l'ai dit, reprit le premier. Tous les hommes ont un arrêt de mort sur la tête. Ceux qui nous poursuivent l'ont comme nous. Le sort nous dira s'ils ne le subiront pas avant nous. L'arrêt qui pèse sur notre front est une maladie de plus; l'audace en est le remède : partons ».

Dunan, charmé d'avoir de tels hommes pour le seconder, hâta leur départ. Ils dépassèrent Dolimont vers le milieu du second jour.

Alors, ils ralentirent leur marche. Assurés d'avoir derrière eux le détenu qu'ils voulaient délivrer, il ne s'agissait plus que de savoir comment, et dans quel lieu, ils exécuteraient leurs projets. Dunan fit

arrêter sa voiture à l'auberge de la poste. C'était l'heure de la dînée. Les cavaliers s'arrêtèrent aussi. Dunan, se séparant de ses compagnons, passa mystérieusement devant Dolimont, qui le reconnut, et qui, voyant que Dunan lui clignait des yeux, ne douta point qu'il n'eût quelque dessein sur sa personne, et lui en sut un gré infini. Quelque surveillance qu'exerçassent les cavaliers, Dolimont avait nécessairement quelques momens de liberté. Dunan lia conversation avec lui sur les excellentes matelotes et les bonnes poulardes que l'on mangeait dans ce pays. Mais, dans un moment où les cavaliers étaient un peu à l'écart, il lui dit à voix basse : « J'ai entendu, lorsque, sur l'avenue des Champs-Élysées, vous avez donné votre parole d'honneur que vous ne feriez rien pour vous échapper. Je vous crois trop d'honneur pour y manquer, et je ne vous le propose pas. Mais vous n'avez pu la donner, que vous

n'accepteriez point la liberté si elle vous était offerte. En conséquence, si demain, ou après-demain soir, vous êtes attaqué sur la route par des voleurs, ne vous en effrayez pas, et sur-tout n'apportez aucune résistance ».

Dunan allait continuer, mais voyant un cavalier l'observer avec attention, il haussa la voix et parla des anguilles et des tanches des marais voisins, qui étaient de la meilleure qualité, et quitta Dolimont en lui conseillant de s'en faire servir à dîner.

Dolimont ne lui répondit pas un mot. Qu'est-ce que cet original, dit-il aux cavaliers; s'il soupçonnait la position où je me trouve, il ne me parlerait point de bonne chère. Tout ce que l'on pourrait m'offrir, en ce moment, serait la liberté. Je l'accepterais, mais je ne ferais rien pour me la procurer; ma parole est sacrée comme votre devoir.

Ce fut ainsi que Dolimont, en dé-

tournant toute espèce de soupçon, de la part des cavaliers, fit une réponse indirecte à Dunan, qui prêtait l'oreille avec attention, et alla rejoindre ses camarades, en leur disant que la cage serait brisée et les oiseleurs dispersés.

Le lendemain, Dunan arrangea sa marche de façon qu'elle ne précédât que de très-peu la chaise de Dolimont; mais les cavaliers s'arrêtèrent sitôt ce jour là, qu'il ne put effectuer son entreprise. Le sur-lendemain, les cavaliers prolongèrent leur marche un peu dans la soirée. Le temps était obscur, et quelques flocons de neige, tombant çà et là, invitaient les voyageurs à la retraite. Ils étaient à un quart de lieue du relais. Ce fut le champ de bataille que choisirent nos trois assaillans. Dunan, qui s'était caché derrière un arbre de la grande route, en sortit sitôt que la chaise eût passé, et alla s'asseoir derrière. *Sans-Géne*, portant un gros panier d'osier,

s'était couché dans un fossé du côté par lequel arrivait la voiture; et, renversé sous le faix de sa charge, il criait *au secours !*

Dolimont, touché de compassion, pria les cavaliers de faire arrêter, pour savoir ce que demandait ce malheureux. Un des cavaliers descendit; l'autre, sortant de la voiture, se tenait à demi-courbé sur le brancard. Dunan, qui épiait le moment, s'était glissé sous la voiture; et, saisissant la jambe du cavalier qui était en équilibre sur le brancard, le fit tomber. Alors, lui mettant le pistolet sur la gorge, il le menaça de le tuer s'il faisait un mouvement. *Sans-Gêne* saisit en même temps au collet le cavalier qui était venu à son secours, lui donna une saccade, le fit tomber sur lui; et, par un second mouvement, l'ayant mis sous lui, il le menaça de le poignarder s'il poussait un cri ou faisait un mouvement. *Belle-Pointe*, qui était couché dans

l'autre fossé, était accouru ; et, passant une corde à nœuds coulans au bras du cavalier qui tenait Dunan, il le garotta en une demi-minute ; de là, prompt comme l'éclair, il s'élança sur celui que tenait *Sans-Géne*, et lui garotta les mains avec ses nœuds coulans. Alors, on fit descendre le postillon, en lui déclarant qu'il ne lui serait fait aucun mal, et qu'on lui laisserait la faculté de continuer sa course. Après ces premières opérations, ils garottèrent aussi les jambes des cavaliers.

Ce fut alors que les trois assaillans s'occupèrent du postillon, qui, étant seul, ne pouvait opposer de la résistence. Il fut garotté comme les cavaliers. On les mit tous trois l'un près de l'autre, on les couvrit de leurs manteaux ; et *Belle-Pointe*, étant monté sur le porteur, tourna la voiture et reconduisit Dolimont vers le village d'où il était parti, n'ayant plus à ses côtés, pour

escorte, que *Sans-Géne* et Dunan.

Quand ils furent à trois cents toises du relais, ils dirigèrent la voiture au milieu des champs; attachèrent les chevaux à un arbre, et, se rendant au village à pied, ils y prirent une petite voiture et roulèrent du côté de Paris. Mais, au premier relais, les deux déserteurs demandèrent leur congé. Dunan leur donna cinquante louis à chacun, sur les deux cents que lui avait remis la Comtesse; et, souhaitant un bon voyage à Dolimont, ces deux déterminés, prenant des chemins de traverse, se proposèrent de passer en Italie.

Il n'est pas nécessaire de dire que Dunan et Dolimont coururent nuit et jour; et que, sachant bien payer leurs conducteurs, ils se mirent en état d'avoir fait plus de vingt-cinq à trente lieues avant même que l'on connût son évasion. La maréchaussée du canton se mit vainement à leur poursuite; ils ren-

traient dans Paris, tandis qu'on les cherchait encore à quatre-vingt lieues de la capitale.

Dunan avait informé Dolimont de la circonstance qui l'avait mis à même de le secourir; il lui avait dit que la Comtesse devait lui tenir un logement prêt, où il serait à l'abri des poursuites de ses ennemis. Le Comte avait l'ame trop belle pour n'être pas sensible à ce procédé. J'irai, dit-il, dans le logement que l'amitié m'a destiné; je n'hésiterais pas même à donner mes premiers momens à la reconnaissance, mais je brûle de savoir des nouvelles d'une jeune personne qui m'est infiniment chère. Je crains que l'on ait attenté à sa liberté, comme à la mienne, et à celle de son père. Suivez-moi donc jusques chez Zilia: non, dit-il, en faisant une réflexion; allez chez la Comtesse, la prévenir de mon arrivée, et dites-lui que dans une heure, je serai dans le café

du

du coin de sa rue, où vous pourrez venir me prendre, pour me conduire dans la maison que cette dame a eu la bonté de me préparer ».

Dolimont se rendait donc seul chez Zilia ; mais il pensa que sa présence, trop subite, pourrait occasionner une révolution funeste à son amante ; et, passant d'abord chez M. Fayolle, qui habitait le même quartier, il en reçut les complimens et les embrassemens les plus sincères sur sa délivrance ; et, lui disant qu'il le priait de venir avec lui pour disposer Zilia à le recevoir, ils partirent ensemble. Dolimont se promena un moment dans la rue, et M. Fayolle, en entrant chez Mme. Faber, dit avec joie : « Je viens vous apprendre que M. le Comte... Mais Fayolle, apercevant un homme assis près de Zilia, craignit de parler et se tut.

Le lecteur se souvient que, le sixième jour de l'arrestation de Dolimont, Du-

blançai était parvenu à s'introduire auprès de Zilia, sous le nom de Dutermeau, et comme un ami de M. Aldini. Or, Dolimont rentrait aussi, dans Paris, au déclin du jour du sixième de son départ. C'était donc une prudence heureuse, que celle par laquelle Fayolle voulut garder le silence en apercevant cet inconnu; mais Zilia, qui le prenait pour un ami de son père, et qui était dans la plus vive impatience de recevoir des nouvelles de Dolimont, dit à Fayolle: « Ah! parlez, parlez hardiment. Monsieur est un ami de mon père. — En ce cas, reprit M. Fayolle, je puis vous dire que M. Dolimont est en liberté. — En liberté! s'écria Dublançai. — Oui, Monsieur; qu'il a été délivré à quatre vingt lieues d'ici, et que même, en ce moment, il est dans Paris. — Dans Paris! dit Zilia, et je ne l'ai pas encore vu? — Il m'a prié de vous annoncer sa liberté avant qu'il se présentât de-

vant vous. Mais il n'est pas loin ; peut-être monte-t-il déjà ; car il vous est facile de juger de son impatience. — Oh ! s'écria Dublançai, en se levant avec toute l'apparence de la joie la plus vive, que je sois le premier à l'embrasser, et à lui faire mon compliment sur la liberté qui vient de lui être rendue ! »

A ces mots, il se précipita sur sa canne, son manchon, son chapeau, et sortit en courant. « Malheureux ! qu'avez-vous dit, s'écria Mme. Faber en adressant la parole à M. Fayolle ? cet homme est le perfide Dublançai, l'implacable ennemi de M. Dolimont. — Et vous l'avez introduit auprès de moi ! dit Zilia en poussant un cri douloureux. — Oh ! Mademoiselle, j'ai dû le faire. J'en rendrais juge M. Dolimont lui-même, qu'il ne saurait me désapprouver. — Mais l'introduire sous le nom d'un ami de mon père ! m'exposer à lui dire des choses que j'aurais dû lui cacher ! —

J'avais prévu ce danger, et je vous en avais dit assez pour que vous n'eussiez en lui aucune confiance. — J'en conviens, mais... — Mais il est des occasions si critiques, que l'on est contrainte de faire l'opposé de ce que l'on voudrait faire.

## CHAPITRE II.

PENDANT que ces Dames discutaient ainsi, Dublançai descendait l'escalier avec une précipitation extrême. Il était à peine au second étage, lorsqu'il rencontra Dolimont, qu'il reconnut parfaitement, mais dont il ne fut pas connu; premièrement, parce qu'il faisait nuit dans l'escalier; secondement, parce que Dublançai, marchant très-rapidement, avait mis son manchon sur sa figure; et le lecteur pourra dire, troisièmement, parce que Dolimont ne pouvait le connaître ne l'ayant jamais vu.

Cependant cette petite discussion de Mme. Faber et de Zilia avait cédé à l'empressement de recevoir Dolimont; et, courant à la porte, elles l'entendirent monter et tousser, afin de s'annoncer et de ne pas surprendre sa chère

Zilia; mais loin de la surprendre, ce fut elle qui le surprit en se précipitant du haut de l'escalier sur lui avec une telle impétuosité, qu'il faillit être renversé. Mais, quelle force et quelle adresse ne donnent pas les dangers de l'objet qu'on adore! Dolimont la reçut dans ses bras, et, témoin du vif intérêt de son amante pour sa personne, le sien, pour l'aimable Zilia, en serait accru, s'il avait pu s'accroître. Quelle joie pétulante de part et d'autre! quelles délices dans les empressemens! quelle ivresse dans les démonstrations! quelle vivacité, quelle douceur, quelle ingénieuse éloquence dans le langage! Il semblait à Zilia que, parce qu'elle revoyait son amant, ses peines fussent pour jamais terminées. Mais, à peine Dolimont fut-il entré dans le logement de Mme. Faber, que la scène changea pour Zilia, pour Dolimont et pour ses amis.

Mme. Faber était une femme très-simple dans ses manières, mais spirituelle, et voyant toujours le côté le plus solide des choses; et, quand Dolimont eut pris quelques minutes de repos, elle lui parla ainsi :

« Je suis au désespoir de troubler d'aussi doux momens. Mais il faut savoir mettre un terme à ses plaisirs, afin de les rendre plus sûrs. L'homme que vous avez dû rencontrer sur l'escalier, est l'infâme Dublançai. — O ciel! et d'où venait-il donc, s'écria Dolimont? — Il sortait d'ici. — Et vous ne l'avez pas retenu, sachant que je montais! Je l'aurais étouffé dans mes bras. — Ah! je craignais trop le hasard d'une si funeste rencontre! »

A ces mots, elle lui expliqua la raison pour laquelle elle s'était décidée à laisser entrer cet homme odieux dans sa maison. Dolimont ne put s'empêcher de l'approuver; et, cette explication étant

faite, elle continua à lui parler de la sorte :

« Zilia, trompée par mes paroles, a induit M. Fayolle en erreur; et, celui-ci, croyant parler devant un ami de M. Aldini, a dit hautement que vous étiez en liberté, et que vous étiez même dans Paris. Or, étant prévenu que vous alliez entrer chez moi, il vous aura reconnu, M. le Comte; et déjà, n'en doutez point, ce malheureux est chez le Commissaire, où il sollicite la force armée contre vous. Déjà, peut-être, marche-t-elle contre votre sûreté? Ah! fuyez! fuyez, et vous aussi M. Fayolle; car, ayant annoncé l'évasion de M. le Comte, vous seriez infailliblement arrêté, jusqu'à ce que vous eussiez donné au Gouvernement tous les renseignemens qu'il serait en droit d'exiger ».

Dolimont, sentant la justice de ces réflexions, se décida à se retirer avec M. Fayolle; mais Zilia, ne pouvant se résoudre

résoudre à se séparer si promptement de son cher Dolimont, sollicita la faveur de le suivre, s'engageant, auprès de Mme. Faber, à rentrer dans une heure au plus tard.

Ils sortirent donc tous trois ; mais Dolimont et Zilia, prenant une voiture de place, y montèrent, et le cocher reçut ordre de les conduire au boulevard du Temple.

Les transports les plus tendres et les plus délicats éclatèrent entre ces amans, dès qu'ils se virent en liberté dans la voiture. Dolimont était enchanté de posséder la femme la plus spirituelle, la plus aimante que le ciel eût créée; et Zilia, pleine d'innocence, et ne soupçonnant pas que jamais elle pût être trompée, regardait Dolimont comme une sorte de divinité descendue sur la terre pour lui faire goûter toutes les délices qui sont dans les cieux ; et si son cœur eût moins aimé M. Aldini, ou, pour mieux dire,

si M. Aldini avait pu être libre et participer à son bonheur, elle aurait été assez heureuse pour que l'on pût douter si l'Eternel pouvait créer une félicité plus accomplie. Les momens passés dans cette voiture étaient, pour ainsi dire, dérobés à la tyrannie. C'était une raison peut-être pour leur donner un attrait de plus. Ils étaient entre les chagrins passés et les craintes de l'avenir.

Bientôt cependant le cocher leur annonça qu'ils étaient arrivés. Que les distances de Paris sont courtes en semblable occasion ! Dolimont descendit de la voiture, frappa à la première porte cochère qui s'offrit à ses regards, et, après avoir parlé au portier, il revint, et dit au cocher : « La personne à laquelle je veux parler, ne doit rentrer que dans une heure ; promène-toi sur le boulevard ».

Tandis que Dolimont faisait cette course délicieuse, Mme Faber essuyait

une visite qui prouvait la sagesse de sa pénétration. Dublançai avait accompagné les gardes. Mme. Faber dit, répéta, soutint constamment que, de toute la journée, il n'était entré chez elle d'autre homme qu'un certain Dublançai, qui avait exigé qu'elle lui fît faire la connaissance d'une jeune personne nommée Zilia; et que, sur son refus, ce Dublançai, homme de boue, l'avait menacée de la dénoncer et de lui faire tous les maux dont il serait capable.

Sur cette déclaration, le commissaire fit entrer Dublançai, qui était resté sur l'escalier; il le confronta avec Mme. Faber, qui lui reprocha les menaces qu'il lui avait faites; Dublançai, déconcerté par cette vive attaque, à laquelle il ne s'attendait pas, balbutia, se coupa dans sa défense; et le commissaire, indigné d'avoir été pris pour dupe, de n'avoir été, dans cette affaire, que l'instrument ridicule des vengeances d'une passion trompée, et

de ne servir, en ce moment, qu'à l'oppression de la vertu, parce qu'elle n'avait pas voulu satisfaire aux vices d'un homme sans mœurs, et qui n'avait pour lui que l'abus du pouvoir, fit saisir Dublançai, le fit conduire provisoirement en prison, et lui dit qu'il ne serait remis en liberté qu'autant que le Lieutenant-général de police en ordonnerait ainsi le lendemain.

Ce fut ainsi que Dublançai fut puni une fois pour avoir dit vrai, après en avoir fait punir tant d'autres par ses mensonges. Il semblait que le ciel, s'indignant qu'un homme si odieux usât de la vérité, voulût se servir d'elle pour le punir un moment de ses iniquités. C'en eût été fait peut-être du pouvoir de ce monstre chez la Marquise, si Dolimont, en ce moment, sachant qu'il n'était pas à l'hôtel, était allé se jeter aux genoux de sa mère; mais son cœur était aliéné par cette arrestation, et sa soumission

filiale avait été mise à bout par la rudesse et la fierté avec laquelle il avait été traité.

D'ailleurs, Dolimont était, en ce moment, trop délicieusement occupé auprès de Zilia, pour penser à cette démarche; il en aurait eu l'idée, il aurait cru réussir en le faisant, qu'il n'aurait pas eu le courage peut-être d'interrompre d'aussi doux momens, pour tenter une épreuve dont devait cependant dépendre sa félicité constante.

Il ramena donc Zilia chez Mr. Faber, trois heures après l'avoir emmenée; de-là il se rendit au café où il avait donné rendez-vous à Duran. Cet homme ne se possédait pas de joie en le voyant arriver : il craignait qu'il n'eût été arrêté de nouveau, et, continuellement agité, il était devenu, pour les gens du café, un objet de curiosité et le sujet de mille conjectures. Ils se rendirent ensemble à la petite maison que lui avait

fait préparer la Comtesse. Cette aimable personne l'avait attendu jusqu'à dix heures, et ne pouvant prolonger son absence plus long-temps sans devenir infiniment suspecte à un vieil époux qui, sans la surveiller de trop près, ne laissait pas que d'exiger qu'elle fût docile à certaines convenances, elle avait pris le parti de se retirer, en recommandant au concierge de sa petite maison de venir l'avertir aussitôt que son prisonnier serait rentré; car elle avait les mêmes inquiétudes que Dunan. Dolimont, accueilli parfaitement dans cette maison où la Comtesse n'avait mis que son ancienne gouvernante pour le servir, se hâta de souper et d'aller prendre un repos dont il avait le plus grand besoin; et son camarade alla, de son côté, rendre le calme à sa famille qui était encore dans la plus vive inquiétude sur le succès de son voyage, qu'il avait annoncé comme devant être périlleux.

Cependant, la Marquise attendit vainement Dublançai ; il ne resta pas à celui-ci la faculté d'envoyer à l'hôtel pour faire annoncer qu'il ne rentrerait pas. D'ailleurs, il n'aurait pas voulu donner connaissance à la Marquise de son arrestation. Un tyran se garde bien de donner de la publicité à un échec, s'il en reçoit. Il sait trop que le premier grain de sable qui l'atteint est bientôt suivi d'un quartier de rocher. Il est probable que, si la Comtesse avait su l'arrestation de Dublançai, et qu'elle en eût prévenu la Marquise, celle-ci, trop heureuse d'en être délivrée, aurait été la première à demander qu'il restât dans les fers. Mais rien n'est moins propre à concilier le malheur des peuples avec le système religieux de la Providence, que les chances heureuses et successives qui élèvent le méchant. Le hasard voulut que le lendemain, lorsque Dublançai parut devant le Lieute-

OXFORD-TAYLOR

nant-général de police, l'exempt qui avait reçu, de sa main, la lettre de cachet contre Dolimont, y parut aussi pour y rendre compte d'une expédition qui lui avait été confiée, et annonça au Lieutenant-général la nouvelle qu'il venait de recevoir de la délivrance de Dolimont, et les détails de cet événement.

Il résulta de cet heureux incident, pour Dublançai, que non-seulement il fut mis en liberté, mais qu'on lui donna même des espions qui, placés autour de la maison de Mme. Faber, pussent surveiller Dolimont et le saisir au premier moment. Son signalement fut distribué à tous les gens de la police et à tous les cavaliers de maréchaussée du Royaume; et, dès-lors il lui devint difficile de faire un pas sans courir les dangers d'être arrêté.

Mais il est rare que les malheurs de l'un ne tournent pas au bonheur de l'autre. La Comtesse fut enchantée de se trou-

ver la geolière d'un si cher prisonnier; loin de lui inspirer de la sécurité, elle aurait plutôt cherché à la diminuer, afin de le garder plus constamment dans la petite maison qu'elle s'était procurée. Cette maison, située dans la rue de Rochechouard, était entre cour et jardin. Toutes les commodités de la vie s'y trouvaient avec une élégance recherchée. Les cuisines et les logemens de domestique étaient dans un corps-de-logis séparé, qui avaient aussi leur cour et leur entrée particulière. La maison de maître était comme le sanctuaire d'un temple, où la prêtresse avait seule le droit de pénétrer. Dolimont en était l'idole, et tout autre que la Comtesse, pour aller le voir, passait par l'entrée de la petite maison. L'on avait dit aux gens de service, que la personne pour laquelle ils travaillaient, était une jeune pupille, parente de la Comtesse, que l'on voulait, pour un temps, soustraire à son

tuteur qui avait eu la folle ambition de l'épouser, afin de s'emparer de son bien. Telles étaient les dispositions de sûreté que la Comtesse avait prises en faveur de celui qu'elle aimait.

Ce fut là qu'elle se rendit le lendemain sur les onze heures du matin. On imagine aisément comment Dolimont, après les obligations qu'il lui avait, dût la recevoir. Quelles protestations de reconnaissance et d'attachement il lui fit! Quand la Comtesse l'eut attiré dans un boudoir charmant, réduit le plus isolé de la maison, et dont les deux croisées, étant voilées, ne répandaient qu'un demi-jour, elle s'élança dans ses bras pour lui témoigner sa joie de le recevoir. Elle était assez l'amie de la Marquise et de Dolimont pour en agir de la sorte; mais elle était assez belle pour que ce baiser, donné sans ménagement, et répété par l'empressement qu'on avait à le recevoir, produisît un étrange effet sur les sens de

Dolimont. Ce fut lui qui, à son tour, le renouvela, et plus il y mit d'expression, plus il fut favorablement reçu. « O madame ! s'écria-t-il, de quel feu vous m'avez pénétré ! » Et, tandis qu'il renouvelle ses embrassemens, il voit cette femme charmante qui, lui échappant, pour ainsi dire, était sur le point de tomber sur le parquet. Il la soutint alors, la porta sur le canapé, où revenant à elle et passant ses beaux bras autour de Dolimont : « Vous ne concevez pas, lui dit-elle, jusques à quel point j'ai été affligée d'une séparation si cruelle. Je vous voyais bien rarement, et lorsque je vous voyais, vous n'étiez point à moi ; cependant il me sembla, en vous éloignant, que vous emportiez avec vous mon être tout entier. O Dolimont ! que je vous aime ! »

Ces paroles furent accompagnées d'une langueur si douce, d'un sourire si délicat, d'un serrement de sein si pas-

sionné, que Dolimont redoubla les baisers que la reconnaissance avait commandés. « O mon ami! lui dit la Comtesse, que ce moment délicieux va me coûter cher, s'il ne doit jamais se renouveler, si la seule complaisance pour la faiblesse de mon cœur.... —Que parlez-vous de complaisance! Combien de fois j'admirai tant d'attraits, combien de fois, sans le respect.... — Le respect!!! Sans doute, je devais vous en inspirer par les mœurs sévères que j'ai toujours eues. Vous êtes le premier mortel pour lequel je me sois aperçue que mon époux pouvait ne m'être pas uniquement cher dans le monde »....

La Comtesse allait continuer, lorsque Dolimont lui couvrit la bouche de ses lèvres. Qu'avait-elle à opposer à une attaque qu'elle avait demandée. Belle, mais vive et sensible à l'excès, elle ne céda à Dolimont que pour lui céder encore. « O mon bien-aimé, lui dit-elle

alors, je vous chérissais, je vous adorais long-temps avant que Zilia fût connue de vous; cependant ne craignez point les fureurs d'une injuste jalousie. Zilia est digne de vous. Je suis heureuse de penser que, si la Marquise ne l'avait pas jetée en votre chemin, j'aurais possédé votre cœur tout entier. Estimez-moi toujours, aimez-moi un peu, et je vous aimerai uniquement; je serai la sauvegarde de vos jours et de votre liberté. Je ne vous demande d'autre prix de mes soins, que de ne point me mésestimer pour la faiblesse qui, malgré moi, depuis long-temps m'a fait vous chérir par-dessus tout. Quelle mortelle a jamais résisté à l'amour? J'aurais dû ne pas m'attacher à vous; mais ce sera là le seul de mes crimes, et ma vie entière sera consacrée à réparer cette faute inévitable par les égards les plus tendres envers ceux qui ont quelques rapports avec moi. Je suis épouse, et ma faiblesse

pour vous est un crime. Je ne me le dissimule pas. Mais la modération, dans ce mélange de bonheur et d'inquiétude, pourra sauver l'honneur, dont la perte seule fait le crime d'une femme. Sa faute, ignorée, n'a pas même besoin de pardon. Il semble qu'elle ne soit comptable envers le public et les siens, que des inconséquentes démarches de sa passion. L'on ne punit, dans cette faute, que sa publicité; et j'espère que l'attrait du plaisir, étant moindre chez moi que celui du sentiment, je laisserai mon époux dans la sécurité, et que je ne troublerai jamais le bonheur que vous devez trouver auprès de Zilia.

Tel fut, en dernière analyse, le résultat des sentimens de la Comtesse. « Je ne viendrai vous voir, dit-elle à Dolimont, que tous les deux ou trois jours; vous pourrez recevoir ici la belle Zilia; mais j'ai un conseil à vous donner : J'ai ouï-dire que la passion s'aveugle aisé-

ment. Parce que Zilia n'aura pas été surprise la veille, elle croira ne devoir point l'être le lendemain. Elle est jeune, sans expérience, et par conséquent sans défiance; elle n'est pas plus capable de s'empêcher d'être trompée que de tromper. Ayez de la prudence pour vous deux; voyez-vous rarement ici. Il ne manque pas de lieux dans Paris, où deux êtres qui s'aiment peuvent passer un moment. Vous avez de la fortune: avec de l'argent, l'on est bien reçu partout; si vous en manquez, j'en ai à votre service. Changez souvent de lieu de rendez-vous, et sortez rarement avec elle. On connaît sa demeure; elle sera surveillée: la vôtre ne l'est point; mais on cherchera à vous découvrir par les démarches de Zilia. Depuis six jours, je médite sur votre sûreté, et je vais agir à présent pour votre liberté. Vous ne concevez pas tout le prix que j'attache à votre bonheur!

## CHAPITRE III.

Ce qu'avait prévu la Comtesse était arrivé. Déjà des espions, soldés par Dublançai, mais payés par la Marquise, rôdaient constamment autour de l'habitation de Zilia. Ils devaient épier ses démarches, connaître les maisons où elle se transporterait, et savoir si Dolimont n'y habitait pas; ils ne devaient pas moins s'assurer si Dolimont venait chez Zilia, et, dans ce cas, ils devaient aller chercher l'exempt de maréchaussée de l'arrondissement, et le faire saisir aussitôt. Mais Dolimont fut plus prudent qu'on ne devait s'y attendre de la part d'un jeune homme aussi passionné. S'il allait chez Zilia, c'était la nuit, à pied, et changeant presque toujours d'habillement. Zilia, au contraire, ne sortait jamais qu'en voiture, et vainement on l'aurait suivie.

suivie. Dolimont avait cinq maisons différentes où il avait loué un petit logement sous différens noms. Lors donc que l'on faisait faire des recherches dans l'une de ces maisons, l'on n'y trouvait rien qui eût rapport à Dolimont. On l'avait aussi observé allant dans la petite maison rue Rochechouard ; mais les informations qu'on avait prises donnaient pour résultat, qu'elle était habitée par une Dame et une très-jeune Demoiselle ; et Dolimont restait toujours ignoré. Avait-il quelque rendez-vous extraordinaire à donner à Zilia, il se servait toujours d'un exprès nouveau, qu'il prenait parmi les commissionnaires des coins des rues ; et toutes ces précautions déconcertèrent tellement ses surveillans, que, désespérant de le deviner, ou croyant qu'il avait eu la prudence de sortir de Paris, ils gagnèrent leurs appointemens à ne rien faire.

Pendant cette espèce de captivité de

Dolimont, la Comtesse travaillait sourdement à sa délivrance ; elle rendait quelques visites à la Marquise, et lui disait tout ce qu'elle croyait de plus propre à la réconcilier avec son fils ; et Zilia allait une ou deux fois la semaine, avec Mme. Faber, visiter M. Aldini.

Mais un jeune homme vif, impétueux comme Dolimont, pouvait-il rester dans une captivité volontaire, et n'avoir pour société que deux femmes, l'une qui l'enchantait par son amour, l'autre qui, le comblant de biens, d'attentions, portait avec elle tous les charmes de la plus délicieuse amitié ?

La lecture de quelques bons livres que lui avait procurés la Comtesse, et l'étude de l'art militaire, à laquelle il s'était toujours appliqué avec soin, remplissaient une grande partie de sa journée ; mais il faut des dissipations à l'esprit ; le corps demande aussi à changer de place. Le moyen de se captiver par crainte, lorsqu'on a la liberté de sortir !

Dolimont alla rendre des visites à quelques-uns de ses amis; mais, s'abstenant de toute société, il allait passer une partie de ses soirées dans les lieux publics. Il pensa que, confondu dans la foule, il y serait moins connu qu'ailleurs. Son erreur était grande; c'était là précisément qu'il devait courir les plus grands dangers. Il y fut examiné comme une figure nouvelle. L'on confronta sa taille et ses traits avec le signalement dont on était porteur, et bientôt il fut décidé que l'on s'emparerait de sa personne. Cinquante louis de récompense étaient promis, disait-on, à celui qui le saisirait mort ou vif.

O mère infortunée! Mort ou vif! Quel était ton aveuglement! L'amour-propre aliénant ta tendresse, tu souffrais les assiduités d'un homme que tu commençais à haïr, pour repousser les hommages de celui que ton cœur ne pouvait oublier! Tu caressais l'ennemi implacable de tout

ce que tu avais de plus cher! Tu soldais les satellites de celui qui demandait le sang de ton fils!

Dolimont, étant donc dans une maison de jeu, fut examiné par un homme qui, ayant sorti de son porte-feuille un papier, jetait alternativement ses regards du papier à Dolimont, et de Dolimont au papier. Cet inconnu, après avoir fait cet examen, sortit précipitamment de la maison. Il avait été observé par un homme de cinquante ans environ, qui, philosophe, et menant une vie retirée, allait, par fois, dans ces maisons-là, lire, sur la figure des joueurs, les souffrances intérieures que cause cette passion.

Cet homme, nommé Vandelbourg, s'approcha de Dolimont, qu'il avait lui-même considéré attentivement; et voyant que, non-seulement il n'était pas joueur, mais qu'il avait l'air sage et réfléchi, il lui dit: « Je ne vous demande pas votre

secret, Monsieur; cependant je crois devoir vous avertir qu'un homme, tout à l'heure, tirant de son porte-feuille un papier que j'ai reconnu pour être un signalement imprimé, vous a beaucoup considéré, et qu'aussitôt il est sorti avec précipitation. Je ne doute pas qu'il ne soit allé chercher main-forte pour vous saisir. Or, de telles maisons sont toujours environnées d'espions autorisés à requérir la force armée; car vous devez vous être aperçu que ce n'est pas ici le rassemblement de l'élite des honnêtes gens de Paris. Si donc vous voulez vous sauver, il n'y a pas de temps à perdre? — Je n'ai rien à craindre, Monsieur, répondit Dolimont. — Cela peut être: néanmoins j'ai fait mon devoir; vous m'avez l'air d'un homme honnête: c'est à vous à faire le vôtre. — Je suivrai donc votre conseil. — Eh bien! dit Vandelbourg, je suis de très-haute taille; je vais sortir le premier; marchez

derrière moi. Vous distinguant moins bien dans la demi-obscurité de l'escalier et de l'avenue, ils seront moins sur leur garde pour vous saisir ; et si, vous poursuivant, ils vous forcent à ne point coucher chez vous, souvenez-vous de Vandelbourg (c'est mon nom), la dernière maison à gauche de la rue du faubourg du Temple ».

Vandelbourg, en disant ces mots, marchait à grands pas ; ils sortirent de l'hôtel sans être attaqués : on ne leur dit pas un mot. Dolimont monta dans une voiture de place, et se fit conduire chez lui ; mais l'homme qui l'avait si bien considéré dans la maison de jeu, ne l'avait pas perdu de vue ; et, montant derrière la voiture de Dolimont, il le suivit jusqu'à sa petite maison, rue Rochechouard. Cet homme, avide de gagner les cinquante louis qui lui avaient été promis, roda autour de la maison pour voir s'il le verrait sortir ; et, comme

c'est un quartier isolé, il lui fut facile de faire toutes ces démarches sans être aperçu. Il escalada même le mur du jardin, arriva jusqu'à la maison où il distingua parfaitement Dolimont qui, étant seul, se livra à la lecture ; l'espion attendit l'heure du coucher ; et s'étant ainsi assuré que c'était là la demeure de la proie qu'il convoitait depuis si long-temps, il ne lui resta qu'à savoir comment il s'y prendrait pour le saisir seul, et sans être dans le cas de partager les cinquante louis avec personne.

Le lendemain matin, il se rendit à la porte de Dolimont, avec deux de ses camarades, leur dit de l'attendre dans la rue ; et, seul, il entra dans la maison. — A qui en voulez-vous, lui dit le portier ? — A M. de Dolimont. — Il n'est pas ici. — Il y demeure, cependant. — Je ne l'ai jamais vu. — Qui habite cette maison ? — Qu'est-ce que cela vous fait ? — Beaucoup. Appre-

nez qui je suis : *de la part du Roi*, répondez. — Il est vrai qu'un jeune homme habite dans cette maison ; mais il n'est pas connu sous ce nom-là. — C'est naturel ; il a dû en changer, puisqu'il n'ignore pas qu'il est criminel d'État. — Criminel d'État ! — En doutez-vous ? Lisez. — En ce cas, je ne vous oppose aucune résistance. — Ce n'est pas tout, il faut que vous m'aidiez à le saisir, ou vous êtes perdu. — O ciel ! — Sur-le-champ, marchez.

Le portier va sonner, en tremblant, à la porte de Dolimont, qui passe une anglaise et vient ouvrir. Aussitôt l'exempt entre, et lui signifie l'ordre de le suivre. — Rien de plus juste, dit Dolimont ; laissez-moi seulement prendre mes culottes. Dolimont prend ses culottes. — Allons, Monsieur, suivez-moi. — Et mes bas ? — Il n'est pas besoin d'une toilette recherchée pour la maison où je vais vous conduire. — N'importe ; il

fait

fait froid, et..... — Croyez-vous que, pour un aventurier comme vous, je vais user de mille complaisances?

A ce mot d'*aventurier*, Dolimont ne se possède plus. Il était près de la cheminée sur laquelle se trouvait un gros œuf de granit rouge poli; il le saisit, le lance à l'exempt, qui, par le mouvement qu'il fait, le reçoit dans le flanc. Celui-ci pousse un cri à demi-étouffé. Le bloc de granit roule, et fait du bruit. Les deux compagnons de l'exempt, qui étaient entrés dans la cour, volent et pénètrent dans la maison; Dolimont, s'était déjà chargé de celui qu'il avait abattu, pour le jeter hors de son habitation; il le lance sur le second, qui entre et tombe sur le troisième, qui, en ce moment montait la dernière marche du petit escalier extérieur du rez-de-chaussée; et le troisième, tombant à la renverse, va se fendre la tête sur un des pavés de la cour. Dolimont

profite de leur désordre, et à coups de pieds, à coups de poings, étant venu à bout de les mettre hors de la maison, en ferme la porte sur lui ; et il les entend, qui, dans la cour, crient au feu de toute leur force. Dolimont, ne doutant pas qu'ils n'arrive bientôt assez de monde pour qu'il ne puisse se défendre, se sauve à travers le jardin, franchit le mur, tombe dans un second jardin, sur un chassis qu'il écrase. Un chien, énorme dogue, accourt furieux. Dolimont arrache une perche de treillis, veut écarter le chien, qui est aussitôt suivi de deux jardiniers, qui, accourant en chemise, crient au voleur ! Le maître de la maison se réveille en sursaut, s'empare de son fusil à deux coups, et, ouvrant sa fenêtre, il menace Dolimont de le tuer, s'il fait la moindre résistance. Mais le premier danger est toujours celui qu'on repousse. Le dogue s'élançait continuellement sur Dolimont ; les deux

jardiniers lui jetaient des pierres, des tuiles, des bâtons. La Dame et la Demoiselle de la maison se lèvent aussi, et, accourant à la fenêtre, sont témoins de cette lutte extraordinaire. Dolimont, sans col, sans bas, sans chapeau, n'ayant qu'une anglaise, sans gilet, et portant des pantoufles de maroquin vert, n'avait pas l'air d'un homme qui eût sauté dans le jardin pour voler quelques outils de jardinage ; car c'était tout au plus ce qu'on pouvait voler en cette saison dans un jardin. La Dame se souvint, qu'étant Demoiselle, elle avait eu un amoureux qui, sur le point d'être surpris dans sa chambre par sa mère, s'était ainsi sauvé au travers d'un jardin, où il avait eu beaucoup de peine à se défendre du chien de la basse-cour. Elle pensa qu'il était possible que ce fût un amant malheureux, comme le sien l'avait été jadis, et conjura son époux de calmer le dogue et les jardiniers, et

d'écouter ce jeune homme dans ses défenses, avant de chercher à le punir ; la Demoiselle, toute tremblante, unit ses prières à celles de sa maman ; et le maître de la maison, ayant ordonné aux jardiniers de calmer le chien, passa bien vîte un vêtement, et s'avança pour connaître le sujet de ce vacarme.

Lorsqu'il vit Dolimont, son premier mouvement fut de s'applaudir d'avoir écouté les conseils de sa femme. Il ne put voir cette tournure élégante, cette physionomie noble, spirituelle et douce, ces manières aisées qui annonçaient un homme de la meilleure compagnie, sans reconnaître qu'il n'avait pas affaire à un filou. — Qui êtes-vous donc, lui dit-il, et quelle circonstance malheureuse vous a jeté si matin dans cet état de dénûment ? Vénus fait faire bien des sottises à votre âge. — Je ne crois point avoir fait de sottise, reprit Dolimont ; mais j'ai éprouvé des malheurs. Ils ne

sont cependant pas irréparables. J'aime, il est vrai, une jeune personne, l'honneur de son sexe et le phénomène de la beauté. J'ai cru honorer la divinité même, en évitant de la tromper. Son innocence ne m'ayant pas moins intéressé que son esprit et ses attraits, j'ai voulu en faire mon épouse. Ma mère, pour m'arrêter dans mes projets, a fait mettre le père de mon amante, et je pourrais dire de mon épouse, au donjon de Vincennes; puis, obtenant une seconde lettre de cachet contre moi, elle m'a fait conduire à Pierre-en-Cise à Lyon. J'ai été délivré pendant la route. J'habite, depuis un mois, une maison dont le mur du jardin confine le vôtre. De misérables espions, qui m'ont découvert dans cette retraite, sont venus à l'aube du jour pour me saisir. Dégagé de leurs mains avides, j'ai franchi le mur de mon jardin pour me sauver, ignorant que j'allais entrer dans le vôtre, et je

suis tombé sur votre chassis, où je me suis blessé les jambes en plusieurs endroits, comme vous voyez. Mais cet accident est peu de chose. L'essentiel est que je ne retombe pas entre les mains de ces marauds-là. Les entendez-vous qui crient encore au feu, afin d'apeler tout le quartier contre moi ? Mais ces lieux-ci sont si isolés ! permettez seulement, Monsieur, que je saute encore le mur de votre jardin, et que je me sauve ainsi dans la campagne, où, peut-être, je trouverai un asyle contre la persécution dont je suis accablé. — Mon ami, ne souffrons pas, dit la Dame de la maison, qui était accourue avec sa fille, que Monsieur soit saisi par ces vilains hommes. Venez, Monsieur, vous trouverez dans notre maison un asyle assuré. — Ma femme, dit le maître de la maison, vous parlez comme une insensée; Monsieur est un ennemi du Roi, dès qu'il résiste à ses volontés. Je suis

un serviteur de Sa Majesté, un ami du bon ordre, et je ne souffrirai pas que ma maison recèle un rebelle à mon Roi. (Cet homme était un riche financier nouvellement annobli). — Quoi! s'écria la Dame, vous auriez le cœur assez dur pour ne pas accueillir un infortuné?... dans l'état ou vous le voyez... les deux jambes ensanglantées... Ah! du moins souffrez que jusqu'à demain... — Non, non, morbleu! et si vous me pressez encore, j'appelle les exempts, et les requiers de faire leur devoir ».

A ces mots, Dolimont le quitte; en cinq à six bonds, il traverse le jardin. Le financier, qui le voit fuir, excite son chien à courir sus; l'animal furieux part comme un trait; Dolimont pose la pointe de son pied sur un treillis de pêchers, attrape la crête du mur; et, tandis qu'il s'élance, le dogue, saisissant le pan de son anglaise, s'y attache; Dolimont l'enlève avec lui. Quand il est à cheval

sur le mur, il attire le dogue, le soulève et le jette de toutes ses forces au-delà du mur : le pan de l'anglaise cède à la dent du chien qui ne l'a point lâché; le chien tombe de l'autre côté de la muraille, en poussant d'affreux hurlemens ; mais la secousse par laquelle il a arraché une partie de l'anglaise de Dolimont a fait perdre l'équilibre à celui-ci, et il est tombé à côté du chien, qui, se croyant toujours poursuivi par un ennemi redoutable, fuit à travers les champs, tandis que Dolimont, froissé, de sa chûte, perdant beaucoup de sang de ses blessures, ayant pour tout vêtement la moitié d'une anglaise, sa chemise et ses culottes, et pour chaussure une pantoufle, délibérait assez tristement sur le chemin qu'il avait à suivre.

Il était grand jour, mais le brouillard était assez épais. Dolimont se souvint, que l'homme honnête qui l'avait

averti la veille, lui avait proposé une retraite ; et, cherchant à s'orienter, il longea le mur qu'il venait de franchir, entra dans une rue sans habitations, et marchant, un pied chaussé et l'autre nu, il chercha à gagner l'extrémité du faubourg du Temple. Il avait encore bien du chemin à faire. Le temps était sombre et froid ; le sang, qui coulait de ses jambes, teignait ses pieds en noir et d'une horrible manière.

Il faisait l'étonnement de tous ceux qu'il rencontrait. Mais Paris est un pays où la pitié stérile et le silence sont à peu près tout ce qu'on donne à un infortuné.

Dolimont, quoique dans cet état, n'avait rien perdu de sa bonne mine. Oh ! si, dans ce moment, sa mère avait pu le voir ! elle se serait jetée à ses pieds ; elle eût arrosé de ses larmes les plaies ensanglantées de son généreux fils. Que dis-je, elle eût expiré de douleurs ; et

tranquille dans son lit, elle méditait peut-être encore les moyens, en découvrant sa demeure, de le jeter de nouveau dans les fers.

Dolimont arriva dans cet état déplorable à l'extrémité du faubourg du Temple. Vandelbourg lui avait si bien désigné sa maison, que la première à laquelle il frappa fut la sienne; mais de quel effroi ne fut point saisie la gouvernante de Vandelbourg, lorsqu'elle vit entrer cet homme ensanglanté? Pousser des cris et courir à la chambre de son maître, fut tout ce qu'elle eut le courage de faire.

Dolimont la suivait de près; il entra comme elle dans la chambre de Vandelbourg, qui, se levant sur son séant, et voyant un jeune homme dans cet état, lui demanda ce qu'il voulait. — L'hospitalité pour un moment, lui répondit Dolimont. — Qui êtes-vous, et d'où venez-vous? — Je suis le jeune homme que

vous avez eu la bonté de prévenir hier soir dans cette académie : l'homme que vous aviez si judicieusement observé, est venu ce matin pour me saisir dans ma demeure. Voilà l'état dans lequel je me suis échappé. Vîte! vîte! s'écria Vandelbourg, vîte un grand feu! Ah! Monsieur, en quelle situation vous voilà! Je ne vous aurais jamais reconnu, quoique je vous aie beaucoup remarqué.

Mais, je m'arrête sur les éclaircissemens et les protestations d'amitié, de service et de reconnaissance. Je dirai seulement que Dolimont fut réchauffé, lavé, pansé, aimé, caressé, adoré, pour ainsi dire, par cette gouvernante à laquelle il avait causé tant d'effroi. La Comtesse lui fit envoyer les habillemens qu'il avait laissés à la petite maison; et le lendemain, étant venu le voir chez notre philosophe, et ayant appris de la gouvernante tout ce que M. de Dolimont avait souffert, elle alla de ce pas chez

la Marquise, et se mit à lui détailler tous les dangers que son fils avait courus; mais tandis qu'elle lui faisait la peinture de l'état dans lequel il était arrivé chez une personne pleine d'humanité qui l'avait secouru, Dublançai entra dans la chambre de la Marquise, et soutint, en entassant mensonges sur mensonges, que toute cette histoire était une invention concertée entre Dolimont et la Comtesse pour apitoyer la Marquise sur le sort de Dolimont, et le rendre lui, l'ami désintéressé de la Marquise, la victime de leurs désordres scandaleux et de leur malignité.

La Marquise se laissa facilement persuader. Elle redoutait Dublançai, et ne craignait pas moins d'être obligée de croire à la description déchirante qui venait de lui être faite. Ménager Dublançai et s'étourdir sur les cris du remords, qui, par fois, effrayaient sa conscience, était l'occupation entière de sa

vie. Que de souffrances éprouvait cette femme pour avoir mis entre son fils et elle des écrits anonymes et les témoignages insidieux d'un homme qui lui était inconnu !

Cet entretien se termina avec tant de mécontentement de part et d'autre, que la Comtesse fit presque le projet de ne plus voir son amie, et que cette amie désira ardemment que la Comtesse ne l'importunât plus de ses visites.

Dublançai cependant frémit en voyant le danger qu'il avait couru. La Marquise lui avoua que, s'il était venu une heure plus tard, il ne l'aurait pas trouvée dans son hôtel, et que, fléchie par les prières de l'amitié, attendrie par les souffrances de son fils, touchée des soumissions affectueuses et sans bornes auxquelles la Comtesse assurait que Dolimont était résigné, elle se serait décidée à aller le voir, et peut-être à se rendre de-là chez le Ministre à Versailles, pour solliciter elle-même la liberté de son fils.

Il en eût fallu beaucoup moins pour effrayer Dublançai. Il médita dès-lors les moyens de perdre la Comtesse. Il vola vers la petite maison, rue Rochechouard, parvint à savoir sous quel nom la Comtesse avait loué cette maison, découvrit le tapissier qui l'avait meublée; et sachant qu'il y avait double entrée dans cette maison, l'une pour l'aimable prisonnier, l'autre pour les trois domestiques, auxquels on faisait entendre que l'habitant mystérieux de cette demeure était une jeune pupille enlevée à son tuteur qui voulait l'épouser, voici comment il s'y prit pour réussir dans son nouveau projet.

Il écrivit une lettre, encore anonyme, au mari de la Comtesse, dans laquelle, après lui avoir détaillé toutes ces choses, après lui avoir donné l'adresse du tapissier auquel il était dû cent louis; l'adresse du propriétaire qui avait loué à la Comtesse elle-même, et qui la reconnaîtrait fort bien; il ajoutait :

« La jeune pupille, que votre épouse entretenait à si chers deniers, est un jeune libertin, perdu d'honneur et de dettes, que ses parens ont renié depuis long-temps. Ne pouvant souffrir un désordre aussi honteux pour vous, j'ai pris le parti d'aller moi-même, avec deux amis, le chasser à coups de bâton de cette odieuse demeure. J'aurais évité de vous en donner avis, si je n'avais pas acquis la conviction que votre épouse, toujours plus passionnée en faveur de cet homme odieux, l'a fait placer dans une autre maison à ses frais, maison dont je vous donnerai l'adresse, lorsque vous vous serez convaincu par vous-même de la vérité que je vous dis, et qui, après m'avoir bien coûté des peines à découvrir, m'en coûte plus encore aujourd'hui à vous la dévoiler ».

M. de *** était un homme trop sage pour concevoir des soupçons contre sa femme, sur une lettre anonyme. D'un

autre côté, on lui donnait des renseignemens si positifs, il était si facile de se convaincre de la vérité ou du mensonge de toutes ces choses, qu'il resta quelque temps en balance sur ce qu'il avait à faire. Il peut arriver qu'un ennemi, jaloux de mon bonheur, cherche à le troubler par une dénonciation sans fondement; si je vais aux informations, cet ennemi triomphera, en s'assurant, par ma démarche, qu'il est venu à bout de ses odieux projets.

Mais, si je laisse échapper l'occasion de m'instruire, ajoutait-il, ne serai-je pas encore un jour plus tourmenté par les idées vagues qui, malgré moi, se présenteront à mon souvenir. Si je fais des démarches, j'altère, dans mon propre cœur, l'estime que je dois à mon épouse; si je n'en fais point, je trouble pour toujours peut-être cette heureuse sécurité qui fait tout le charme de ma vie. O Cécile! Cécile! auriez-vous été capable

ble de me tromper ? ou n'est-ce pas plutôt vous tromper moi-même que de former le plus léger soupçon sur votre vertu ? Je l'offense, en allant prendre des informations indignes et de vous et de moi. Non, je ne vous ferai pas un affront si cruel. Après avoir connu l'injustice de l'accusation, en serai-je plus convaincu de la fidélité de mon épouse ? Non ; et n'aurais-je point par-devers moi la honte d'avoir payé d'un soupçon le bonheur dont elle a environné mes vieux ans ?

Ainsi pensa M. de ***, et sagement il ne fit aucune démarche ; mais Dublançai ne se tint pas pour battu. Il connaissait, depuis long-temps, une femme accoutumée à jouer tous les rôles pour de l'argent ; elle se nommait Dary ; et, après lui avoir donné toutes les instructions qui lui étaient nécessaires, il la chargea de la perfidie que voici.

M. de *** se promenait souvent sur

le boulevard des Italiens. La Dary en était informée, elle alla s'y promener aussi pour avoir l'occasion de parler à M. de ***; elle ne tarda pas en effet à voir venir un vieillard qu'elle reconnut pour celui qu'elle attendait; et, l'accostant avec une timidité affectée, elle lui dit : « N'ai-je pas l'honneur de parler à M. le Comte de *** ? — Oui, Madame. — Ah! Monsieur, j'aurais une petite requête à vous présenter. Vous avez loué une maison rue de Rochechouard, et vous l'avez fait meubler à neuf. — Moi, Madame ?— Je conviens que ce n'est point vous qui vous êtes mêlé de ces détails; mais Mme. votre épouse l'a fait en votre nom, c'est la même chose. — Après? — Après? c'est qu'il m'est dû encore, sur les meubles que j'ai vendus, la somme de 2,400 liv. J'en ai le plus pressant besoin, et je voudrais que vous eussiez la bonté de me les payer ou ce soir, ou demain matin au plus tard. — Ah çà! Madame,

plaisantez-vous? Moi, j'aurais fait meubler une maison rue Rochechouard. — C'est Madame, vous dis-je. Mais elle l'a fait en votre nom ; et tout Paris sait que vous vivez si bien d'accord avec Mme. la Comtesse, que ce que l'un veut l'autre le veut. — D'accord. Mais vous me prouveriez que Madame a fait meubler, en mon nom, une maison rue Rochechouard? — Oui, Monsieur! vous n'avez qu'à me suivre. — Si vous me prouvez cela, je vous paie sur-le-champ. — Eh bien! Monsieur, suivez-moi. — J'y consens, dit le Comte de ***, en poussant un profond soupir; et il marcha sur les traces de la Dary qui, en fourberie, en savait encore plus que Dublançai.

## CHAPITRE IV.

Dublançai, que le Comte de *** ne connaissait pas, s'était rendu effrontément à la petite maison, rue Rochechouard, avec l'exempt qui avait été traité si rudement par Dolimont. L'un et l'autre, ayant épouvanté le portier, et lui ayant persuadé que, s'il n'était pas enfermé, c'était uniquement par bonté d'ame de leur part, lui ordonnèrent de déclarer, sous peine d'emprisonnement, que la personne enfermée et entretenue par Mme. la Comtesse de C***, était le jeune Comte de Dolimont, connu depuis long-temps par le désordre de ses mœurs, et la dépravation de son esprit.

Lors donc de l'arrivée du vieux Comte, le portier, intimidé, fit la déclaration qu'on lui avait ordonné de faire. Mais, êtes-vous certain que la Dame qui s'est présentée

pour louer, et qui a fait meubler les appartemens, dit le vieillard, soit en effet la Comtesse de C***? J'en ai la certitude, dit le portier. — Comment est faite cette prétendue Comtesse de C**? — C'est une femme d'une taille moyenne, très-bien faite, belle poitrine, cou d'ivoire, petite bouche, belles dents, les yeux saillans, mais langoureux, le son de voix très-doux, et grasseyant un peu, les joues rondes et bien colorées; c'est Mme. la Comtesse de C***, en un mot.

Comme le portier parlait ainsi, Dublançai et l'exempt sortirent de la maison comme par hasard, et, le portier les appelant, les pria de donner à ce Monsieur (c'était ainsi qu'il désignait le vieux Comte) de nouveaux renseignemens sur les choses qu'il désirait savoir.

Alors Dublançai introduisit le Comte de C*** dans la maison, et, feignant d'ignorer qui il était : « Que je plains,

disait-il, un époux d'avoir une femme aussi déréglée, et de voir ainsi dilapider son bien; et pour qui, grand Dieu! pour un mauvais sujet, qui, se jouant des choses les plus sacrées, ose lancer dans le monde mille sarcasmes flétrissans contre la femme criminelle et l'époux complaisant qui l'accablent de bienfaits ».

Dublançai, en parlant ainsi, marchait devant avec l'exempt; et le vieux Comte, se retournant du côté de la Dary, lui dit tout bas : « Gardez-vous de prononcer mon nom, ou je ne vous paye pas ». « Regardez, Monsieur, continua Dublançai en adressant la parole au vieux Comte, si l'on peut mettre plus de somptuosité dans les ameublemens. Jusqu'à cette heure, l'on avait connu des petites maisons meublées par des libertins pour y mettre des femmes déréglées; mais entendit-on jamais dire qu'une femme de vingt-six ans, belle

comme le jour, et ayant l'époux le plus honnête et le plus aimable de Paris, ait eu l'effronterie de louer une petite maison pour en faire l'objet de ses hypocrites déréglemens? »

Tandis que Dublançai parlait ainsi, le vieux Comte, parcourant les appartemens, cherchait à y découvrir quelque chose qui eût rapport à son épouse et confirmât d'une manière plus positive la vérité de tout ce que lui avait dit le portier. Mais Dublançai lui ménageait une conviction complète, par un trait non moins perfide qu'odieux.

« Admirez ce lit, Monsieur? Avez-vous jamais vu rien de plus galant? C'était donc là le trône de la corruption, la piscine du déshonneur! En disant ces mots, il témoigne un mélange de colère et d'indignation, prend l'oreiller, et le lance au milieu de la chambre. Il s'en échappe un médaillon qui roule sur le parquet; on le ramasse;

c'est le portrait d'une femme ! d'une très-jolie femme ! Le vieillard veut y jeter un coup-d'œil ; c'est le portrait de la sienne ; il n'en saurait douter. Quelle découverte déchirante pour son cœur ! il se contient cependant ; il fait signe à la Dary de le suivre, et, quand il est dans la cour avec elle, il lui dit : « J'ai promis de vous payer votre mémoire, je tiendrai ma parole ; mais j'y mets une condition. — Laquelle, Monsieur ? — Il faut me procurer ce portrait. Je n'ai que cinquante louis sur moi, vous les aurez sur-le-champ ; ce soir vous viendrez chercher le reste ».

La Dary rentra, et contenant les éclats de rire qui l'étouffaient, nous réussissons, dit-elle, au-delà de nos espérances. Voilà cinquante louis à toucher tout à l'heure, et cinquante autres à l'hôtel ; il suffit que vous me donniez ce portrait. — Pourquoi faire, dit Dublançai ? — Il le veut. — Mais il appartient

partient à la Marquise ; elle le demandera. — Sait-elle que vous l'avez pris ? — Elle sera peut-être six mois à s'apercevoir qu'il lui manque. — En ce cas, on peut bien le céder pour cent louis.

Elle dit, prend le portrait, et court le porter au vieillard, qui lui dit : « Voilà les cinquante louis que j'ai promis. Ce soir, entre sept et huit, venez à mon hôtel, et vous serez payée. — Je vais vous suivre, Monsieur. — Non, laissez-moi. — Mais il fait si mauvais temps. — Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je ».

Le vieux Comte, en disant ces mots, se retira ; et la Dary, courant à Dublançai, lui montra les cinquante louis qu'elle venait de recevoir. « Brave homme, dit Dublançai à l'exempt, vous n'aurez pas perdu vos peines, et vous ne direz pas que je me ruine en promesses, et m'enrichis par mes man-

ques de foi ; voici douze louis, dont je vous fais présent, en dédommagement du coup de l'œuf en question. Saisissez Dolimont, et vous aurez les cinquante louis que je vous ai promis. Toi, Dary, voilà aussi douze louis. — Comment, douze louis ! Eh ! que prétendez-vous faire du reste ? — C'est à mettre en réserve pour les besoins de la société. — Que parlez-vous de société ? Ces cinquante louis, ne les ai-je pas bien gagnés ? passe pour les douze que vous donnez à Monsieur, c'est une justice ; c'est lui qui a découvert la nichée, et même au péril de sa vie ; mais de quel droit osez-vous m'enlever ce que j'ai gagné avec tant d'adresse ? — Je t'abandonne les cinquante louis que l'on doit te donner ce soir. — Au diable si j'y vais. La Comtesse n'aurait qu'à se trouver là, ne verrait-elle point que je ne suis pas la tapissière ? — Tu t'arrangeras comme tu jugeras à propos ;

mais si tu veux de l'argent, tu sais où l'on en distribue ce soir ».

Cette conversation, à laquelle M. Longuemain ne s'était pas attendue, croyant avoir affaire à un seigneur de haute importance, l'humilia singulièrement. J'ai risqué ma vie, se dit-il à lui-même, fort mal à propos. Je crois que, si j'avais saisi M. Dolimont, j'en aurais été pour mes périls et pour mes peines. Tout ceci m'a l'air d'une conspiration diabolique, dans laquelle, cependant, je suis fort étonné de voir le chef agir avec une impudence qui tient de l'ineptie. Pour qui me prend-il donc ce Dublançai ? croit-il que je sois né d'aujourd'hui ? Quel est ce vieillard auquel ils ont escroqué cinquante louis ? Oh ! oh ! serais-je fait de la sorte, moi, Longuemain, qui depuis dix ans me suis fait un nom parmi les plus rusés de la capitale ? Au reste, voilà toujours douze louis à compte sur ma sottise ; et puissé-

je en faire une de la sorte huit fois la semaine, je me verrais bientôt hors du danger d'en faire à l'avenir !

Ainsi réfléchissait M. Longuemain, tandis que Dublançai et la Dary discutaient ensemble. Il les entendit convenir d'un partage amical du reste de la somme, et Dublançai lui dire : « Tiens, ma bonne, je ne prends la moitié de cet argent que pour te le restituer au besoin. Tu me rendras quelque service au premier jour; cet or, en réserve, deviendra ton salaire. — Je ne vois point, dit Longuemain, en se mêlant à la conversation, pourquoi Monsieur veut une part dans cette somme, qui n'est encore qu'un faible dédommagement de nos fatigues et de nos dangers; il faut partager, mais entre Madame et moi, la somme entière. Si vous voulez absolument une part, allez présenter le mémoire des meubles au vieux papa, et vous faire payer des cinquante louis à venir. Il a raison, s'écria la Dary; je partage avec Longuemain, ou sinon....

— Allons, allons, reprit Dublançai, qui voulut avoir l'air de faire de bonne grâce ce qu'il craignait qu'on ne lui fît faire de force, j'y consens; tu l'as gagnée, ainsi que M. Longuemain : j'y suis bien pour quelque chose; mais j'ai de quoi me dédommager : partagez, et soyons bons amis ». La Dary prit la bourse, compta l'or; mais il ne s'y trouva plus que vingt-huit louis, qui, joints à ceux qu'avait reçus Longuemain, faisaient quarante. Dublançai soutint qu'il n'y en avait pas davantage. Il fallut en passer par là; et nos trois personnages se séparèrent très-mécontens l'un de l'autre. Cependant Dublançai, avant de se retirer, fit une perquisition exacte dans le logement de Dolimont, et y trouva ce billet de la main de la Comtesse : « Je brûle de vous voir : je serai à la petite maison, à quatre heures du soir. Cela vous privera du plaisir de passer la soirée avec votre bien-aimée;

mais je vous porte des espérances, et je crois qu'elles suffiront pour vous dédommager ». Dublançai emporta ce billet, méditant sur le parti qu'il pourrait en retirer : nous verrons l'usage qu'il en fit par la-suite.

Tous ces personnages, ai-je dit, se séparèrent peu satisfaits l'un de l'autre; mais le plus mécontent sans doute était le vieux Comte de C***, qui, ayant acquis la certitude de l'inconduite de sa femme, méditait tristement sur les moyens qu'il devait opposer à ses déréglemens. Il voulait la corriger, s'il était possible, sans opérer une esclandre; et, quand il fut arrivé chez lui, il la fit prier de passer dans son appartement, et lui parla ainsi : « Vous m'avez dit bien des choses concernant M. de Dolimont; vous m'avez demandé deux cents louis pour sa délivrance, je les ai donnés avec plaisir; vous m'avez prié d'aller avec vous à Versailles, pour parler au Mi-

nistre en sa faveur, je l'ai fait : pourquoi, après m'avoir mis dans la confidence d'une partie, m'avoir caché le reste ? M. de Dolimont, m'a-t-on dit, a été sur le point d'être arrêté ces jours passés ; pourquoi ne m'en avez-vous point parlé ? — Je l'ignorais, Monsieur, répondit la Comtesse, en rougissant. — J'aurais quelque envie d'aller m'en informer moi-même : on m'a dit qu'il demeurait rue Rochechouard. — Je l'ignore, Monsieur. — Quoi ! est-il donc impossible de s'assurer de sa situation ? — Je connais un Monsieur de ses amis, qui m'a dit qu'il demeure faubourg du Temple. Je lui ferai demander l'adresse positive, et.... — Cela suffit ; c'est tout ce que je voulais savoir, dit le vieillard. — Est-ce le sujet pour lequel vous m'avez fait appeler ? — Je voulais aussi vous dire qu'ayant des réparations urgentes à faire à ma terre, mon intention est d'y aller demain pour en conclure le marché avec

l'architecte. Voudriez-vous m'y accompagner? — Pourquoi cette question? Vous savez que vous êtes le maître. — Le ton de *maître* est celui qui, selon moi, convient le moins à un époux. Aurez-vous du plaisir à venir avec moi? — Oui, Monsieur. — Aimez-vous mieux rester à Paris? Je le laisse absolument à votre choix. — Pourrai-je vous demander si vous serez absent pour plusieurs jours? — Je serai de retour au plus tard dans huit jours. — En ce cas, je vous demande la permission de vous accompagner. — Et si j'avais dû être absent un mois, vous auriez demandé celle de rester? — Encore moins, Monsieur; je ne suis tranquille sur votre santé, que lorsque j'en prends soin moi-même».

Cette conversation ne laissa rien soupçonner à la Comtesse de ce qui s'était passé. Elle se hâta d'écrire à Dolimont pour lui mander qu'elle serait huit jours

sans le voir ; et le lendemain, son époux, passant par Versailles pour se rendre à sa terre, obtint une audience du Ministre, et lui dit qu'il s'était assuré, par des renseignemens positifs, que le jeune homme pour lequel il s'était intéressé, n'était pas aussi innocent qu'il le lui avait certifié ; qu'il venait se rétracter du bien qu'il en avait dit, et lui déclarer qu'il ne prenait aucun intérêt à sa mise en liberté. — « Monsieur, lui répondit le Ministre, je connais votre délicatesse ; je sais que vous avez à vous plaindre de Dolimont ; vous vous bornez, dans votre vengeance, à retirer le bien que vous étiez dans l'intention de lui faire ? Votre requête a été mise sous les yeux du Roi, qui m'avait demandé mon avis ; j'allais le donner en faveur du jeune homme ; mais votre déclaration m'indique la conduite que je dois tenir. — Pardon, Monseigneur ; mais comment avez-vous appris que j'avais à me plaindre

de Dolimont ? — Je connais la rue Rochechouard, comme vous. Un ennemi du jeune homme, sa mère enfin, m'a fait mander les détails de cette aventure. Je ne voulais pas y croire ; votre démarche me fait voir ce que je dois en penser. — Ah ! Monseigneur, puisqu'il en est ainsi, j'ai une grâce à vous demander ; c'est de ne parler de tout ceci à personne. — Je vous le promets ».

Le bon vieillard alla rejoindre son épouse ; et, deux heures après, étant arrivés à sa terre, il lui parla ainsi :

« Vos aventures de la rue Rochechouard font du bruit, Madame. J'ai vainement cherché à les ensevelir dans l'oubli, je crains bien que ce ne soit plus en mon pouvoir.... Vous frémissez, Madame ? Vous n'êtes pas faite pour mentir. Hier même, lorsque vous niiez la connaissance que vous aviez du logement de Dolimont, le mensonge, en sortant de votre bouche, a contracté

tous vos traits. Je ne le hais pas moins que vous, Madame, et je m'empresse de vous dire que le motif de mon voyage est une fiction. Je voulais vous séparer de l'objet de votre passion. Ne croyez pas que je vous conduise ici en criminelle pour exercer sur vous les droits odieux d'un tyran; je veux vous guérir, s'il se peut, ou du moins vous sauver du déshonneur qui va vous atteindre. J'étais fier de votre beauté, mais j'étais glorieux de votre vertu. Rentrez dans le devoir, et nous rentrons dans Paris : oubliez l'objet de vos égaremens, et j'oublie celui d'une inquiétude passagère. C'est pour vous que je travaille en m'occupant de votre honneur. Il m'eût été agréable de passer le reste de mes jours dans la félicité tranquille que je goûtais auprès de vous; mais, au fait, je me dirai : La vertu inaltérable de mon épouse était une chimère que j'avais embrassée; je n'ai plus que quelques jours à vivre; tour-

nons nos regards vers la simple nature, et jouissons, par elle, du plaisir de l'existence. Mais vous, Madame, vous avez une longue carrière à parcourir. Vous serez vainement riche, spirituelle et belle, si vous n'êtes pas environnée de l'estime des honnêtes gens; vous serez étrangère au bonheur, si votre conscience vous fait des reproches ».

Le Comte de C*** allait continuer; mais déjà son épouse était en pleurs à ses genoux. Ses larmes étaient si naturelles, son repentir si vrai, son humiliation avait quelque chose de si noble, que le vieillard la releva et lui dit: « Voilà comme je désirais vous voir. Ce commencement de repentir m'annonce que vos sens ont pu être surpris, mais que votre cœur n'est pas vicié. — Ah, Monsieur! je puis vous apprendre... — Je sais tout; et pour vous épargner des détails non moins pénibles pour vous que pour moi, voyez ce médaillon. —

C'est mon portrait! — Savez-vous où je l'ai trouvé? Sous le chevet de Dolimont. — Vous êtes allé..... — Dans la rue Rochechouard. — Et c'est là.... — Que j'ai trouvé ce portrait sous le chevet du lit de votre amant. — Il est vrai que j'avais donné ce médaillon, il y a six mois, à M^me^. de Dolimont. C'est vous-même qui l'avez fait monter. Il faut, apparemment, que le jeune Comte l'ait dérobé à sa mère; et je vous avoue que je ne conçois point... — Quoi! vous ne lui avez jamais donné votre portrait? — Non, Monsieur; et ce qui m'étonne, sur-tout, c'est que, dans le dernier entretien que j'ai eu avec la Marquise, je l'ai aperçu dans le tiroir de son secrétaire où elle met les lettres que je lui écris. M. de Dolimont n'a point vu sa mère; la mère n'a point vu son fils: comment ce médaillon a-t-il pu se trouver sous le chevet.... ? — Encore un mot. C'est vous qui avez loué la maison

où logeait Dolimont. — C'est moi qui l'ai fait louer par ma femme-de-chambre, sous le nom de Mme. de Ligni; et quand je suis allé voir Dolimont (ce qui m'est arrivé rarement), je m'y suis fait annoncer sous le nom de Mme. de Ligni. — Pourquoi vous êtes-vous chargée de cette location? — Pour dérober Dolimont à la recherche de ses ennemis. Les gens qui le servaient croyaient avoir affaire à une jeune pupille enlevée à la rapacité de son tuteur. — Je le sais. Mais, vous avez répondu des meubles qui ont été pris dans la rue Saint-Antoine. — M. Dolimont les a payés ou en a répondu. Il en est de même du logement. — Me dites-vous la vérité? — Il ne dépend que de vous de vous en assurer. — Est-ce l'amour qui vous a fait servir les intérêts du Comte? — Vous connaissez sa passion inaltérable pour Zilia. Ils brûlent de s'unir ensemble. Je le désire par-dessus tout. Voilà la vé-

rité. — Pourquoi donc êtes-vous tombée en pleurs à mes genoux? — Parce que j'ai senti que j'avais fait une grande faute hier en vous niant que je connusse la demeure de Dolimont; et ce fut hier seulement que, pour la première fois, je m'aperçus que j'avais eu tort d'avoir fait louer un appartement pour lui. L'innocence de mes intentions avait fait ma sécurité. Les suites de ma démarche m'en ont fait connaître la témérité».

Le vieillard, à ces mots, quitta la Comtesse. Il alla méditer sur tout ce dont on l'avait rendu témoin, et sur ce qu'on venait de lui avouer. Puis, rentrant avec un air plus calme, il raconta tout ce qui lui était arrivé; il fit voir la lettre anonyme qu'il avait reçue, et parla des cinquante louis qu'il avait donnés. — « Toutes ces lettres anonymes adressées à vous, à la Marquise, à moi, à M. Aldini, à Dublançai lui-même, m'ont l'air d'avoir pris naissance dans

le même cerveau. Les écrits anonymes pleuvent de toutes parts. Voilà bien des amis et des ennemis cachés! J'ai soupçonné ce Dublançai d'être l'auteur de tous ces écrits. J'ai rejeté ses vœux; il a eu la bassesse de me dire qu'il s'en vengerait. Si ce médaillon était celui de la Marquise! Si ce Dublançai, le lui ayant enlevé.... Mais, comment aurait-il pu le mettre sous le chevet de Dolimont?... Comment la tapissière de la rue Saint-Antoine serait-elle venue vous demander de l'argent? Il n'a pas été question de moi dans tout cet arrangement. D'ailleurs, il me semble que ma femme-de-chambre m'a dit que le tapissier avec lequel elle avait conclu lui avait demandé la permission de lui faire sa cour, dans le dessein de l'épouser. Il n'est donc point marié.

---

CHAPITRE

## CHAPITRE V.

Cet entretien de conjectures continua une partie de la soirée; le lecteur est impatient peut-être de savoir des nouvelles de Dolimont. Il était parfaitement traité chez Vandelbourg; sa guérison allait assez rapidement; mais il éprouvait des privations cruelles. La Comtesse ne venait plus le voir, et lorsque Zilia se hasardait à venir passer quelques momens avec lui, c'était presque toujours en présence de Vandelbourg ou de sa gouvernante. Cette maison était si petite; il ne s'y poussait pas un soupir au fond d'un appartement qu'il ne fût entendu dans l'autre. Il n'était plus question de se donner des rendez-vous dans les logemens particuliers qu'on avait loués; il fallait travailler à sa guérison. Mais si Dolimont éprouvait

des privations dans un genre, les entretiens de Vandelbourg lui donnaient de grandes jouissances dans un autre.

Cet homme avait été puissamment riche autrefois; il avait fait une foule de spéculations avantageuses à sa patrie; il les avait mises à exécution autant qu'il avait pu; mais il avait trouvé tant d'opposition, lors même qu'il ne demandait autre chose que la permission de faire, à ses frais, du bien à son pays, qu'il s'était vu contraint d'y renoncer. Sa fortune était en commerce maritime; et une guerre inattendue avec l'Angleterre, lui avait enlevé presque tous ses vaisseaux. Découragé par tant d'obstacles, il s'était persuadé qu'il n'y avait et ne pouvait y avoir de prospérité sur la terre que pour le méchant. Ne voulant être un méchant homme, disait-il à Dolimont, je me suis décidé à être un homme nul dans le monde, et je m'en trouve bien. Il me reste assez de fortune pour vivre

commodément et répandre quelques bienfaits autour de moi. Mon cœur est la citadelle où je me défends contre les atteintes du sort. S'il m'attaque personnellement, je me console des maux qu'il me fait, comme d'un jour de pluie quand j'ai désiré le beau temps. S'il attaque mes semblables, et que j'en sois témoin, je fais en sorte de les secourir, et c'est encore ce même cœur qui devient le vengeur des maux de la destinée; d'où je conclus qu'il n'y a en nous de créé par Dieu que la partie morale de nous-mêmes. Elle seule nous fait connaître et chérir ce qui est bien; elle seule peut calmer nos maux au sein de l'infortune, et nous donner une sorte de liberté dans les fers; elle seule est indépendante du sort, et peut résister aux torrens de calamité qui désolent le monde. — Quoi! lui répondit Dolimont, vous ne croyez pas que Dieu ait fait nos corps et organisé le monde céleste? — Vous me

faites deux questions en une seule. Il est possible que Dieu ait organisé les mondes célestes; mais j'ai la certitude, ou du moins je ne crois point me tromper, en pensant que Dieu n'a point donné la vie à tous les êtres qui vivent sur notre globe; et qu'il n'y a, dans tout ceci, qui soit de son ouvrage, que la partie spirituelle qui émane particulièrement de son essence. Il semble que l'Etre puissant qui a organisé notre planette, n'y ait mis de bien que ce qu'il fallait pour nous conserver assez long-temps pour nous livrer à tous les maux qu'il avait dessein de nous faire. Lorsque, dans ma jeunesse, étant encore tout rempli des idées religieuses que l'on m'avait inculquées dès ma naissance, je lisais l'histoire de tous les peuples de la terre, je voyais par-tout la peste, l'ambition, la famine et le carnage désoler l'univers; et je voyais en même-temps les peuples de tous les âges, en

se fondant une religion, établir, à côté du principe du bien qui est Dieu, le principe du mal qui est Lucifer. La religion même, que l'on nous enseigne, a établi ces deux principes. Ici, Dieu créateur fait des efforts pour que les hommes soient heureux; là, Lucifer en fait constamment de plus puissans pour que les hommes soient malheureux. Quelle idée ridicule que celle qui nous offre la Divinité luttant sans cesse contre un être créé, le Démon, pour établir l'ordre sur la terre! Voilà six mille ans passés que ce combat dure, et il est toujours à l'avantage de cette horrible créature contre la Divinité. Celle-ci a eu recours à des moyens extrêmes pour corriger le mal dans sa racine, et l'esprit infernal a triomphé. Que signifie une doctrine qui me représente le Tout-Puissant toujours vaincu, et la Divinité cédant au pouvoir de la créature? N'aimé-je pas mieux penser que

Dieu ; en créant la nature, a laissé à des génies supérieurs la faculté d'organiser des mondes ; que ces génies, pour les organiser, se sont servis de la matière créée et de la spiritualité qui seule est émanée et émane continuellement de Dieu ; que ne pouvant rien faire de parfait, ils se sont plus ou moins approchés du bien, suivant qu'ils ont eu plus ou moins de talens ; et que, sans la portion divine qu'ils ont été obligés d'employer dans la construction de notre être, ils auraient fait quelque chose de si pitoyable, que l'édifice se serait écroulé en moins d'un jour. — Mais, Monsieur, ne seriez-vous pas misanthrope ? Ne verriez-vous pas d'un œil trop sombre la scène de l'univers ? — Au contraire, par la conviction où je suis que Dieu n'entre pour rien dans les maux qui couvrent la surface du globe, je les envisage avec impartialité, persuadé qu'ils n'empêcheront point

mon ame, en se développant un jour, quand elle échapera à son envelope, de s'unir au grand tout, et de participer à ce qui a été organisé par Dieu. Cette impartialité m'a fait voir le mal *essentiellement* répandu sur la terre. Ce premier vice m'a paru ne pouvoir être attribué à la Divinité; j'en ai conclu qu'elle n'avait pas organisé notre globe. — Mais vous êtes le seul qui ayez vu le mal *essentiellement* répandu sur la terre. — Non, Monsieur, tous ceux qui ont examiné la chose de près, l'ont vu comme moi. Je n'aurais pas besoin d'un long raisonnement pour vous persuader.

Conviendrez-vous avec moi, que la vie soit le premier des biens? — Je ne sais pas si je ne devrais pas vous répondre que la vertu doit passer avant elle. — Non, Monsieur, car la vertu n'est qu'un résultat de la vie. Qui ne pourrait recevoir la vie, ne pourrait pratiquer aucune vertu. — J'en conviens. — La

vie est le premier des biens. Tout ce qui tend à la conserver, chacun pour soi, sans nuire à son semblable, doit être également un bien. — Je ne crois pas qu'on puisse nier cette seconde proposition. — Tout ce qui tend à la détruire, sans autre motif que la destruction, est mal. — Je suis porté à le croire. — La destruction elle-même est donc le plus grand des maux, comme la vie le plus grand des biens. — Voilà une conclusion à laquelle je ne m'attendais pas. — Vous paraît-elle juste? voilà tout ce que je vous demande. — Je n'ose prononcer. — Quoi! si la vie est le premier des biens, la mort n'est pas le plus grand des maux. — Non, peut-être, car elle nous délivre souvent de la vie qui, pour quelques individus, est devenue un grand malheur. — Mais pourquoi la vie est-elle ainsi devenue un grand malheur? Parce qu'elle a été longuement environnée

d'une

d'une foule de principes de destruction ; or, ces principes de destruction sont les agens de la mort, ou plutôt ils sont la mort elle-même attirant sa proie. Donc la mort, en finissant nos maux, ne fait que frapper son dernier coup, et ce dernier coup n'empêche pas qu'ayant détruit le premier des biens, elle ne soit le plus grand des maux. — Quelle conséquence prétendez-vous tirer de ce principe ? — Que l'être puissant, qui a organisé le globe terrestre, n'a pu nous donner le jour qu'en nous assujétissant à la mort ; ce qui est essentiellement un vice d'organisation. — Ignorez-vous, Monsieur, que la seule faute d'Adam a rendu l'homme mortel ? — J'admire l'ingénieuse idée qui retranche ainsi de la main du Créateur la mort de l'homme, et l'attribue à l'esprit de ténèbre ou au génie du mal. Mais, en supposant que l'homme eût été immortel, que serait-il arrivé ? Que toutes les générations sur-

vivant l'une à l'autre, les hommes auraient été bientôt en si grand nombre qu'ils n'auraient pu trouver sur la terre de quoi subsister. La France, telle qu'elle est maintenant, pourrait avoir peut-être un tiers de population de plus, sans que les hommes y fussent affamés; mais, si toutes les générations qui s'y sont succédées, étaient encore sur pied, pensez-vous que nous y fussions à notre aise vous et moi? A peine resterait-il un brin d'herbe pour chacun. Vous voyez donc que l'immortalité de l'homme fut, dès le commencement, une chose impossible, et que le plus grand des maux, je veux dire la mort, entra nécessairement dans l'organisation de notre existence. Je dis plus, le génie qui présida à cette immense conception, ne trouva que la mort pour soutenir la vie. Il fallut que chaque souffle, que l'être vivant devait respirer, coûtât la vie à un être vivant. La vie ne put être

alimentée que par la mort. La mort fut donc une conséquence nécessaire de la vie ; et le bien ne put se maintenir que par le mal. Chaque être naissant devint l'ennemi né de l'être vivant. Ce dernier ne vit croître le premier que pour le dévorer ou en être dévoré. Voilà la perspective nécessaire de tout être qui a reçu le jour. Peut-elle être le résultat d'un tableau dessiné par la main du plus puissant des êtres ? Je ne le crois pas. — C'est que vous oubliez le but essentiel de la création. Elle n'est qu'un moyen pour mener l'homme à la vie. Sa vie ne doit commencer, dans sa magnificence, qu'à la mort. — Je suis de votre avis, et c'est le mal présent qui me donne la certitude d'un bien à venir. Dieu eût-il abandonné à un génie le soin de façonner des mortels pour les rendre malheureux, s'il n'avait pas eu la volonté de ne faire de notre séjour sur le globe

qu'un simple temps d'épreuve? Ne regardant la longueur de notre vie actuelle que comme un point dans l'éternité, il ne s'est point formalisé du mauvais travail du génie de la terre. Méditez, méditez sur cette idée, et vous ne tarderez pas à vous confirmer dans mon opinion, que le mal vient d'un génie organisateur qui n'a pu faire mieux, et le bien de la spiritualité de nous-mêmes, qui est une émanation de la Divinité. — Et que pensez-vous que soit cette émanation, cette spiritualité qui joue un si grand rôle dans la nature? — Je crois que c'est l'amour; ou du moins, c'est ainsi que m'a appris à le penser un homme plein de sens, que je voyais assez souvent dans un lieu public. Je l'ai jugé étranger à son accent et à son teint. Il y a près de trois mois que je ne l'ai vu. Il avait commencé à me développer ce qu'il pensait des causes de la puissance de l'esprit sur la matière.

Il les attribuait à l'amour. Son opinion me paraissait bien fondée, extrêmement sage, et sur-tout bien consolante. Dieu, dit-il, est le centre incommensurable d'amour; ses émanations, remplissant l'univers, pénètrent l'espace et tous les mondes créés, qui, dans l'infini de l'étendue, sont plus nombreux que les grains de sable de l'Océan (1). Cet

(1) « Il paraît que ces astres (les étoiles), loin d'être disséminés dans l'espace à des distances à peu près égales, sont rassemblés en divers grouppes formés chacun de *plusieurs milliards* d'étoiles. Notre soleil et les plus brillantes étoiles font probablement partie d'un de ces grouppes qui, vu du point où nous sommes, semble entourer le ciel et former la voie lactée. Le grand nombre d'étoiles que l'on aperçoit à-la-fois dans le champ d'un fort télescope, dirigé vers cette voie, nous prouve son immense profondeur, qui surpasse mille fois la distance de Syrius à la terre; en sorte qu'il est très-vraisemblable que les rayons de la plupart de ces étoiles ont employé un grand

amour se communique à la matière, et en fait le mouvement; plus il se ramasse en grande quantité sur un sujet, plus le mouvement est vif, et plus l'intelligence qui en résulte produit de grands effets. Il ne m'a donné que des idées vagues sur son opinion, et je regrète infiniment d'avoir perdu de vue cet étranger; je suis sûr que sa conversation vous aurait beaucoup intéressé.

---

nombre de siècles à venir jusqu'à nous. L'imagination, étonnée de l'immensité de l'univers, aura peine à lui concevoir des bornes ».

*Exposition du Système du Monde, par M.* LAPLACE, p. 394.

Je conçois plutôt comment l'univers n'a point de bornes, que je ne concevrais comment il en a. Ces bornes elles-mêmes seraient un autre espace renfermé dans un autre espace, ainsi jusqu'à l'infini. L'esprit humain, ravi d'admiration devant tant de globes immenses, qui chacun ont un système sidéral, que nous ne pouvons que soupçonner, aggrandit nécessairement l'idée de la divinité; il ne

Mais je ne veux pas égarer plus longtemps mon lecteur dans les idées abstraites où Vandelbourg et Dolimont se plongeaient, et je reviens à la Comtesse de C*** qui, étant de retour à Paris, le lendemain de son départ, conduisit son époux chez le tapissier de la rue St.-Antoine, et lui prouva, premièrement, que Dolimont seul était chargé de payer les meubles de la pe-

---

la considère pas plus occupée minutieusement de ce qui se passe sur notre planète, presque imperceptible dans l'espace, qu'il ne considère le globe terrestre pour être le motif de la création des astres répandus dans l'univers. Je puis citer encore, à cette occasion, un autre passage du même Livre, *pag.* 397 :

« Séduit par l'illusion des sens et de l'amour-propre, l'homme s'est regardé longtemps comme le centre du mouvement des astres, et son vain orgueil a été puni par les frayeurs qu'ils lui ont inspirées. Enfin, plusieurs siècles de travaux ont fait tomber le voile qui lui cachait le système du monde;

tite maison ; secondement, que cet homme n'avait pu envoyer sa femme demander de l'argent, puisqu'il n'avait jamais été marié. De là, passant chez la Marquise, les deux époux lui rendirent une visite dans laquelle le Comte de C*** demanda à Mme. de Dolimont le portrait de sa femme, sous prétexte qu'il voulait en faire faire une copie. La Marquise ne put trouver le portrait ; alors le Comte le lui présenta. Il avait

---

alors il s'est vu sur une planète presqu'imperceptible dans le système solaire, dont la vaste étendue n'est elle-même qu'un point insensible dans l'immensité de l'espace ».

Les hommes qui ont écrit sur les jouissances d'une autre vie, nous ont représenté les justes en contemplation éternelle devant le trône de la Divinité. Mais quel trône pourrait contenir l'auteur de tant de mondes innombrables pour l'esprit humain ? Que n'ont-ils dit que l'ame du juste deviendrait assez intelligente pour parcourir les travaux de l'Éter-

commencé à raconter comment ce portrait lui était tombé entre les mains, lorsque Dublançai entra dans l'appartement.

Tenez, s'écria le vieux Comte, voilà le misérable auteur de cette intrigue odieuse.

Dublançai avait été frappé comme d'un coup de foudre, en apercevant le Comte; mais bientôt ayant repris ses sens et son audace : De quoi vous plaignez-vous, Monsieur? lui dit-il. — Eh

---

nel, les connaître dans le détail de leur beauté. Ils nous auraient dit : Comme ces détails sont infinis, le juste vivra vainement pendant l'éternité : cette éternité ne suffira point pour le mettre à même de connaître toutes les beautés de la nature et l'immense pouvoir de son Créateur.

A ces traits, je conçois que la récompense du juste le mettrait même au-dessus de ce que notre faible imagination nous dit de la Divinité.

quoi! n'est-ce pas toi, malheureux! qui, il y a huit jours, m'as remis méchamment ce portrait? n'est-ce pas toi qui as osé calomnier mon épouse, la plus vertueuse des femmes?.... — Par ma foi, vous êtes le modèle des maris; il faut vous brûler pour jeter de la cendre aux autres. — Insolent! si je ne respectais point Madame la Marquise, je t'apprendrais..... — Respectez-vous vous-même, en ne donnant point de publicité à une aventure qui ne vous ferait point du tout d'honneur; c'est un conseil d'ami que je vous donne. A ces mots, le Comte ne peut retenir sa colère. Furieux, il s'élance sur Dublançai, qui l'évite. Le Comte, épuisé par ce dernier effort, est saisi d'un tremblement universel; ses lèvres sont palpitantes, il ne peut proférer une parole; ses genoux se dérobent sous lui. Dublançai profite de ce moment, sonne, fait appeler ses gens, et le fait remettre

dans sa voiture, en leur disant que leur maître est incommodé, et veut être reconduit à son hôtel.

Je ne comprends rien à tout ceci, dit la Marquise à Dublançai... Ah ! ah ! ah ! reprit celui-ci en éclatant de rire ; moi, je le conçois parfaitement. Ah ! ah ! ah ! les pauvres maris, comme on les dupe ; vous savez, Madame, ajouta-t-il, que la Comtesse aimait votre fils ; soit qu'il y ait renoncé, soit qu'il ne suffise pas à son amour, la Comtesse avait aussi jeté les yeux sur moi. Elle ignorait que mon cœur vous appartient exclusivement. Ses regards, sa conversation, tout me disait que je pouvais oser; mais voyant que je n'étais pas entreprenant, irritée par les obstacles, elle a franchi toutes les barrières de la pudeur, et m'a donné un rendez-vous dans sa petite maison de la rue Rochechouard, celle qu'elle avait louée pour voir plus librement M. votre fils. Voici,

ajouta-t-il en baissant mystérieusement la voix, voici la lettre qu'elle m'a écrite: Vous connaissez son écriture.....— Oui, je reconnais sa main..— Eh bien! lisez.

« Je brûle de vous voir; je serai à la petite maison à six heures du soir. Ma visite vous privera du plaisir de passer la soirée avec votre bien-aimée; mais je vous porte des espérances, et je pense qu'elles suffiront pour vous dédommager ».

Eh bien! dit la Marquise, que fites vous?— Le cas était fort embarrassant... Si j'allais au rendez-vous, je semblais participer à une intrigue qui n'est point dans mon caractère, et, qui d'ailleurs, ne pouvait s'allier avec la pureté des sentimens que je vous ai voués pour la vie; si je n'allais point au rendez-vous, j'avais à craindre la vengeance d'une femme dédaignée; vengeance d'autant plus terrible, que les coups sont portés dans l'ombre. Vingt fois je sortis de mon

appartement pour vous faire voir cette lettre, et vous demander des conseils ; vingt fois je rentrai, par l'idée que vous pourriez me soupçonner de vouloir me faire un mérite de cette espèce de sacrifice. Enfin, je me décidai à me rendre à la petite maison, mais pour représenter à la Comtesse la légèreté de sa démarche, et la ramener aux principes de vertu dont elle n'aurait jamais dû s'écarter.

Elle y était déjà depuis une heure, quand j'arrivai. Qu'allez-vous penser de moi ? me dit-elle. Oublier mon rang, mon état, toutes les convenances enfin, au point de vous écrire, de vous donner un rendez-vous ! — C'est sans doute, Madame, lui dis-je, pour me parler de M. Dolimont. — Dolimont ! c'est un ingrat qui n'est point digne de mes bontés. Je l'aimais, je vous l'avoue ; je croyais en être aimé. Il voulut même avoir mon portrait ; mais craignant la légèreté

de son âge, je le lui refusai; il me supplia de le donner à sa mère, en disant qu'au moins il pourrait contempler à loisir la copie quand il serait loin de l'original. J'eus la faiblesse d'y consentir; mais à présent il dédaigne l'original et la copie. Aussi, ai-je repris mon portrait secrètement à la Marquise. Je le réserve à un homme plus digne que lui de le posséder. Voilà les espérances dont je vous parlais dans ma lettre. Prenez, espérez et soyez discret. Au même instant, on entend du monde dans la cour, on s'approche : la Comtesse s'enfuit par un escalier dérobé, je jette son portrait sur le lit, et je vois entrer un vieillard accompagné du portier. C'était M. le Comte de..... que je voyais pour la première fois. Je le saluai respectueusement, et je l'aurais encore traité aujourd'hui avec les égards dus à son rang et à son âge, sans la sortie indécente qu'il s'est permise contre

moi, et dont j'ai cru, à cause de ses cheveux blancs, ne pouvoir me venger que par l'ironie. C'est donc ici, s'écria-t-il en entrant, qu'habite ce Dolimont, que j'avais cru vertueux jusqu'à ce moment! — Lui vertueux! repliquai-je, un mauvais fils ne peut être qu'un homme méprisable.—Vous avez raison, Monsieur,... ne peut être qu'un homme méprisable.... C'est ici le sanctuaire du vice.... Voilà le lit du crime; et tirant avec indignation l'oreiller, il fit tomber sur le parquet le portrait de la Comtesse, que je ramassai, et lui remis en disant: Monsieur, ce portrait sera dans vos mains mieux qu'ici; fuyez des lieux qui vous retracent des idées désolantes, et comptez sur ma discrétion. Je le saluai et me retirai.

Il paraît, si j'ai bien deviné, que sa femme a eu l'adresse de lui donner le change, de le persuader de son innocence, et de me faire passer à ses yeux

pour le seul coupable. J'aurais pu d'un mot me disculper, et perdre l'épouse auprès de l'époux ; mais j'ai mieux aimé me moquer de ce vieux fou, et m'attirer tout le poids de sa colère, que de brouiller un ménage, qui, avec une femme aussi adroite, ne peut manquer d'être heureux.

---

CHAPITRE

## CHAPITRE VI.

Cette invention diabolique, débitée avec toute la gaîté d'un homme qui se rit et du courroux d'un vieillard, et de la supercherie des femmes envers leurs maris, produisit, sur l'esprit de la Marquise, tout l'effet que Dublançai pouvait en attendre.

Vainement le vieux Comte et sa femme écrivirent à la Marquise des lettres explicatives de tout l'événement; il fut bien facile à Dublançai, après cette première victoire, de remporter celles que lui offraient d'aussi faibles combattans.

Cependant la guérison de Dolimont était lente à s'opérer. Ne pouvant recevoir sa chère Zilia aussi souvent qu'il l'aurait désiré, il s'entretenait par lettres avec elle. Des commissionnaires, qui

rarement étaient les mêmes, servaient de messagers ; et la circonspection la plus grande était observée, pour que l'on ne découvrît point la demeure de Dolimont. Je ne rapporterai de ces lettres que ce qui a rapport à leurs affaires. En voici une de Zilia à son amant.

« Mon ami, serons-nous toujours séparés ? et ne suis-je venue, si loin de mon pays, connaître un homme, seul capable de faire le bonheur de mes jours, que pour voir commencer tous les malheurs à-la-fois ? Mon père serait encore libre sans vous, et vous seriez libre sans moi. Vous êtes cause qu'il est dans les fers, je suis cause du danger que vous courez d'y être jeté vous-même. J'ai donc causé votre captivité, et vous la nôtre. Je dis *la nôtre,* hélas ! ne suis-je pas captive autant que si j'étais dans les tours où gémit mon père ? Ne suis-je pas renfermée, ainsi que lui, puisque je ne puis aller jusqu'à vous ? Mon univers

n'est-il pas l'espace, le seul espace que vous occupez? et le reste n'est-il pas une solitude affreuse pour Zilia? Que des murs servent à empêcher d'entrer ou à empêcher de sortir, ne sont-ils pas également une prison pour celui qui est séparé de ce qu'il aime? Et ce qui rend ma captivité plus dure que celle de mon père, c'est que je suis comme emprisonnée deux fois. Je ne puis aller ni vers vous ni vers lui. Ma plume seule porte mon ame auprès de la vôtre, vous me répondez tous deux; mais si je crois être avec vous, tandis que je lis vos écrits, l'illusion cesse avec la lecture; et je me trouve bientôt plus isolée que jamais. Encore si ma pensée était libre! si je pouvais la porter sur des objets étrangers à ma souffrance! mais elle est enchaînée par deux liens cruels, vos peines et celles de mon père. Ma pensée va continuellement de l'un à l'autre, sans pouvoir y trouver le moindre repos.

La triste douceur qu'elle goûte à s'occuper de vous, n'est qu'une agitation de plus. Je suis comme ces animaux captifs, qui, attachés par deux chaînons égaux, vont sans cesse de l'un à l'autre point de l'étendue qui leur est laissé, et ne trouvent aux extrémités, comme au centre, que la contrainte et les regrets. Ma chambre est le centre où je suis asservie ; votre habitation et le donjon de Vincennes sont toute l'extension de ma pensée. Par-tout, pour elle, un contact également douloureux, quoique d'une nature différente. Là, je crains qu'on y laisse mon père ; ici, je crains qu'on y laisse pas mon amant. A tout moment, je bâtis des chimères, je me crée des illusions, en imaginant que mon père m'est rendu ; à tout moment, j'augmente ma terreur, en m'imaginant que vous m'êtes enlevé pour jamais. Au moindre bruit sur l'escalier, mon cœur bat plus vîte. Dans mon trouble, je prête l'oreille ;

je crains que l'on entre chez moi pour m'annoncer que vous êtes arrêté. O mon ami! mon précieux ami! si ce malheur m'arrivait, où trouverais-je de nouvelles forces pour le supporter? Combien je me sens accablée! Toute ma vie cependant n'est pas remplie d'amertume. Il est des momens inappréciables pour Zilia. Quand je vous vois, quelles délices! quels transports! quelle joie céleste! Elle ne dure que le passage d'un éclair. Quel odieux mélange vient y apporter le souvenir de la captivité de mon père! Ah! si je pouvais le voir comme je vous vois, lui parler comme je vous parle! Rocko! mon cher Rocko! que deviendrais-je sans toi? Je serais sans nouvelles de Néridan. Ce mur qui le renferme, ce court mais cruel espace, aurait plus d'étendue pour moi, que les profondeurs de l'univers. Messager que j'aime, sois ma consolation. Ne fais-tu pas tout mon bonheur? Il me semble que tu sois un

OXFORD-TAYLOR INST.

cordon secret qui d'ici me mette en communication avec la demeure de mon père : tu reçus les marques de reconnaissance de mon amant. Je crois voir encore l'empreinte de ses baisers sur les plumes de ton cou, onduleusement colorées; tu me rappellerais mon amant, si je pouvais en perdre un moment le souvenir. Viens, c'est ici que ses lèvres ont reposé mille fois ; j'y pose les miennes en vain, la chaleur de ton sein n'est pas celle du brûlant Dolimont; la vivacité de tes caresses n'est rien auprès de la fougue impétueuse de notre ami. Il ne me laisse pas le temps de le voir. Il me plonge dans le délire, avant que je me sois aperçue qu'il est dans mes bras. Je nage dans un océan de délices, avant d'avoir connu le bonheur de le posséder. Je n'ai pas à lui résister, parce que mon ame est toute en lui. Un seul de ses regards me soumet, comme un soleil brûlant soumet le monde à ses

rayons. Je suis l'épouse docile de Dolimont, comme l'astre du jour est l'époux de la nature ; il l'éclaire, il la réchauffe, il lui donne la beauté et la vie : c'est ainsi que je suis ranimée par Dolimont. Ses désirs sont pour moi le souffle ardent du midi, qui nous jette dans l'extase d'une douce langueur ; et ses regards sont à mon ame, ce qu'est la rosée du matin au lys qui vient d'épanouir.

» Je te verrai ce soir, ô mon ami ! Il me serait impossible de résister plus long-temps. Ce soir, à mon retour de Vincennes, entre cinq et six heures, je me rendrai chez ton hôte obligeant. Mme. Faber y sera. Point de mécontentement, je t'en supplie : laisse-moi jouir, sans altération, du seul plaisir de te voir et de m'entretenir avec toi. L'excellente Dame que cette bonne Mme. Faber ! écoute ce que nous avons fait hier.

» Je t'ai dit que j'étais bien faible. En

effet, depuis trois jours, ma situation est extrêmement changée. J'ai des maux de cœur, je suis languissante; j'éprouve des pâleurs et des rougeurs subites. Mme. Faber craint de me laisser seule; et pourtant elle y est quelquefois obligée. — Mademoiselle, m'a-t-elle dit hier au soir, voilà deux chambres vacantes à côté de notre logement; je serais d'avis de les prendre, et de nous procurer une bonne. Je trouvai cette proposition charmante; car, lorsque Mme. Faber sort, je suis dans une frayeur inexplicable. — Connaissez-vous quelque jeune personne qui puisse nous servir? lui dis-je. — Non, me répondit-elle, mais je m'informerai.... — En accepteriez-vous une de mon choix? — Plus volontiers que de tout autre, dit-elle avec empressement. Aussitôt, nous sortîmes; nous nous rendîmes dans la maison où nous avons connu l'épouse de M. Fayolle; nous montâmes au cinquième, et entrâmes dans

dans cette chambre où nous vîmes ce vieillard et cette jeune fille, si propres quoique si misérables. Je proposai à la jeune fille d'entrer à notre service. — Et mon père, me répondit-elle? — Votre père? Nous l'emmènerons avec nous; il sera nourri comme nous, et vous le soignerez comme ici.

» C'est un ange, ma fille; oui, c'est un ange, s'est écrié de son lit le vieillard. Accepte la proposition, mon Adèle; c'est le plus heureux moment de ma vie!

» En conséquence, pendant que je vous écris, Mme. Faber fait meubler les deux chambres; et la jeune Adèle et son père..... Mais je les entends..... Ils sont arrivés. Je viens de les voir et de demander à Adèle si elle connaît la rue du Faubourg du Temple; elle assure qu'elle la trouvera. C'est donc Adèle qui va te porter cette lettre; ce sera un messager de plus pour tromper nos

espions. Accueille favorablement Adèle, car elle est timide; mais elle est si jolie et si bonne! Adieu! je finis parce que je suis impatiente de savoir de vos nouvelles ».

RÉPONSE DE DOLIMONT.

« OUI, Adèle est charmante; mais c'est de m'avoir porté cet écrit de ta main. Tu viendras donc ce soir; ce soir! quelles délices! Mme. Faber y sera... Cruelle! pourquoi cette Mme. Faber! je l'aime cependant Mme. Faber, mais quand je t'ai possédée long-temps. Insensé! et quand Mme. Faber n'y serait pas, pourrais-je, sans manquer de délicatesse auprès d'un mortel si noble, si obligeant, me servir de sa maison!... O ma Zilia! je ne sais ce que je serais capable de faire! Mme. Faber, tout en m'affligeant, ne saurait t'accompagner plus à propos.

« L'excellente idée que vous avez eue

là. Pouvais-tu vivre sans une bonne pour vous servir ? D'ailleurs, il est si dangereux d'être seul chez soi à Paris ! Quelle solitude éternelle au milieu d'une population immense ! Une personne sage au sein de Paris, est semblable à une gazelle isolée, au milieu des sables d'Afrique. Craintive, elle n'ose sortir du coin du désert où elle se nourrit. Elle craint, non sans motif, les tigres et les panthères dont ces climats sont peuplés. Le besoin de la société fait qu'on se cherche, et l'on craint de s'unir après s'être trouvé. La brebis tremble d'y trouver un loup dévorant sous la toison d'un agneau, son semblable. Cette frayeur fait que, dans Paris, une foule de gens vivent dans un isolement absolu. Vainement ils rencontrent, en leur chemin, l'individu qui aurait pu leur convenir ; un mutuel effroi les sépare. Il n'est que les bêtes féroces qui se rapprochent sans crainte. Leur intention formelle de faire des victimes les

empêche de s'apercevoir qu'ils peuvent le devenir eux-mêmes.

» Telles sont les raisons pour lesquelles j'ai frémi en apprenant, par ta lettre, ton projet de prendre une domestique; mais mon effroi s'est dissipé en présence de la vertu. Tu es allée la chercher dans le grenier où l'amour reconnaissant nous avait conduits. Quel pronostic heureux pour ton choix ! te rappelles-tu ce que je t'ai dit de mon père? Voulait-il m'engager à faire le bien? Il m'assurait qu'une bonne action n'est jamais perdue, et qu'elle porte toujours sa récompense. J'ai cru long-temps que la récompense dont il voulait parler était le contentement de soi-même, et certes c'en est une qui n'est pas à dédaigner. Mais, ô ma divine Zilia ! le peu de bien que j'ai fait depuis que je suis avec toi, a pris un autre caractère : il nous a rapporté une moisson de biens au-delà de nos espérances. Ce que j'ai fait pour

Dunan, m'a mérité ma délivrance; ce que tu as fait pour Adèle, te fournit une domestique qui va te prodiguer les soins de la reconnaissance et de l'attachement. Cette reconnaissance me prouve que ce que nous avions fait, avant de visiter ce vieillard, fut approuvé par l'Éternel. Aussi, quels vœux ardens je formais pour ton bonheur ! avec quel amour mon cœur s'élevait vers Dieu pour lui demander ses bénédictions célestes ! Comme depuis ce temps je me suis senti pénétré d'un sentiment pur envers la Divinité ! Ne lui dois-je pas en effet de t'avoir créée si parfaite et de m'avoir permis de te posséder ? Si t'aimer est tout pour moi, quel ne doit pas être mon amour pour celui qui me fit apprécier le tien ? Je ne puis penser à toi sans m'occuper des dons que j'ai reçus de Dieu; et si je lui adresse une prière, c'est pour lui demander que je t'aime comme il veut être aimé, c'est-à-dire, pour toi-même, et non

parce que tu es spirituelle et belle, parce que tu me chéris quand je t'adore, parce qu'enfin l'amour naturel que tu m'inspires m'enivre de voluptés.

» Viens donc, ô ma divine amie! accours avec Mme. Faber; que je t'admire une fois dans tout le calme d'un simple ravissement! Que je chérisse en toi la douceur, l'esprit, les grâces, la candeur, et cette ame si noble, qu'elle semble être sortie, toute formée, du sein même de la Divinité! Que mon cœur enfin, t'adore sans le concours de mes sens, que tant d'attraits ont enchantés! Mais, pourquoi vouloir les séparer, lorsque de leur nature ils sont inséparables? Ta beauté, au reste, qui fait le charme de mes sens, n'agite-t-elle pas mon cœur? et cette douceur pleine d'esprit, qui m'émeut si puissamment, n'est-elle pas un lustre à ta beauté? Que je consulte ou mon cœur ou mes sens, ils me disent que l'on ne vit jamais un corps plus beau pour loger

une belle ame; que l'on ne vit jamais une ame plus belle pour habiter un beau corps. Je me fais quelquefois cette question: Si je n'avais pas eu le bonheur de connaître Zilia, par qui aurait-elle pu être chérie autant qu'elle mérite de l'être? Et je me persuade que la Divinité, en te créant si parfaite, te destina un cœur parfait, du moins quant à ses facultés aimantes. Voilà pourquoi la destinée t'a amenée, de si loin, jusques dans nos climats. Oui, je t'aimerai parfaitement; je m'en sens le pouvoir; et dans tes yeux, qui me disent tes vertus, je puiserai cet amour increé, ce sentiment pur et céleste qui fait l'essence du Créateur, et qui seul peut nous élever au-dessus de nous-mêmes, par les émanations vives, mais secrètes, qu'il donne à nos pensées.

» Ne va point abuser de mes aveux, ô ma Zilia! pour ne me voir, à l'avenir, qu'en présence de M^me^. Faber. Je suis

encore bien novice dans les sentimens épurés, et j'ose même te dire, qu'une première épreuve, qui ne me laissera pas sans regrets, demande un dédommagement de la part de ma Zilia.

» Je te remercie de ce que tu as dit pour moi de si tendre au bien-aimé Rocko. Que ne peux-tu, ma divine! m'envoyer ce message aérien comme à M. Aldini! tu me dirais où tu as déposé le baiser, et ton amant le cueillerait. Oh! cette illusion ne vaudrait pas celle de te voir en présence de Mme. Faber. Il est d'ailleurs possible que tu trouves l'occasion de me donner un baiser! A ce soir donc! un siècle d'attente! un labyrinthe d'espérances! »

Cependant, la Comtesse souffrait cruellement de ne point voir Dolimont, et celui-ci, lui conservant une reconnaissance méritée, n'aurait pas été fâché de la voir chez Vandelbourg, d'autant mieux que, dans cet asyle, il aurait été exempt de lui donner des marques par-

ticulières de son affection; mais le vieux Comte, irrité de ce qui s'était passé chez la Marquise, avait conjuré son épouse de ne plus se mêler en rien de ce qui concernait cette maison. « Je vous avoue, lui dit-t-il, que, malgré les preuves que vous m'avez données de votre prudence, je ne suis pas entièrement convaincu qu'il n'y ait eu, entre vous et Dolimont, que les sentimens de la pure amitié; il n'est qu'un moyen de me persuader, ainsi que les personnes chez lesquelles la méchanceté se plaira à raconter cette affaire; c'est de rompre avec la mère et de ne plus voir le fils. Quant à moi, je ne conserve pas le plus léger ressentiment: nous irons en société, nous recevrons chez nous, et je veux que tout le monde lise sur nos traits, que nous vivons dans le plus parfait accord. — J'acquiesce à tout cela, dit la Comtesse; mais vous êtes juste: vous avez nui à Dolimont par votre déclaration au ministre; je ne vous demande

point de faire aucune démarche en sa faveur, ni de me permettre d'en faire ; mais de rétracter simplement le mal que vous en avez dit. — Je vous le répète, tout sera oublié ; mais j'y mets la condition, que les personnages soient mis en oubli, comme les événemens ». La Comtesse n'insista pas ; et son époux, satisfait de sa docilité, sortit avec elle dans la matinée, et lui fit des cadeaux de différens genres, avec le plus cordial empressement.

Quant à nos amans, ils n'avaient pour eux que des visites bien courtes et la consolation de leurs écrits.

Toujours des espérances déçues, mandait Zilia à Dolimont. « O mon ami ! que je souffre ! L'amour, dit-on, vit de contraintes ; je ne le crois pas. Les passions peut-être ? Soit. Mais l'amour ? Oh ! que l'amour est un sentiment supérieur à tous ceux qui ont besoin de quelques incidens pour se maintenir !

La tendresse que j'ai pour toi est inhérente à moi-même. On ne m'arracherait pas plus mon amour, sans me faire perdre la vie, qu'on ne m'arracherait le cœur. Je sens cette vérité aussi naturellement que je vois de mes yeux les objets qui m'environnent. Que mon père a raison de prétendre qu'il est une foule de choses qu'on ne peut voir que des yeux de l'esprit! J'avais de la peine à concevoir cette idée ; mais maintenant que je vous aime, elle est claire pour moi comme la lumière d'un beau jour. Votre image, ne la vois-je pas à tout moment? Ne sens-je pas qu'elle est vivante dans mon sein? Que dis-je? je crois aussi quelquefois y retrouver ton ame. Tes pensées, tes vertus, tes sentimens sont en moi. Je ne les aperçois pas des yeux du corps, mais bien de yeux de l'esprit.

» Mais, si ton ame est au fond de mon cœur, il faut qu'elle soit essentiellement

brûlante ; car c'est là que réside un feu immortel, qui produit par fois des commotions intérieures dont je ne saurais me défendre. Mais pourquoi m'en défendrais-je ? Elles font le charme de ma vie !

» Je pensais hier à ma situation, et je me disais : J'ai vu deux volcans de très-près. J'ai éprouvé, par eux, des tremblemens de terre. Il semble, en ces momens, que le globe frémit. L'air est serein, les vents sont muets, les fleuves coulent dans le silence ; tout-à-coup la terre s'agite, et son frémissement nous étonne. Je suis de même, ô mon ami ! C'est lorsque, mon corps étant dans le repos, mon ame est toute entière à son amour, que j'éprouve ces frémissemens. Est-ce que la terre est émue comme moi par un amour intérieur et puissant ? Ou bien, ai-je dans mes flancs un embrâsement inextinguible comme elle ? Toi, qui es savant,

rends-moi compte de ce phénomène.

» A propos, j'ai oublié, dans notre dernier entretien, de te dire une chose qui me paraît assez importante. Tu prétends que je suis si belle, qu'il n'est pas possible qu'il y ait rien dans le monde d'aussi beau que moi. Je t'ai dit souvent que ma principale beauté est dans ton amour. Tu n'as point voulu me croire; eh bien ! tu avais tort. Le bon vieillard, père d'Adèle, que nous avons retiré chez nous, Anselme, prétend que je ressemble parfaitement à une Dame qui fut sa maîtresse. Je lui ressemble, dit-il, à s'y méprendre. Donc, il y a quelqu'un d'aussi beau que moi sur la terre. Mais, voici bien autre chose ! Il prétend qu'il n'y a de différence entre cette Dame et moi, qu'en ce qu'elle était plus grande et plus jolie que je ne suis. Vous avez donc tort, Monsieur, et j'ai eu raison de vous dire que c'est votre amour qui me rend si

jolie. En effet, l'être qu'on aime est toujours le plus beau. Mon père explique cela par les émanations; moi, je l'explique par mon cœur; et je me dis: Dolimont n'est peut-être si beau pour moi, que parce que je l'aime autant qu'il soit possible d'aimer; et je ne suis si belle pour Dolimont, que parce que son cœur est parfait comme le mien: voilà pourquoi j'aime beaucoup Anselme, depuis qu'il m'a dit qu'il connaissait une Dame plus jolie que moi. O mon ami! serions-nous assez heureux pour nous aimer aussi puissamment qu'il est possible de le faire?

» Je te quitte pour aller penser à toi; et tandis que celle-ci voyagera, que tu la liras, j'en écrirai vraisemblablement quelqu'autre, où je te dirai que je serais vraiment la plus heureuse des créatures, si je pouvais m'assurer que mon cher Dolimont est heureuse par Zilia.

» Tu demandes à venir me voir! ô

mon ami! Il est certain que notre maison est entourée d'espions; il vaut mieux que je te voie dans une des maisons où nous nous rendions avant tes blessures.

» La Dame, dont m'a parlé Anselme, est de la Maison de Verneuil, et avait épousé un M. de Novemcour.

» Mande-moi où je pourrai te voir. Quelle horrible situation d'être si près l'un de l'autre, sans qu'il soit possible de s'entretenir un moment! Ne crains pas de me fatiguer par l'éloignement des lieux. Je ferais le tour de la terre pour passer un quart-d'heure avec toi ».

DOLIMONT A ZILIA.

« CE que je te disais hier, ma divine amie! se vérifie tous les jours. Plus je te vois, plus je t'aime; et plus je t'aime, plus je sens qu'il m'aurait été impossible de ne pas t'aimer, de ne pas t'a-

dorer toute ma vie. Que n'a point fait ma mère, pour que mon goût pour toi ne fût que la fantaisie du moment? Elle t'a peinte à mes yeux comme une fille perdue de débauches. J'aurais dû te mépriser, et, par conséquent, n'éprouver pour ma Zilia aucun amour. La passion peut bien se faire sentir en nous sans estime, mais non pas l'amour; sentiment pur et divin, qui ne peut s'unir qu'à quelque chose de pur et de divin comme lui.

» Pourquoi donc t'ai-je aimée? Parce que mes yeux ont lu ou senti, dans tes regards, que tes sentimens étaient aussi purs que les miens. Je me le suis dit cent fois. Pour t'aimer de la sorte, malgré les discours de ma mère, il a fallu qu'il y eût quelque chose en toi qui te mît en harmonie avec moi. Or, ce quelque chose, veux-tu que je te dise ce que j'en pense? Tu vas me prendre pour un visionnaire, un fou, un homme chez lequel

quel le sentiment absorbe le jugement et tue le sens commun. N'importe, voici ce que j'ai trouvé en cherchant à me rendre compte du penchant irrésistible qui m'entraîne vers toi.

» Quoique tu n'aies pas été élevée dans la religion chrétienne, tu sais qu'on y enseigne qu'Adam fut créé d'abord, et qu'Eve fut formée d'une des côtes d'Adam. Eve était donc en Adam lorsqu'Adam fut créé. En s'aimant, il aimait Eve avant même qu'elle vît le jour; et, quand elle fut née, continuant de l'aimer, il continua de s'aimer, car elle était une portion séparée de lui-même. Il était impossible qu'il s'établît de division entr'eux. Ils ne pouvaient pas plus se vouloir du mal, ou cesser de se vouloir tout le bien possible, que l'œil droit ne peut désirer que l'œil gauche périsse. Adam, en voyant cette créature, dut la trouver la plus belle qui fût sous le ciel; il dut être en harmonie avec elle comme

avec lui-même; et je crois que l'écriture est en défaut lorsqu'elle dit, en parlant des jeunes amans que l'hymen rapproche, *et ils seront deux dans une même chair.* N'aurait-elle pas dû dire plutôt: *Ils ne seront qu'un en deux chairs;* ou, si l'écriture parle d'après la création décrite par Moïse, elle aurait dû dire: *Et ils ne seront qu'un dans une même chair.* Car c'est, en effet, plus par notre ame que par nos corps que nous sommes unis. Écoute:

» Ne serait-il pas possible que chaque être mâle eût été créé double, quant à la partie intellectuelle, et que l'amour, entre les amans, ne pût être dans sa perfection, que lorsque les deux ames qui ont été créées ensemble ont eu le bonheur de se rencontrer et de s'unir? Réfléchis là-dessus, toi qui as reçu de ton père de si belles instructions sur l'amour.

» Je sais bien qu'on pourrait me faire une foule d'objections auxquelles je ne

serais pas en état de répondre; mais j'aime à penser que tu es, en effet, un second moi-même, une partie essentielle de moi; et qu'on ne pourrait pas plus m'arracher mon amour sans m'ôter la vie, comme tu l'as sagement observé, que m'arracher le cœur sans me donner la mort. Je m'aperçois bien que mon raisonnement pèche par quelque chose; mais le sentiment me dit que mon esprit ne s'est point égaré. J'ai souvent reconnu que le sentiment rectifie la raison; je n'ai jamais vu la raison épurer ou rectifier le sentiment. La raison cède souvent aux préjugés, aux besoins, aux passions, aux intérêts de soi ou de ses amis; le sentiment est le mouvement de la conscience. Elle est ce moi pur que nous avons reçu de l'Éternel. De là ces remords vengeurs qui poursuivent le tyran, malgré l'empire du préjugé, malgré l'habitude du crime, malgré les sophismes du courtisan. Mais espérons que nous

n'aurons rien à redouter de semblable, s'il est vrai, comme tu me l'as dit souvent, que l'amour soit la source de toutes les vertus. Nous avons tant d'amour, que nous aurons peut-être assez de vertus pour..... Je reçois ta lettre. Je te quitte, pour voler à toi.

» O ma divine amie! quelles expressions! quel feu brûlant dans ton discours! Je suis hors de moi; ma tête est exaltée; mon sang bout; ma main frémit; mon cœur turbulent s'agite, et mes yeux troublés me permettent à peine de te tracer ce peu de mots.

» Que je t'aime! ô ma céleste! et je ne pourrais te voir! Tu me défends de venir; ta maison est pleine de surveillans! Ah! ils n'empêchent pas, du moins, que mon ame n'aille chercher la tienne: je vois qu'elles se sont toujours bien entendues. Tu crains également d'être remarquée et suivie quand tu sortiras pour venir à moi. Hé bien!

déguise-toi. Prends le costume de Mme. Faber. Cache ta jolie figure dans un des capuchons de taffetas noir qu'elle porte aux jours de fête. As-tu besoin de parure avec moi? Ton corps est assez beau pour tout embellir; et s'il a besoin de s'embellir, ne sais-tu point que ton ame le suit par-tout? Sors à pied, entre nuit et jour: ne crains pas que ta beauté, pour ces espions, lourds d'esprit et légers de sentimens, perce à travers les ténèbres. Fais-toi suivre par Adèle, qu'on ne sait pas t'appartenir. Prends une voiture de place; promets double course pour aller très-vite, et déconcerte tes espions.

» Cette Dame, qui te ressemblait et qui, étant de la famille de Verneuil, avait épousé M. de Novemcour, était ma tante. Je ne l'ai jamais connue. M. de Novemcour est en Espagne depuis six ans. Depuis six mois, il annonce constamment son prochain retour. Il

m'aimait dans mon enfance, m'aimera-t-il encore lorsqu'il aura été prévenu par ma mère, qui le verra sûrement avant moi? S'il voulait s'intéresser à notre sort, il pourrait beaucoup pour notre bonheur.

» Je te remercie de la lettre de M. Aldini, que tu m'as fait passer. Le chagrin le plus grand de ma captivité n'est peut-être pas de ne te point voir en liberté, mais de ne pouvoir travailler librement à la sienne. Cependant, j'ai fait agir un ami, et je ne suis pas sans espérance.

» Tu ne me parles plus de tes dégoûts, de tes maux de cœur. Oh! je verrai ce soir cette chère santé moi-même.

» Adieu, céleste! chaque ligne que j'ajoute à cet écrit me semble un retard à mon bonheur. Je t'en conjure, ô ma tendre amie! soit que tu viennes au rendez-vous ce soir, soit que tu ne

viennes point, mande-le moi d'avance; c'est une jouissance si délicate, une rêverie si douce, que de s'occuper du moment où l'on doit voir ce qu'on aime! et c'est une situation si cruelle, que d'attendre vainement ce que l'on a desiré par-dessus tout! »

## CHAPITRE VII.

Trois mois s'étaient écoulés depuis le retour de Dolimont à Paris. Quelques beaux jours l'avaient décidé à voir la campagne. Il était allé, avec deux de ses amis, faire une partie au bois de Boulogne. Il y avait beaucoup de monde dans le restaurant où ils entrèrent. Quand Dolimont y eut pris place, il jeta un coup-d'œil de précaution sur les personnes qui étaient dans la salle, et reconnut Agrimant, son ennemi capital. Aussitôt son sang bouillonna dans ses veines, son front pâlit de colère, son regard s'enflamma. Un de ses amis s'aperçut de son trouble, et lui en demanda le sujet. « Je viens, lui répondit Dolimont, de voir, dans cette salle, mon plus cruel ennemi. — Dublançai, lui dit son ami? — Non : un homme qui m'a fait pis encore.

encore. Oh ! si je n'avais pas cette lettre de cachet sur le corps ! le monstre ne rentrerait plus dans Paris, à moins que, toujours aussi lâche, il ne refusât le cartel que je lui proposerais à l'instant. Faut-il même vous avouer ma faiblesse, mes amis ? Je ne me sens point assez de résolution intérieure pour surmonter la gêne que j'éprouve à me trouver à côté du perfide. — C'est peut-être ton Dublançai, et tu ne veux pas nous le dire. — Non, c'est un nommé d'Agrimant, lâche imposteur, souillé de crimes. Mais le voilà qui se lève..... Il marche vers le comptoir... Il m'a vu.... Il craint ma juste colère, et s'en va. S'il soupçonnait les liens dans lesquels je suis retenu, il m'aurait nargué avec insolence. Le voilà parti. Sa seule présence me met en fureur. Dès que je l'aperçois, mon sang bouillonne, et le désir de la vengeance change en férocité la douceur de mon caractère.

Dolimont se rassure par ce départ ; il prend du calme de l'événement qui devait le troubler davantage. Il était loin de soupçonner que d'Agrimant fût ce Dublançai, qui le poursuivait si victorieusement. Par conséquent, il ne soupçonne pas que cet homme ne soit sorti que pour aller le dénoncer à la maréchaussée. Cependant, il n'a qu'une sécurité inquiète ; et le repas qui commence n'est pas pour lui sans amertume.

A peine Dublançai fut-il sorti, qu'il se jeta dans une voiture, se fit conduire bon train au premier poste de maréchaussée, et somma les cavaliers de venir saisir Dolimont. Ils avaient tous le signalement du jeune Comte, et brûlaient de venger l'affront que leurs camarades en avaient reçu sur la route de Lyon. Ils partirent cinq bien armés, arrivèrent au restaurant où Dublançai les conduisit lui-même. Leur arrivée dans la maison y excita un violent murmure.

Dolimont, toujours aux aguets, ne fut pas des moins prompts à apercevoir la maréchaussée. Il sauta sur son épée; ses deux camarades en firent autant. Quelques jeunes gens, qui étaient à l'entrée de la salle, voyant trois jeunes hommes, bien élevés et de bonne apparence, se disposant à payer leur liberté de leur sang, prirent aussitôt leur parti. Ils bouchèrent l'entrée de la salle avec des tables, qu'ils amoncelèrent; et se plaçant, l'épée à la main, derrière ce faible retranchement, ils apostrophèrent la maréchaussée, en lui disant qu'elle devait, par bienséance, exécuter les ordres du Roi hors de la maison, et ne pas se permettre un tel scandale dans un endroit fréquenté par d'honnêtes gens.

Pendant ce colloque et la discussion qui s'éleva, plusieurs jeunes femmes, qui avaient aisément reconnu, à son inquiétude comme à son audace, quel était le jeune homme à la liberté duquel

on en voulait, s'étaient grouppées autour de lui pour l'engager à se sauver, en sautant par la fenêtre. Dutillac, approuvant ce conseil, dit à son ami Dolimont : « Viens, il n'y a point de lâcheté à fuir devant le pouvoir oppresseur. C'est même rendre service à ces Messieurs, qui veulent bien nous soutenir, et qui se feraient une mauvaise affaire en nous défendant.

A ces mots, Dutillac, recommandant à son camarade de rester pour payer la dépense, s'élança le premier par la fenêtre; il avait l'épée nue, et n'avait pas pris la précaution de la remettre dans son fourreau, comme Dolimont; et celui-ci, qui avait su prendre garde à la sienne, de peur de blesser son ami, ne fit pas assez d'attention à celle de son ami qui pouvait le blesser lui-même. Il sauta après Dutillac; et la pointe de l'épée de celui-ci entra dans la cuisse droite de Dolimont. Dutillac effrayé, s'élança sur

lui pour le saisir, croyant qu'il allait tomber. « Ce n'est rien, lui dit Dolimont, sauvons-nous. » Ils coururent en effet, et gagnèrent la grand'route. Les bas de Dolimont étaient ensanglantés, et ses souliers se remplissaient de sang. Comme ils débouchaient la porte du bois, un Monsieur et une Dame, qui y allaient aussi, descendaient de cabriolet. « Ah ! Monsieur, s'écria Dutillac en montrant Dolimont, mon ami, poursuivi en vertu d'une lettre-de-cachet, et blessé dangereusement peut-être, ne sait où se refugier. Permettez que nous entrions dans votre voiture, que votre postillon nous conduise jusqu'à Neuilly ; et là, nous trouverons des ressources pour aller plus loin. Le Monsieur hésitait ; la Dame regardait Dolimont avec un sentiment d'admiration et de pitié. « O mon ami ! dit-elle à son cavalier, je te le demande comme une grâce ! Dussent périr le cabriolet et les chevaux,

ne souffrons pas que ce jeune homme soit jeté dans les fers quand il nous est si facile de le secourir! »

Elle parlait encore que sa main, plus blanche que l'ivoire, poussait Dolimont par le bras du côté de la voiture. Celui-ci, avant de répondre à l'invitation de la Dame, jeta un coup-d'œil sur son cavalier, qui lui fit signe de monter. « Ne rendons point le service à demi, ajouta la Dame; et, s'adressant au postillon, elle dit : Vous laisserez les chevaux à la poste de Neuilly; vous en prendrez de neufs; vous conduirez ces Messieurs une poste plus loin. Volez, brûlez le pavé ».

Elle dit; et déjà les chevaux, dressant leur tête superbe, partent avec une incroyable rapidité, et ils arrivent à Neuilly en un clin-d'œil. Le postillon y prend des chevaux frais, et conduit les deux amis jusqu'à Versailles; de là, il revient, bien récompensé, au restaurant où son maître l'attendait.

Cet homme honnête, nommé Dablancour, en entrant dans la maison, avait été témoin de la confusion qui y régnait, à l'occasion du jeune homme que son épouse venait de sauver. Les jeunes gens, retranchés dans la salle, persistaient à ne vouloir pas laisser entrer la maréchaussée, prétendant qu'elle n'en avait pas le droit. Ils savaient bien le contraire; mais en multipliant les entraves, ils espéraient donner le temps à Dolimont de gagner du chemin. Quand M. Dablancour vit cette espèce de siège, soutenu par ceux du dedans, il ne put s'empêcher d'en rire; mais, en même temps, interposant l'autorité de l'âge et de son grade militaire, il ordonna aux jeunes gens de laisser le passage libre aux cavaliers de maréchaussée. Ces ordres, accompagnés des signes expressifs que leur faisait la compagne de M. Dablancour, rendirent les jeunes gens dociles. Les cavaliers entrèrent, firent

une exacte perquisition, ayant leur signalement à la main; tout le monde attesta que personne ne s'était évadé; et Dublançai se retira, maudit encore une fois par la force armée, qu'il avait mise en réquisition, parce qu'elle se voyait le jouet d'une société nombreuse.

Dolimont cependant s'était retiré dans une terre de son ami, à deux lieues de Versailles. La blessure qu'il avait reçue, quoique légère, le forçant à rester quelques jours sur une chaise longue, assurait, de plus en plus, sa liberté.

Il s'empressa d'écrire à M. Vandelbourg, pour le remercier de ses soins, et lui dire l'accident qui le forçait à passer quelques jours hors de Paris. Il écrivit pareillement à Zilia, pour lui annoncer le danger qu'il avait couru, et lui dire les lieux où il s'était réfugié. Il ne lui parlait point de sa blessure, et la conjurait de ne faire aucune démarche pour le voir, jusqu'à ce que lui-même pût se rendre à Paris.

Tandis que Dolimont avait couru cette aventure, Zilia en commençait une autre, d'un genre différent. Le beau temps, qui avait attiré Dolimont au bois de Boulogne, avait conduit Zilia au Luxembourg. Accompagnée de Mme. Faber, elle avait pris plaisir à voir le ciel d'un beau jour. Mais, dans l'état de souffrance et de deuil où se trouvait son cœur, elle se serait reproché un plaisir qui aurait été étranger à ceux qu'elle aimait. En conséquence, elle se promenait dans les allées les plus solitaires de ce jardin, qui alors avait quelque chose de mélancolique et de champêtre, soit par la hauteur de ses arbres, soit par l'étendue de son terrain.

Là, se promenait aussi un homme d'une physionomie auguste, d'un port noble, d'un air mélancolique, et qui, comme Zilia, cherchait, dans le jardin, des lieux agrestes et retirés. Cet homme venait à sa rencontre; et, dès

qu'il l'aperçut, il la fixa avec un intérêt mêlé de trouble et de plaisir, qui attira l'attention de Mme. Faber. Zilia leva les yeux sur lui, et le fixa également à son tour. L'inconnu s'arrêta, tout à coup, comme par enchantement. Zilia cependant continua sa marche, en disant : « O bon Dieu ! que ce Monsieur a une physionomie agréable ! qu'il m'a fait un grand plaisir en me regardant ! que je serais heureuse, si j'avais des rapports habituels avec lui ! — Êtes-vous folle, lui dit Mme. Faber à demi-voix ? Si ce Monsieur vous avait entendue ! Vos naïvetés sont quelquefois étranges, et me font rougir comme une enfant. Je vous dirai plus. Si M. Dolimont avait été là, c'en serait assez pour que vous eussiez perdu à jamais son estime ; et si, moi-même, je ne connaissais pas votre simplicité, je concevrais sur vous les opinions les plus étranges.

L'inconnu avait entendu, en effet, le

propos de Zilia; et il en avait été singulièrement affecté. Le maintien et la figure de la jeune personne l'avaient prévenu en sa faveur : ce discours, qui, par son effronterie, répondait si mal à l'expression naïve de cette physionomie céleste, l'avait affligé.

N'importe; après que Zilia eut passé, il ne s'arrêta pas moins pour considérer sa taille. « Quelle est cette jeune personne, se disait-il? Ou c'est une demoiselle de bonne famille, avec sa gouvernante, ou c'est une demoiselle que la fortune, en la maltraitant, contraint de faire des avances aux hommes qu'elle rencontre en son chemin. Dans le premier cas, j'aurais beaucoup de plaisir à former des liaisons avec elle. Mais ce plaisir ne serait-il pas trop dangereux pour moi? Je serais homme à l'idolâtrer : ma passion serait bientôt extrême; je le sens à l'impression vive et même ineffaçable que ses regards ont opérée sur mon cœur.

Puis-je oublier cependant que j'ai trente-sept ans ? Si cette jeune personne en a seize, c'est tout au plus. Je pourrais donc être son père. Quelle folie ! Gardons-nous de nous en rapprocher encore ». En disant ces mots, étant toujours arrêté, il la regardait avec complaisance : elle était déjà à plus de cinquante pas de lui. Cette démarche qu'il admirait, jetait dans tous ses sens un trouble dont il n'était pas le maître. Tout à coup, il voit cette jeune personne qui, à la dérobée, se retourne et le regarde. « Non, dit-il, je n'y tiens plus : il faut la voir encore. Si c'est une personne de mœurs équivoques, et que le besoin contraigne à des avances criminelles, ne suis-je pas assez riche pour l'enlever, sans nuire à mes besoins, au précipice dans lequel elle va tomber ? Ne serait-il pas dommage qu'un ange devînt la proie d'un homme qui, après l'avoir abusée, l'abandonnerait, la livrerait à la nécessité

de s'adresser à plusieurs autres ? Si elle a des vertus, comme sa physionomie l'annonce, je pourrai l'établir avantageusement, même après avoir connu des jouissances que je croyais avoir perdues pour toujours. Je commettrai une faute, j'en conviens; mais je la réparerai autant qu'il dépendra de moi. Je lui donnerai le bonheur en échange de sa vertu. Je lui enseignerai la route des bonnes œuvres, en arrivant à elle par le chemin du crime; et pour une faute que la nature impérieuse m'aura fait commettre, je remplirai sa vie de tout ce que les vertus sociales ont de plus noble et de plus cher ».

Tandis que l'inconnu réfléchissait ainsi, Zilia discutait avec Mme. Faber. « Je ne crois pas, disait-elle, que ce Monsieur m'ait entendue; et quand il saurait ma pensée sur son compte, quel mal y trouverait-il à cela ? — Vous êtes dans une telle ignorance des convenances et

des mœurs, répondit Mme. Faber, qu'à tout moment vous m'embarrassez par vos singulières questions. Vous ignorez, sans doute, qu'il est des jeunes personnes assez criminelles pour faire des avances aux hommes dans les jardins publics, afin d'en obtenir de l'argent, et que... — Bon! l'on voit bien que je ne cherche point de l'argent, moi. — A quoi le voit-on? à votre figure? elle est faite comme celle de toutes les femmes: mais vos propos? ils sont tels que personne n'en tint jamais de pareils. Vous me donnez une humeur... une humeur.... Pour qui voulez-vous que l'on me prenne. Une fois pour toutes, souvenez-vous, qu'une Demoiselle bien née ne doit regarder aucun homme à la promenade; qu'elle doit surtout s'y donner bien de garde de parler de qui que ce soit, soit en bien, soit en mal; et, si vous vous écartez encore de cette règle, vous conduira dorénavant qui voudra, ce ne sera plus Mme. Faber. Je

dis plus ; c'est que j'aimerais mieux ne vous voir de la vie, que de vous voir faire une seconde faute aussi grossière que celle-là ».

La conversation entre Mme. Faber et Zilla se soutenait sur ce ton, lorsque l'inconnu, étant revenu sur ses pas, et s'étant approché de ces Dames, entendit leurs discours et jugea qu'il avait fait une méprise ; il ne laissa pas que d'aborder Mme. Faber, en lui disant :

« Ne craignez pas d'être compromise, Madame ; je sais apprécier l'innocence et considérer la beauté, sans lui prêter des penchans criminels. Mademoiselle est étrangère, sans doute. Elle ignore qu'il est dangereux, à Paris, de dévoiler les sentimens de son cœur. Quant à moi, qui puis laisser un libre cours au mien, je vous déclare que rien ne serait égal à mon bonheur, si je pouvais participer à votre société. — Cela ne se peut, dit brusquement Mme. Faber. — Votre ré-

ponse, dit l'inconnu, me plaît infiniment. Je ne demande point à faire ma cour à Mademoiselle, mais à partager les plaisirs de sa société. Faites-moi connaître ses parens; j'irai les voir, je leur dirai les motifs qui m'attirent chez eux; et ma fortune, ma naissance, mes intentions toutes en sa faveur, ne pouvant leur déplaire.... — C'est impossible, Monsieur. — Quoi! vous ne pouvez me dire le nom de Mademoiselle? — Non. — Le nom de ses pères? — Non. — Écoutez du moins ce qu'il me reste à vous dire. — Nous ne pouvons vous renvoyer, Monsieur; nous n'avons, dans ces lieux, aucun pouvoir; mais nous allons nous retirer nous-mêmes. — J'avais une épouse que j'adorais; elle était dans sa dix-septième année quand je la vis pour la première fois. Je me rappelle ce jour comme si c'était hier. Ses traits sont dans ma mémoire, comme si je ne les avais jamais perdus de vue. Eh bien! Madame, voilà

le

le port, les traits, la taille de mon épouse; voilà son doux sourire, presque sa voix; mais sur-tout ses yeux et la langueur de ses regards. Il semble qu'étant auprès de Mademoiselle, je sois auprès de ma Julie. — Votre épouse s'appelait Julie, dit Zilia? — Oui; Mademoiselle. — Et moi aussi je m'appelai autrefois Julie. — Autre rapport de ressemblance! Ah! quand vous parlez, votre son de voix me fait éprouver un mélange de plaisir et de douleur. O ma Julie! comment ai-je pu te survivre? Oui, Madame, ajouta-t-il précipitamment, en adressant la parole à Mme. Faber, faites-moi la grâce, je vous en conjure, de me dire le nom des parens de Mademoiselle. Je ne demande point à lui faire ma cour, je vous l'ai déjà dit; je ne demande point la faveur de la posséder; le sentiment qui se développe en moi est d'une nature céleste. Que je puisse être auprès de Mademoiselle; que je la chérisse à mon gré; que je la voye

heureuse dans les bras d'un époux adoré, voilà à quoi se bornent mes vœux pour elle en ce moment! Faut-il vous dire plus? quand je vous ai abordées, j'avais présumé ce qui n'était pas; j'avais projeté des plaisirs, des jouissances que je rejetterais à présent, quand même elles seraient en mon pouvoir. Aimer Mademoiselle, uniquement parce qu'elle ressemble à ma Julie, et l'accepter comme femme, serait me retracer continuellement, dans les jouissances de la vie, la triste image de la mort; ce serait appliquer au souvenir des malheurs de mon épouse, un bonheur, une volupté que ma délicatesse me reprocherait continuellement. Et la crise effroyable de sa mort, se mêlant sans cesse à l'image du plaisir, produirait en moi un double effet, un contraste effrayant qui empoisonnerait mes jouissances. Je demande donc à aimer Mademoiselle pour elle-même, à avoir le droit ou la puissance

de lui en donner des preuves continuelles. Je suis veuf et sans enfans; j'ai de la fortune, je ne me marierai jamais; mon serment est irrévocable; et Mademoiselle, par l'illusion que m'offre une si grande ressemblance, serait à-la-fois ma fille et mon épouse. Oh! plus je la contemple, plus mon cœur me dit que nous serons inséparables. Madame, je vous en conjure, cédez à ma demande; je puis beaucoup pour la fortune de Mademoiselle: aux yeux de certains parens c'est tout. Les miens me sont devenus étrangers. J'adopterai ceux de ma nouvelle Julie; ils ne peuvent que lui ressembler, être honnêtes et bons comme elle. Au reste, comme je crois vous l'avoir déjà dit, je ne demande que la faveur de contribuer, de tout mon pouvoir, au bonheur de Mademoiselle ».

« Monsieur, répondit Zilia, tout ce que vous me dites me fait un plaisir infini; et, quoique puisse en penser Mme.

Faber, qui prétend que, toutes les fois que je laisse parler mon cœur, je blesse les convenances, je vous dis hautement que jamais, à l'exception de mon père et de quelqu'un dont je tairai le nom, nul homme au monde ne m'intéressa comme vous. Je vous sais un gré infini de vos bonnes dispositions pour moi. Grâce à Dieu, je n'ai besoin de rien. Ma fortune surpasse mon ambition. Mon établissement est fait ou ne se fera jamais; car je ne saurais avoir d'autre époux que celui..... ( un coup d'œil de Mme. Faber fit hésiter Zilia ) que celui..... dont mon cœur a fait choix. Ce ne serait donc point pour votre fortune que je serais charmée de vous connaître et de vous voir; mais pour vous, pour vous seul dont il me semble que la société, semblable à celle de mon père, m'offrirait mille charmes. Cependant, il est des bienséances à garder. Je n'ai point de mère; l'honnête Mme. Faber, que

voilà, m'en tient lieu. Mon père est éloigné de moi. Je ne puis, sans le consulter, avoir aucun rapport avec vous. S'il y consent, et je vous avoue que je le désire de tout mon cœur, j'aurai le plus grand plaisir à vous voir. — En ce cas, Mademoiselle, souvenez-vous que vous me trouverez tous les jours ici, depuis midi jusqu'à deux heures. — Fi, Monsieur! s'écria Mme. Faber, vous donnez, en ma présence, un rendez-vous à Mademoiselle! — Quand je le donne à Mademoiselle, je crois bien vous le donner aussi, Madame; et j'espère que, lorsque vous aurez réfléchi sur ma demande, ce ne sera pas vous seulement qui me conduirez ici Mademoiselle, mais que ce sera son père lui-même. — Son père! Ah! vous en avez une bien fausse idée, si vous pensez que pour votre succession, et la succession d'un homme de cet âge et de cette bonne mine, il aille sauter au cou des gens. — Non. Mais l'amitié est

quelque chose. — Il a un ami solide. Il n'en faut pas tant. — J'en conviens, et bien d'honnêtes gens ne se flatteraient pas de ce bonheur. Au reste, je vous laisse, Madame; je vois que ma présence vous importune. Souffrez, cependant, que je vous dise, en vous quittant, que si vous voulez me rendre le plus heureux des hommes, c'est de me mettre dans le cas de faire quelque chose pour Mademoiselle, et de me rendre témoin de son bonheur, en permettant que je fasse ma société de sa famille intéressante ».

Telles furent les dernières paroles de l'inconnu. Il se retira, en jetant sur Zilia un regard de tendresse et de regrets. Il semblait qu'il s'arrachât d'un second lui-même. Mme. Faber en eut pitié. La désobligeance avec laquelle elle l'avait reçu, était commandée, non par une brusquerie qui lui fût naturelle, mais par le devoir. Elle fut fâchée d'avoir témoigné de la méfiance ou du mé-

pris à un homme qui avait tous les dehors de la bienveillance et de l'honnêteté. L'adieu noble et désintéressé de l'inconnu lui fit mettre, dans son dernier salut, l'expression de la sensibilité et du repentir. Elle devint le correctif de son accueil un peu bourru. Quant à Zilia, qui portait toujours son ame sur ses lèvres ou dans ses regards, elle promit à l'inconnu de revenir en cet endroit, et de ne pas l'oublier auprès de son père.

## CHAPITRE VIII.

Quand Mme. Faber et Zilia furent seules, celle-ci, après un moment de réflexion, dit : « Pardon, Madame, je vous ai bien contrariée; mais croyez qu'auprès de tout autre homme, je n'aurais pas commis l'indiscrétion ni de le regarder ni de lui parler. — Auprès de tout autre homme! Il semblerait, à vous entendre, que vous connaissiez ce Monsieur-là. Apprenez; mais votre cœur, trop ingénu, ne peut se faire à ces affreuses vérités; apprenez que Paris est rempli d'intrigans de toutes les espèces, de toutes les formes, et qui savent prendre tous les dehors de l'amabilité, de la décence, de la vertu. Les uns courent après la fortune, les autres après la célébrité; ceux-ci après les honneurs, ceux-là après les jolies personnes comme vous,

vous, et s'adressent principalement aux plus innocentes. — Oh ! pour celui-ci, je réponds de sa probité. — Vous le connaissez donc ? — Non; cependant sa figure est présente à mon souvenir, comme si je l'avais vu toute ma vie. Il m'a semblé que ses traits fussent déjà gravés dans mon cœur; du moins, quand je l'ai vu, quand il m'a parlé, il a été pour moi non un être nouveau, mais comme quelqu'un que j'avais oublié. Mon cœur allait au-devant de lui comme au-devant d'un ami, que, depuis long-temps, il avait perdu de vue : et maintenant qu'il nous a quittés, je le vois, je me rappelle ses traits, sa démarche, le son de sa voix; je l'aime enfin comme si je l'avais aimé toute ma vie. Faut-il vous dire plus ? Je crois que, si nous n'avions pas été dans un lieu public, sur-tout si vous n'aviez pas été auprès de moi, je ne me serais crue à ma place qu'en me précipitant dans ses bras.

— Vous êtes folle, Zilia! Si M. Dolimont vous entendait, il serait bien content en vérité! Quoi! sauter au cou d'un homme qu'on n'a jamais vu! s'éprendre, dès le premier regard, d'une affection romanesque! Vous me faites frémir; je n'oserai plus à l'avenir vous mener nulle part. Mon Dieu, que je suis malheureuse de m'être chargée de vous! — Quoi! tant de regrets pour avoir parlé honnêtement à un Monsieur! — J'avais des peines avant de connaître M. Aldini, j'en conviens; j'en avais que je n'ai plus; mais j'avais la conscience en repos; à présent, j'ai quelques jouissances, mais elles sont mêlées d'amertume. — Je ne vous conçois point. Est-ce moi qui vous cause tous ces chagrins-là? — Vous-même. — Pour m'être arrêtée un moment avec ce Monsieur? — Ah! c'est bien autre chose encore! Si mes craintes sont fondées, si mes soupçons sont vérifiés, je suis perdue.

— O ciel! et ce serait moi... — Oui, ce serait vous qui auriez fait tous mes malheurs.... et quels malheurs, grand Dieu! — Vous me faites frémir. — Si vous m'avez plongée dans cet abîme, de quel front aborder M. Aldini? Que lui dirai-je pour ma justification? Toutes les apparences ne sont-elles pas contre moi? — Que voulez-vous dire? Expliquez-vous. — Hélas! il est possible que je m'abuse. Vous êtes si jeune! Peut-être encore certaine époque..... Ecoutez-moi..... Passons ici le long du mur, nous y serons plus à l'écart. — Tout mon corps frissonne de terreur. Hâtez-vous de parler, ô ma bonne! ma chère Mme. Faber! — Faut-il vous le dire? Je trouve que vous épaississez beaucoup. Votre corset, ne peut plus vous servir. Il s'en faut de plus de deux doigts que le lacet ne le ferme entièrement par-derrière. — Eh bien! quel mal y a-t-il à cela? — Quel mal y a-t-il

à cela ? Si vous étiez mère ? — Grand Dieu ! serais-je assez heureuse ?.... — Qu'osez-vous dire ? Vous seriez déshonorée à jamais ! — Je serais la plus fortunée des créatures ! — Y pensez-vous ? Une Demoiselle ! — Je suis l'épouse de Dolimont ! — Vous ? Ne l'ai-je pas dit ? A quelle fille ai-je donc affaire ? — Vous vous effrayez de ce qui comblerait mon espoir ! Avec quel plaisir je l'annoncerais à Dolimont ! — Et M. Aldini..... — Nous allons le voir demain. Je le lui manderai... — Gardez-vous de lui faire un aveu dont la honte lui coûterait la vie. Assurons-nous plutôt de cette vérité fatale ; et si je ne me suis pas trompée, si vous êtes mère en effet, il ne nous reste qu'à la dérober au monde avec la plus grande précaution. Personne ne vous connaît. Le seul Hilaire vient à la maison ; nous pourrons le lui cacher aussi, ou, du moins, le décider à se taire ».

A ces mots, Mme. Faber fit des questions à Zilia; et, d'après ses réponses, il ne lui resta plus aucun doute que sa jeune pupille ne fût mère. Elle en conçut une tristesse profonde ; et Zilia, pour ne pas augmenter le chagrin de son amie, s'efforça de déguiser la joie qu'elle ressentait d'un tel bonheur.

Mais le sort de cette aimable personne était de n'avoir jamais un moment de félicité parfaite. Elle brûlait de sortir du jardin du Luxembourg, dans l'espoir de trouver chez elle une lettre qui lui annonçât l'arrivée de son amant, ou qui lui dît dans quelle maison elle pourrait le voir. Avec quel plaisir elle espérait lui annoncer cette heureuse nouvelle!

En entrant à la maison, elle trouva une lettre; elle la décacheta, le cœur palpitant d'une double joie; mais combien il fallut rabattre de tant de plaisir, en apprenant la scène qui s'était

passée le matin au bois de Boulogne, et l'impossibilité où l'on serait de se voir de quelques jours !, Zilia versa des larmes; mais, pour la première fois, elle goûta un genre de consolation dont, jusqu'à ce moment, elle n'avait eu aucune idée. L'éloignement de son époux ne la laissa point dans un isolement absolu; son absence ne lui parut plus totale. Une portion de son amant était dans son sein. Cette portion, si chère, était devenue une partie d'elle-même. C'était là désormais qu'était toute son existence. Depuis long-temps, par l'éloignement de tout ce qui lui était cher, elle avait vécu hors d'elle-même. A présent, un troisième être, qui tenait de Dolimont et d'elle, et par conséquent de son père, était dans ses flancs. Elle n'était plus, comme auparavant un être isolé qui s'étendait, par son amour, vers deux points également chers; il lui semblait que, par sa position, elle fût deve-

nue le centre d'amour de son père et de son amant. Elle sentait que, sans s'épandre au-dehors, elle vivait en elle par le nouvel être qui allait doubler sa vie. Quoique affligée du danger que Dolimont avait couru, elle ne put trouver le sommeil cette nuit-là, tant elle était tourmentée par le plaisir de porter, en quelque sorte, son époux dans ses flancs. Si j'accouche heureusement, se disait-elle, Dolimont et moi, nous nous verrons ensemble réunis dans un nouvel être, sans avoir cessé d'être deux. Il existera entre nous un autre nous-même par lequel nous nous verrons étroitement unis.

Le lendemain, dès l'aube du jour, Zilia prit la plume, et, racontant à son père avec naïveté les circonstances de son mariage, elle lui dit les terreurs de Mme. Faber, les conseils étranges qu'elle lui donnait, et le conjurait de lui dire si la joie vive qu'elle ressentait était en effet criminelle.

La journée était belle. Ces Dames sortirent à midi, prirent un voiture de place, et partirent pour Vincennes. Dublançai les guêtait depuis deux jours; il les suivit, dans un cabriolet, d'assez loin pour n'être pas reconnu, et d'assez près pour ne pas les perdre de vue. Arrivé dans la forêt, il s'enfonça dans le taillis comme elles; s'y cacha, les observa; vit partir le pigeon, et le vit revenir; il distingua le papier que Zilia retirait de son collier, et médita sur-le-champ quel mal il pouvait faire au prisonnier et à ses amies.

Je donne ici la réponse de M. Aldini, parce qu'elle n'est pas sans intérêt.

« Vous avez fait une faute, ma chère Zilia; je vous avais confiée à la surveillance d'une femme dont le zèle s'oublia un moment pour des intérêts plus chers. Je recommandai votre innocence à la probité d'un homme d'honneur;

je la recommandai même à son amour, à sa propre félicité. La nature a triomphé du plus saint des devoirs. Vous me demandez si Dolimont est votre époux ? Ma fille, cette question est bien difficile à résoudre. Si l'Éternel peut approuver des sermens, sacrés en eux-mêmes, mais réprouvés par les lois, vous êtes époux aux yeux de la conscience; vous ne sauriez même, sans crime, former de nouveaux nœuds; mais vous n'êtes pas époux aux yeux de la société. Vous le seriez, il est vrai, aux yeux du Prince comme à ceux de l'Éternel, dans le pays qui nous a vus naître; et si vous pouviez vous régir d'après les conventions auxquelles d'abord vous fûtes asservie, vous seriez l'épouse de Dolimont. Mais Dolimont, en se régissant suivant les lois de son pays, ne serait pas le vôtre. Autrefois, en Europe, il ne fallait pas d'autres accords ni d'autres formalités, pour rendre un mariage valide,

que ceux que vous avez employés. Les époux, après s'être unis, se rendaient aux pieds des autels, ou même, de leur simple mouvement, ils se rendaient au temple ; et là, prononçant les sermens d'hymenée, ils appelaient sur leur tête les bénédictions du Créateur, par le ministère d'un prêtre qui s'empressait à les répandre sur d'aussi doux liens. Ces lois furent abrogées en France, quoiqu'elles existent encore en Espagne, en Angleterre et dans plusieurs autres États de la Chrétienté. Mais vous êtes en France, et de plus, vous êtes Française, comme votre époux est Français : votre mariage est donc nul aux yeux de la loi. Est-il nul également aux yeux de la conscience ? Je ne le crois pas. Je sais bien que beaucoup de gens prétendent que tout ce qui n'est pas conforme aux lois est légitimement nul ; mais ces rigoristes sont des hommes qui ne s'attachent ordinairement à la lettre de

la loi que pour écarter de leur chemin ce qui s'oppose à leurs injustices.

» Quelque légitime que soit votre mariage aux yeux de la conscience, il n'en est pas moins vrai que vous seriez déshonorée, comme vous l'a fort bien dit Mme. Faber, si le public, sachant que vous n'avez point reçu la bénédiction nuptiale, avec le consentement de vos parens, apprenait que vous êtes mère. Mais, parce que l'opinion publique se dispose à vous flétrir, est-ce une raison pour dérober à ses yeux l'enfant que vous avez conçu? Non. L'on ne répare pas une faute par un forfait. En vous écartant de la loi, vous cédâtes à la nature; en cédant à l'opinion, vous vous écarteriez de la plus sainte des lois. Quand vous vous oubliâtes, ce fut une faiblesse; quand vous abandonneriez votre enfant pour cacher votre faiblesse, vous commettriez un délit. Il y a de la vertu à faire l'aveu qu'on en manqua. Si

le déshonneur est la peine de la faute, un retour d'estime est le prix de l'aveu qu'on en fait. Si l'estime qu'on s'attire par l'aveu, n'efface pas la honte de la faute, il l'amoindrit, il la paralyse, il l'ennoblit même, en quelque sorte. La censure se tait quand l'admiration prononce. Il est à peu près certain que celle qui cache le fruit de son amour, aurait honte d'en avouer l'objet; et, quand l'amour est criminel, il ne peut qu'en résulter un crime, l'abandon de l'innocente victime, qui vainement réclame les soins des faux amans dont elle a reçu le jour. Mais celui qui peut, sans rougir, avouer son amour, en avoue ingénûment le fruit. L'un et l'autre puisent alors, dans la tendresse maternelle, les caractères de légitimité que la loi leur avait refusés. Quand le plaisir du devoir l'emporte sur la honte du blâme, c'est l'innocence de l'amour qui triomphe de la rigueur du préjugé. Amante, vous

redoutiez l'opinion, lorsque timide, vous cherchiez le plaisir ; mère, vous en bravez l'opprobre, à présent qu'il ne vous reste que des soins et des regrets. Vous auriez pu vous cacher et jouir ; vous vous montrez au grand jour et souffrez. Vous tombâtes sous le poids de l'opinion, vous vous relevez par les attraits du sentiment ; vous gémissiez dans un déshonneur de convention, et vous vous consolez en suivant la nature.

» Voilà sous quel point de vue je vous considère, ma fille. Vous avez commis une faute, en devenant mère : il n'est qu'un moyen de rétablir votre honneur, c'est de vous livrer sans réserve à l'opprobre de vous être oubliée. Nier vos torts, serait y mettre le sceau ; n'en point avouer le fruit, serait en mériter la peine. Mais observez, d'une autre part, que vous en applaudir, vous en glorifier, serait insulter à l'opinion, attenter aux mœurs, et convertir en crime un

aveu qui doit être le résultat d'une grande vertu. L'esprit même, en méprisant les préjugés, doit mettre nos actions en harmonie avec eux. Que votre enfant soit le fruit de l'erreur ; que vous le disiez, que vous le répétiez hautement, à ce prix, en pardonnant à la faute, on proclamera la vertu qui la fit réparer ; et les soins que vous prendrez des jours de votre enfant, vous seront d'autant plus glorieux, que vous n'aurez point d'époux pour les partager.

» Après demain, ma fille, je vous dirai des choses précieuses à cet égard ; et les instructions que vous avez déjà reçues vous mettront à même de les concevoir.

» Si vous voyez Dolimont, dites-lui que je puis lui pardonner ; et, s'il devine la condition que je mets au pardon, je ne me tiens plus pour offensé ».

Zilia, en lisant cette lettre, ne se sentait pas de joie. D'une main, elle tenait

l'écrit ; de l'autre, elle pressait contre son sein le fidèle Rocko, qui le lui avait apporté. « Que de grâces à te rendre, mon ami, lui disait-elle, en interrompant sa lecture ! Sans toi, que serais-je devenue ? Viens, mon ami, viens m'apprendre que l'amour est un bien, le plus parfait des biens, puisqu'il nous donne de si douces jouissances ».

Elle dit, et lit jusqu'à la fin l'écrit consolateur. « Vous le voyez, Madame, dit-elle, en adressant la parole à Mme. Faber ; si je fus coupable sans le savoir, il m'est possible de réparer ma faute en la dévoilant. Je le ferai donc ; et loin de tenir mon fils caché, loin de le désavouer, en le déposant en des mains étrangères, j'en prendrai moi-même le plus grand soin. Mme. Dolimont le rejettera, j'en conviens ; mais son fils l'aimera comme un second lui-même, et nous serons heureux de notre sort ».

A peine Zilia fut-elle de retour à Paris, qu'elle fit partir un exprès pour la campagne où était Dolimont, et lui annonçant son état, elle lui manda qu'elle en avait fait l'aveu à M. Aldini. Elle lui envoya la traduction (1.) de la lettre qu'elle en avait reçue, et Dolimont y fit cette réponse :

« Oui, oui, je la devine cette condition que vous daignez mettre à ma faute, ô le plus généreux des mortels! Pourquoi me l'imposer comme une peine, lorsqu'elle fait le bonheur de mes jours? Vous n'êtes point le père de Zilia, vous ne cesserez cependant jamais d'être le mien. Vainement l'on s'oppose à mon union avec elle; ma mère, mes parens, tous les Monarques du monde me prescriraient de renoncer à sa main, que

(1) M. Aldini écrivait toujours à Zilia dans la langue de son pays.

de

ce serait tout au plus pour le bonheur de votre fille que je leur obéirais, si son bonheur dépendait d'un tel sacrifice ; mais je n'appartiendrais jamais à nulle autre femme que Zilia.

» Je déclare donc que je ne puis tenir à la vie qu'autant que j'appartiendrai à mon amante ; et, n'eussé-je point mon amour pour lui rester fidèle, les seuls principes de justice que je me suis faits suffiraient pour ne jamais m'en séparer. L'homme qui abandonne une femme après l'avoir séduite, est sans entrailles et sans pudeur. Il manque aux lois, à l'honneur, à la nature ; il est plus féroce que le tigre qui, dans les déserts de la Lybie, se souvient qu'il doit à la mère et à ses petits, et la nourriture, et des soins. Tout tigre qu'il est, il porte la moitié du fardeau maternel ; et je ne serais un homme que pour avoir moins d'entrailles que les tyrans du désert ! Non, mon père, ce

que vous m'imposez comme une condition au pardon que vous daignez me promettre, sera toujours le plus noble, comme le plus glorieux et le plus cher de tous mes devoirs ».

DOLIMONT.

Le lendemain matin, Zilia reçut cette réponse de Dolimont, accompagnée d'une lettre pour elle; et, charmée d'avoir si heureusement commencé sa journée, elle pria Mme. Faber de venir se promener avec elle. Rendue au Luxembourg, elle ne tarda pas à reconnaître le Monsieur qu'elle avait vu la veille. Un penchant irrésistible l'entraînait de ce côté. Mme. Faber, qui apercevait aussi l'inconnu, entraînait Zilia d'un autre; mais l'inconnu, qui avait l'œil aux aguets, dirigeait ses pas vers ces Dames. Zilia, en le voyant venir, disait à Mme. Faber, qu'il était ridicule de chercher à l'éviter, que c'était se donner en spec-

tacle, et qu'il valait mieux, pour la décence, avoir l'air d'être en connaissance avec ce Monsieur, que de poursuivre une aventure avec lui. Mme. Faber prétendait que le plus prudent et le plus honnête était de rentrer à la maison, ou d'aller se promener aux Tuileries ou au Palais-Royal; mais tandis que ces Dames discutaient sur le parti le plus sage, l'inconnu s'approchait à grands pas, et bientot il fut si près d'elles, qu'il ne fut plus possible de l'éviter.

« Je vous revois, Mesdames, dit-il. Combien j'ai souffert depuis que je vous ai quittées ! C'en est fait, vous me donnererez votre adresse, ou je ferai mes efforts pour me la procurer. Je ne puis vivre sans vous, belle Zilia ! — Et Mademoiselle ne saurait vivre pour vous, reprit brusquement Mme. Faber. — O ciel ! vous trouverai-je toujours plus sévère à mon égard ? — Toujours. —

Et vous, Zilia? — J'avoue que vous avez fait une impression vive sur ma pensée; que je vous aime beaucoup; que je suis même à votre égard, comme si je vous avais toujours aimée; et si M. Aldini vous connaissait, si vous pouviez être de société et d'accord entre vous, il me semble que je vous aimerais bientôt autant que je l'aime ».

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

# L'INDOUS,

ou

## La Fille aux deux pères.

Par J. P. BRES

Auteur de Reconnaissance et Repentir, La Trémouille, &c.

TOME IV.

A PARIS,

A la Librairie Économique,

rue de la Harpe N.° 94, ancien Collège d'Harcourt.

1809.

# L'INDOUS

OU

## LA FILLE AUX DEUX PÈRES.

### CHAPITRE I.

TANDIS que Zilia tenait ce discours, Mme. Faber ne cessait de la pousser du coude pour l'avertir de son indiscrétion. — « Vous avez donc un grand amour pour M. Aldini, dit encore l'inconnu? — Il est parfait. — Heureux mortel! — Non, il n'est pas heureux. — Il est aimé de vous, et n'est pas heureux? — Non : il est en captivité dans le donjon de Vincennes. — Quoi! votre amant est enfermé au château de Vincennes? — Mon amant! C'est mon père. — Ah! c'est votre père, répondit l'inconnu, en prenant un visage plus riant? En effet, vous êtes bien jeune pour avoir

un amant. Quel âge avez-vous? — Mon père dit qu'il ne le sait pas précisément, mais que je dois avoir seize à dix-sept ans. — Comment votre père peut-il ignorer votre âge? De quel pays êtes-vous? — Je ne dois point vous le dire. — Plus j'ai de rapports avec vous, plus vous me paraissez inconcevable. Le nom de M. votre père est donc Aldini? — Oui, Monsieur. — Et de Madame votre mère?..... — Je l'ignore. — Quoi! vous ignorez le nom de votre mère? — Je ne la connus jamais. Pourquoi toutes ces questions? J'ai bien du plaisir à vous voir; mais je n'aime pas à être interrogée de la sorte. Il est tant de gens, à Paris, qui, dit-on, sont indiscrets, et auxquels il est dangereux de dire ses affaires!..... — Je ne suis pas de ce nombre-là, Mademoiselle; je suis le Comte de Novemcour. — Le Comte de Novemcour! Il me semble que j'ai entendu prononcer ce nom-là

par quelqu'un. — Cela peut être; mais il n'y a que huit jours que je suis à Paris. — Je ne suis pas bien sûre que ce soit de ce nom-là qu'on m'ait parlé. — Pour vous prouver, Mademoiselle, que je ne suis pas du nombre de ces hommes dangereux qui abondent à Paris, je vous dirai que j'ai quelques connaissances en Cour. Je puis aller dans les bureaux du Ministre, m'informer des motifs secrets de la détention de M. votre père; et, s'il n'est pas essentiellement coupable de quelque délit important, je prends ici l'engagement solennel de lui rendre la liberté. — Ah! Monsieur, que je vous aurais d'obligation! — C'est moi qui vous en aurai, belle Zilia, puisque vous m'aurez procuré l'occasion de vous être utile. Puissiez-vous, pour un tel bienfait, ne pas vous opposer, à l'avenir, à ce que je sois compté au nombre de vos amis! Cette ressemblance entre vous et mon épouse

est, pour mon cœur, une jouissance sans prix. Vous perdre à présent serait, en quelque sorte, la perdre encore une fois ; et, si j'avais le bonheur d'être admis dans votre société, tout en me rappelant la perte que j'ai faite, vous seriez en état de me la faire supporter ».

« Adieu, Mademoiselle ! Il est midi : je puis être à Versailles, chez le Ministre, avant deux heures et demie et je pourrai vous rendre compte ici, demain, du succès de mes démarches. — Demain, Monsieur, nous serons en campagne, M.me Faber et moi. Mais après demain... — Après demain, .... soit. Je coucherai donc à Versailles ; je verrai quelques amis, et je n'en aurai que de plus sûres espérances à vous porter ».

Il dit, quitte Zilia qui, remplie d'espérance, dit à M.me Faber : « O Madame ! si nous pouvions recouvrer la liberté de mon père ! — Je commence à croire,

il est vrai, que cet homme n'est pas un aventurier : on ne saurait avoir une physionomie plus heureuse : mais je crains que le service qu'il brûle de vous rendre ne tourne contre vous. Dans ce monde, rien pour rien. Ce Monsieur là vous aime ; je n'en forme aucun doute. Quand il aura mis votre père en liberté, il voudra sa fille en récompense. Vainement il parle de sa femme, c'est de vous qu'il est épris, et non d'un ancien souvenir. Les hommes prennent mille formes pour s'insinuer auprès des femmes. Celui-ci paraît n'en vouloir qu'à votre société ; c'est ainsi que l'on commence ; mais vous ne tarderez pas à le voir changer de langage. Cependant vous appartenez irrévocablement à M. de Dolimont. Votre faute vous attache à lui pour toujours. — Vous croyez que c'est ma faute qui m'attache à Dolimont ! et nos sermens ? — Vos sermens sont

quelque chose ; mais les hommes en font tant qu'ils ne tiennent pas ! Eh ! combien de femmes qui leur ressemblent ! — Oh ! c'est qu'ils n'ont point connu l'amour ! — C'est précisément parce qu'ils l'ont connu. C'est la plus odieuse et la plus dangereuse des passions. — Quel blasphême ! Si mon père était-là, comme il frémirait de vos discours ! — Il frémirait de mes discours ! Vous devriez bien plutôt frémir de ne les avoir pas écoutés. Si Mr. de Novemcour, après avoir rendu la liberté à M. Aldini, persiste dans ses sentimens pour vous, quelle source de chagrin va jaillir de cette passion indigne de tout être qui pense, de cette passion qui n'inspire que des sentimens contraires au véritable honneur, de cette passion qui fait faire mille folies, et qui, nous égarant loin des sentiers de la vertu, nous conduit au tombeau par le remords ; de cette passion enfin qui,

chez les femmes, est toujours un sentiment de dupes ! A peine l'homme a-t-il obtenu de la femme le prix de ses sermens, qu'il vole à de nouvelles conquêtes. Si son amante du moins pouvait l'imiter ! Mais, s'égare-t-elle à son exemple ? La honte la poursuit le reste de ses jours. Elle doit se réduire à vivre dans l'isolement, à se tourmenter du bonheur d'une rivale, à pleurer sans retour les sermens d'un volage, ou à se rendre plus malheureuse encore en se livrant au changement. — Tous les hommes ne sont pas aussi criminels, Mme Faber. — Tous, ma chère Zilia, tous. — Voyez Mr. de Novemcour ; sa femme n'est plus, et, lui restant fidèle, il soupire encore après son souvenir.—Oui, pour vous attraper. Il voit, que vous êtes sentimentale et feint de beaux sentimens pour vous tromper ».

Telle était la conversation de Zilia

et de Mme. Faber, non que celle-ci fût pénétrée de toutes les terreurs qu'elle cherchait à inspirer à sa jeune amie, mais parce que sa piété lui disait qu'elle ne saurait tenir un langage trop sévère à une jeune personne dont le cœur était si susceptible de s'enflammer.

Le lendemain elles partirent pour Vincennes; elles furent encore épiées et suivies par Dublançai, qui, ne doutant point que le pigeon de Zilia ne lui servît à une correspondance avec son père, avait sollicité une audience du Gouverneur de Vincennes, et lui avait dénoncé Zilia, son père et le courrier aérien. Aussi, dès qu'il vit Zilia porter avec elle la cage voilée, dans laquelle elle enfermait son messager fidèle, au lieu de la suivre pas à pas comme l'avant veille, il la devança, se rendit au château, et ne trouvant point le Gouverneur, il s'adressa à son fils, qui, pour s'assurer de la vérité de la

dénonciation, sortit aussitôt, prit son fusil de chasse et promit d'abattre le pigeon quand il sortirait de la plate-forme du donjon.

Le fils du Gouverneur n'eut pas long-temps à faire sentinelle. M. Aldini, comme nous l'avons dit ailleurs, avait obtenu de l'encre et du papier. Il avait écrit d'avance, pour Zilia, la lettre qu'il lui avait promise. A peine donc eut-il lu ce que lui mandait sa fille, qu'il mit son écrit dans le collier de Rocko, lui donna le baiser d'adieu et le congédia. Malheureux! son zèle avait été dénoncé. Il ne devait pas, malgré la rapidité de son vol, retourner auprès de sa bien-aimée. Le coup fatal l'attendait au sortir du donjon.

Échappé du sein d'Aldini, Rocko, blanc comme la neige, frappe les airs de ses ailes éclatantes et cherche à s'élever: Mais le fils du Gouverneur l'aperçoit, ajuste son arme; le coup part; la

poudre détonne, et le malheureux Rocko, atteint dans les airs, tourne sur lui-même, fait des efforts pour continuer sa route; tourne encore et se précipite vers la terre qu'il bat en vain de ses ailes.

Le perfide Dublançai accourt avec le fils du Gouverneur; et, en voyant l'innocent animal, qui, palpitant, roule ses yeux saillans sous sa blanche paupière; il se dit à lui-même: que n'ai-je également fait percer le cœur de Dolimont!

Cependant Rocko fut ramassé par le fils du Gouverneur, qui, loin d'agraver son mal, se hâta de chercher les blessures qu'il lui avait faites, espérant qu'elles ne seraient pas dangereuses. Bientôt il détacha le collier du courrier innocent; il y trouva une lettre. Dublançai triomphait. En ce moment, le Gouverneur rentrait au château; étonné du coup de fusil qu'il venait d'en-

tendre, il accourut et vit Dublançai qui, se rappelant à son souvenir comme ayant été la veille le dénonciateur d'Aldini, n'en reçut, pour récompense, que le coup d'œil du mépris. Le Gouverneur, voyant quelle était la cause du coup de fusil qui l'avait alarmé, rentrait dans le château, emportant l'aimable Rocko avec lui, lorsqu'il revint sur ses pas et demanda au dénonciateur son nom et sa demeure. A ce nom de Dublançai, le Gouverneur lui répondit: Je vois, Monsieur, que vous savez prendre soin de poursuivre les objets de votre vengeance; et, lui tournant le dos, il ordonna à son fils de le suivre; et, quand ils furent entrés dans le château, il fit fermer la porte au nez du dénonciateur.

Cet homme, accoutumé aux affronts, ne les comptait pour rien, quand il avait à n'en redouter que la honte; mais, croyant voir dans celui-ci, un

pronostic heureux en faveur d'Aldini, il en fut consterné. Il revenait pensif sur ses pas, lorsqu'il entendit des gémissemens, leva les yeux et vit une jeune personne qui, telle qu'une biche légère, bondissait à travers le taillis de la forêt. C'était Zilia qui, ayant entendu le coup de fusil, et vu tomber le fidèle Rocko, accourait pour savoir le résultat de cet événement. Dès qu'elle aperçut un homme, elle courut à lui pour s'informer de ce qui venait d'arriver. Elle reconnut parfaitement Dublançai; mais le malheur de sa situation, l'emportant sur le juste ressentiment qui l'agitait contre cet homme, elle lui dit: « Sauriez-vous m'indiquer, Monsieur, où est le chasseur qui a tiré un coup de fusil à un pigeon blanc qui voltigeait tout-à-l'heure sur les rameaux de la forêt? — Ce n'est pas un chasseur, Mademoiselle, répondit Dublançai; c'est le fils du Gouverneur qui

vient de lui donner impitoyablement la mort. Oh ! que je suis fâché de cet accident ! Il va en coûter la vie à M. votre père ».

A ces mots, Zilia frémit ; son regard, se trouble ; ses genoux tremblans se dérobent sous elle ; elle tombe, décolorée et expirante sur le gazon, entre les bras de Dublançai. Le monstre jouit d'abord du malheur de Zilia ; mais bientôt, jetant un regard autour de lui pour voir s'il est sans témoin, et croyant n'être vu de personne, il entraîne sa victime derrière un épais taillis ; la multitude de jet de chêne et la hauteur des fougères grisâtres suppléent au verd feuillage qui manque en cette saison. Il va, par de criminelles entreprises, souiller un corps divin. Ses lèvres impures, qui ont vomi tant d'injures et de calomnies sur son père et sur son amant, se collent aux lèvres de Zilia. A cet horrible approche, elle

recouvre ses sens. L'aspect d'un tel danger avec un homme qu'elle abhorre, lui rend toute sa pétulance, toute son activité ; elle repousse le monstre avec horreur, se lève, part comme un trait et laisse Dublançai furieux de n'avoir pu se livrer à la plus douce, comme à la plus abominable et la plus lâche des vengeances.

## CHAPITRE II.

Hélas ! Aldini n'était pas moins tourmenté que Zilia. Du haut de la plate-forme, il avait vu tirer et abattre son cher messager ; il avait vu accourir Zilia, l'avait vu tomber et entraîner derrière un taillis de chênes.

Ce fut en ce moment que deux gardes vinrent le saisir pour le conduire auprès du Gouverneur. « Monsieur, lui dit celui-ci, je vous avais honoré de ma confiance ; je vous avais procuré tous les adoucisssemens qui étaient en mon pouvoir ; ma bibliothèque était à votre usage. Vous aviez obtenu de l'encre et du papier, soi-disant pour faire des notes sur vos lectures ; et vous abusez de mes faciles bontés pour entretenir au-dehors des correspondances criminelles. — Ah, Monsieur ! s'écria

Aldini ; il n'y a rien de moins criminel que la correspondance du cœur d'un père avec celui de sa fille. Je me crois si peu coupable, qu'avant toute explication, j'ose vous demander une grâce : ma fille, évanouie je crois, est entre les mains de l'homme qui accompagnait Monsieur, lorsqu'il a tiré ce fidèle animal. Daignez envoyer quelqu'un pour la secourir. — Si mon père daigne y consentir, s'écria le jeune homme, c'est moi qui repousserai son audace. — Allez, mon fils ; Zilia n'est point coupable et ne doit pas être punie, surtout par les entreprises criminelles d'un Dublançai ».

Auguste, à ces mots, vole ; à peine est-il hors du château, qu'il voit une jeune personne accourir. Ignorant à qui elle s'adresse, Zilia, la figure pâle et l'œil égaré, mais encore d'une beauté ravissante, le sein palpitant, la parole entre-coupée, et ses longs cheveux

cheveux tombant en boucles inégales sur ses épaules et sur sa poitrine, s'adresse, en ces mots, au fils du Gouverneur: « Qui que vous soyez, Monsieur, si vous avez un père, une mère que vous aimiez, ayez pitié de moi! Vous sortez de ce château, n'avez-vous pas ouï dire que M. Aldini y soit renfermé? — Je viens de le voir à l'instant. — Hélas! je lui écrivais par l'intelligence et l'adresse d'un pigeon que nous avions apporté de notre patrie; je soulageais ainsi mon cœur des tourmens d'une cruelle absence; je recevais des nouvelles de la santé de mon père; il m'apprenait les bontés que l'on avait pour lui, les espérances qu'on lui donnait sur sa liberté, et me donnait de salutaires avis pour me diriger prudemment dans le monde. J'ai perdu toutes ces consolations par le fils du Gouverneur, qui vient d'abattre, d'un coup de fusil, ce fidèle animal; et mon père, ô douleur! ô dé-

sespoir! mon père va perdre la vie pour avoir eu cette correspondance avec sa fille. Ah Monsieur! si vous avez quelque pouvoir dans ce château, faites que j'y sois reçue prisonnière; et que, n'étant pas moins coupable que mon père, puisque cette correspondance est un crime, je subisse la mort en même-temps que lui ».

Vos frayeurs sont mal fondées, Mademoiselle, répondit Auguste. Il ne sera fait aucun mal à Monsieur votre père pour un tel délit, à moins que sa correspondance ne renferme des relations criminelles avec les ennemis de l'État. — Quoi! je serais assez heureuse.... — Qui donc a pu vous causer une telle frayeur? — Un nommé Dublançai, qui.... — Je venais, par ordre de mon père, vous arracher de ses mains; mais je ne vous arrache qu'aux terreurs dont il a voulu vous frapper. Soyez sans inquiétude à l'égard de M. Aldini. Mon père l'honore

et vous aime, quoiqu'il ne vous ait jamais vue. Je suis le fils du Gouverneur du château. Vous devez me haïr. C'est moi qui ai blessé votre messager fidèle. Il m'a inspiré une douce pitié! Comme il est beau! Son œil me voyait sans colère, quoique ce fût moi qui eusse fait son malheur. Mon père lui-même, en l'emportant, n'a pu s'empêcher de lui prodiguer des caresses. — Hélas! vous me voyez tremblante sur le sort de cet animal chéri. Comment pouviez-vous le caresser après lui avoir ôté la vie ? — Il n'est point mort, Mademoiselle ; un plomb seulement lui a cassé le guidon de l'aile gauche (1). Dans huit jours il n'y paraîtra point. Que j'ai de plaisir à vous annoncer cette nouvelle qui vous réjouit! Vous étiez belle et bien intéressante, malgré l'effroi dont vous étiez agitée; mais à

(1) La première phalange de l'aile, cassure qui se raccommode en peu de temps.

présent, quel sourire enchanteur ! Quel pouvoir, tout à coup, un seul de vos regards vient d'exercer sur tous mes sens ! l'agitation, le trouble, la frayeur même que vous éprouviez sont en moi. Vous frémissez sur le sort de votre père; c'est à moi de frémir sur le mien. J'ai volé avec des transports de joie pour vous arracher à Dublançai; cette joie se convertira-t-elle en des regrets éternels? »

Zilia, sur les traits de laquelle venait de s'épanouir la plus aimable gaîté, écoutait avec inquiétude les propos galans du jeune Auguste; elle allait y répondre avec son amabilité, sa naïveté ordinaire, lorsqu'un domestique vint dire, à ce jeune homme, que son père l'invitait à entrer et à amener avec lui la belle Zilia.

Celle-ci, étonnée, douta d'abord si, pour avoir entretenu une correspondance secrète avec un prisonnier d'État, elle n'était pas destinée à porter aussi des

fers; mais, espérant qu'elle serait peut-être assez heureuse pour partager ceux de son père, elle fut saisie de cette crainte avec moins de douleur; elle se serait même couvertie en espoir, si elle avait pu oublier Dolimont.

Flottant entre la crainte et l'espérance, Zilia arriva auprès du Gouverneur. « Mademoiselle, lui dit cet homme de bien, vous avez commis une faute grave, que la tendresse filiale seule peut excuser. Je ne sévirai pas contre vous.... — Quoi! ce n'est point pour me mettre en prison que vous m'avez fait venir ici? — Non, Mademoiselle. — En ce cas, je vous conjure d'envoyer quelqu'un auprès de Mme. Faber, qui, ne pouvant courir comme moi, ne m'a point suivie et doit être grandement inquiète dans la forêt. Oh! si elle tombait entre les mains de ce méchant Dublançai! »

Comme elle disait ces mots, elle entendit du bruit dans un coin de l'appar-

tement; c'était Rocko qui battait vainement de l'aile pour voler sur Zilia. Ne se contenant pas de plaisir à l'aspect de ce petit animal, qu'elle avait cru mort, elle s'élança vers lui, le prit dans ses mains délicates, et, l'appuyant contre son sein, elle le couvrit de baisers; elle riait du plaisir de le voir et l'arrosait des larmes que lui arrachait encore la frayeur qu'elle avait eue de sa mort; et tout à coup s'apercevant qu'elle avait fait une faute, elle dit au Gouverneur, en posant Rocko sur la table: Pardon, Monsieur! une joie trop vive m'a fait oublier la bienséance de cet entretien, elle vient de m'écarter du respect que je vous dois. — Ce n'est rien, Mademoiselle. Apprenez la raison pour laquelle je vous ai fait prier d'entrer chez moi. Voici la lettre trouvée dans le collier de votre heureux pigeon. Je ne connais ni les caractères ni la langue, dans lesquels vous écrit Monsieur votre père. Il ma traduit, en fran-

çais, le commencement de cette lettre ; je desire que vous me la traduisiez à votre tour ; et si, ce que vous allez me dire est conforme à ce que j'ai écrit, sous la dictée de votre père, je ne formerai plus de doute qu'il ne m'ait dit la vérité ».

Zilia prit avec assurance la lettre de son père, et, après avoir lu tout bas et s'être assuré du sens de l'écrit, elle dit :

« Si vous m'apparteniez, ma chère Zilia, j'aurais été beaucoup moins affecté des choses que vous m'avez apprises, ou peut-être, bien loin d'en être chagrin, je m'en serais applaudi, parce que vous regardant comme mariée d'après nos lois, et ayant la certitude de faire confirmer votre mariage par Dolimont, suivant les lois de son pays, j'aurais regardé votre état comme le plus saint, le plus honorable, le plus doux qui existe dans la société des mortels. Le ciel l'a voulu ainsi dans toutes les religions qui sont l'œuvre du sage, que l'état du mariage,

le plus heureux de la nature, fût aussi le plus honoré des humains. Mais vous ne m'appartenez point, mon aimable Zilia; vous êtes française; vous devez donc vous régir en tout d'après les lois de ce Gouvernement. Or ces lois défendent tout mariage contracté comme celui dont vous me parlez dans votre dernière. Donc, je ne puis vous approuver. Cependant.....»

« C'est assez, dit le Gouverneur à Zilia; je vois que M. Aldini ne m'a point trompé. Je lirai avec lui le reste de la lettre, et si elle ne contient rien de contraire à l'ordre de l'État, je vous la ferai parvenir, après en avoir déféré au Ministre. Ah! Seigneur, dit Zilia en se jetant aux genoux du Gouverneur, me laisserez-vous partir sans avoir vu mon père! »

Cette exclamation fut si touchante, elle partait d'un cœur si vivement pénétré de la tendresse filiale, que le Gouverneur

verneur en fut attendri. Peut-être que si ces paroles étaient sorties d'une bouche moins belle, elles auraient fait moins d'impression sur le Gouverneur. Il fit sur-le-champ paraître Aldini qui était dans un des appartemens du château. Cet homme sensible, en revoyant cette enfant si chérie, ne put retenir ses larmes. Au plaisir de la voir, de la serrer dans ses bras, se mêlait le chagrin de la quitter encore. « Aimable enfant, lui dit-il, tu m'as causé de grandes inquiétudes; mais combien le plaisir de t'aimer et d'être aimé de toi me fut un dédommagement précieux ! Ta beauté, tes grâces, ton amabilité, que je craignais en les admirant, ont fait nos malheurs. Puisse l'Éternel, dont j'invoque tous les jours la bienveillance en ta faveur, mettre un terme à tes peines, te donner un époux digne de ton cœur, et te remettre bientôt entre les bras des tiens ou te restituer à la paternité adoptive dont je me

féliciterai le reste de ma vie ! O mon père ! répondit Zilia d'une voix étouffée par les sanglots, puis-je cesser d'être votre fille ? Me repousseriez-vous de votre sein ? Ah ! je m'y rejetterais toujours avec transport. Je me séparerais plutôt de la vie, que de celui qui me l'a conservée ».

Le Gouverneur, témoin de leurs mutuels embrassemens, sentit son ame s'émouvoir. Il les laissa seuls s'entretenir un moment; puis, rentrant dans son cabinet, il leur dit: « Les lois sévères de cette forteresse, vous interdisent de telles douceurs. J'ai en quelque sorte dépassé mon pouvoir, en permettant cet entretien. Je ne puis me le pardonner qu'en faveur de l'étrange événement qui vous a rapprochés, et de la manœuvre odieuse qui vous a séparés. Faites-vous vos adieux. Je m'intéresse à votre père, Zilia ! je trouverai peut-être l'occasion de le servir; mais il faut du temps. Jus-

ques-là, je m'engage, envers lui, à tous les adoucissemens qui dépendront de moi. Que l'espoir d'une liberté prochaine lui fasse supporter les rigueurs de sa captivité présente. Quant à Dolimont, sa famille ne m'est pas inconnue. Son oncle, qui fut mon camarade d'enfance, arrive en ce moment de l'Espagne, et viendra me voir, sans doute. J'espère l'intéresser en faveur de son neveu ; et vous, M. Aldini, je veux gagner assez votre confiance, pour que vous ne me déguisiez point ce qu'il y a de mystérieux dans votre personne; et si je retrouve en vous l'homme d'honneur, et sur-tout l'homme de bien, je vous déclare que, de votre détenteur, je deviendrai votre appui.

« Adieu, charmante Zilia, je serais en droit de retenir l'officieux Rocko pour mon prisonnier; mais ce serait vous punir l'un et l'autre, lorsque, en effet, j'ose le dire, vous ne méritez, à mes yeux,

qu'estime, encouragement et récompense. Toutefois, ne vous servez plus de ses ailes pour vous entretenir avec M. Aldini. Je m'engage à vous fournir des moyens, moins actifs il est vrai, mais qui ne compromettront la sûreté de personne ».

Tempérée par un tel discours, la séparation s'opéra sans déchiremens. Zilia, emportant l'intéressant Rocko, alla rejoindre Mme. Faber; et le Gouverneur, s'enfermant avec Aldini, l'invita à lui traduire le reste de la lettre qu'il écrivait à Zilia, en lui disant qu'il trouverait, dans la fidélité de sa traduction, la mesure de l'intérêt qu'il devait prendre à ses affaires.

M. Aldini se mit à traduire ainsi. J'en excepte ce qu'on a déjà vu. « Je ne puis donc vous approuver; cependant vous savez que l'amour est le principe de toutes les vertus sociales. Je ne vous en retracerai point les motifs; je vous les ai

développés assez clairement pour que vous soyez en état de les enseigner à d'autres. Mais il est une chose dont je ne vous ai jamais parlé; c'est que le moyen le plus sûr d'avoir un enfant d'un sens exquis, d'une conception forte, d'un génie vaste et profond, c'est de le concevoir dans l'amour, de le porter dans son flanc en aimant beaucoup, de le nourrir de son lait, de le presser contre son sein, tandis que l'on aime encore beaucoup; enfin, de lui donner soi-même sa première éducation, en lui apprenant, par ses actions et par ses discours, que pour être heureux il faut aimer.

» D'après ces principes, qui me sont infiniment précieux, l'enfant que vous portez dans votre sein m'est doublement cher. Il a été conçu par un amour sage et véhément. Je connais votre cœur; il saura aimer assez pour donner à votre enfant toute l'existence mo-

rale dont il aura besoin. Ayez donc un amour bien entendu, ma chère Zilia. Aimez et faites-vous aimer tendrement, et je vous promets un enfant qui, par ses qualités spirituelles, sera digne de vous ».

Voilà quelle est la lettre que j'envoyais à Zilia.

« Monsieur, répondit le Gouverneur, je vous croyais un homme sage; mais je reconnais par cette lettre, que tout mortel, quelle que soit sa vertu, a ses travers. D'après de tels principes, je ne m'étonne plus que Zilia ait succombé ».

« Si Zilia a succombé, répliqua M. Aldini, ce n'est point par les principes que je lui ai donnés sur les passions humaines; mais par la nature elle-même, par les lois du pays qui l'a vu naître, ou du moins, qui l'a vu s'élever dès sa plus tendre enfance, par l'ignorance où j'avais cru devoir la laisser

sur la différence des sexes; enfin, si Zilia a succombé, c'est par l'abandon où l'ont laissée mes malheurs ».

Alors M. Aldini, après avoir dit, en peu de mots, quelle était l'innocence de Zilia, fit lire au Gouverneur la lettre par laquelle cette jeune personne lui racontait les circonstances et les suites de son mariage.

« Je conviens, reprit le Gouverneur, que Zilia est en quelque sorte excusable dans l'oubli de ses devoirs; mais vous, Monsieur, vous ne l'êtes pas de l'engager à persister dans ses désordres, en lui enseignant que l'amour est la source de toutes les vertus; tandis qu'il est constant, soit par les grands événemens de l'histoire, soit par ceux de la société, que l'amour enfante une foule de crimes, et qu'il est la cause de la perte totale de nos mœurs, qui sont, de nos jours, dans une dépravation telle que nul autre siècle, chez aucune nation, n'en offrit de semblable ».

Comme le Gouverneur parlait ainsi, on vint lui dire que Madame faisait demander si elle pouvait entrer dans son cabinet. « Il n'y a pas d'inconvénient, répondit le Gouverneur; nous n'en continuerons pas moins notre conversation. Les Dames aiment ces sortes d'entretiens. Autrefois ils étaient fort d'usage à la cour de nos Rois. On y traitait des questions d'amour avec autant de développement et avec plus de zèle qu'on n'en met aujourd'hui aux affaires d'État. Je ne serais pas étonné que mon épouse fût de votre avis. Quant à moi, je veux vous convertir, et j'y réussirai. Mais j'entends le Docteur qui vient avec Madame. Vous aurez affaire à forte partie, Monsieur; car ce médecin-là est, sur l'amour, d'une sévérité qui me révolte moi-même.

» Arrivez, Docteur, continua-t-il, voici un prisonnier étranger et malheureux avec lequel j'ai entamé une discus-

sion que vous m'aiderez à soutenir; en même-temps il lui fit part de la situation de M. Aldini et de celle de sa fille ». Déjà Madame avait été mise au fait par son fils de l'aventure du pigeon. M. Aldini fut obligé de lire, à l'épouse du Gouverneur et au Docteur, la lettre qui avait été surprise, et après quelques réflexions de part et d'autre, M. Aldini parla ainsi.

## CHAPITRE III.

« Vous dites, Monsieur, que l'amour enfante des crimes, qu'il est la cause de la perte des mœurs, et que celles-ci sont dans un tel état de dépravation que nul autre siècle, chez aucune nation, n'en offrit de semblables. D'après une telle opinion, vous trouvez étrange que j'aie enseigné à Zilia, que l'amour enfante toutes lès vertus.

» Si vous entendez par amour, la galanterie des sociétés corrompues qui enfante des passions dont la base est l'amour-propre, il sera possible, sous quelques rapports, de condamner l'amour avec la sévérité que vous venez d'y mettre. Mais si, par amour, vous entendez ce lien universel qui met tous les êtres vivans en rapport nécessaire

les uns avec les autres, vous ne tarderez pas à avouer que j'ai raison.

» Vous vous plaignez que l'amour déprave les mœurs, et je pense que les mœurs ne sont dépravées que parce qu'il n'existe pas assez d'amour entre les humains. — Je suis de cet avis, s'écria Mme. de Sémonville. Qu'est-ce qui nous attache particulièrement à nos ménages? L'amour que nous avons pour nos pères, nos enfans, nos époux. Quel précepte nous enseigne-t-on pour être d'une piété parfaite? D'aimer Dieu par-dessus tout. Pourquoi sommes-nous charitables envers les pauvres humains, envers les êtres souffrans; serviables, obligeans dans les devoirs ordinaires de la société? Parce que nous aimons nos semblables. — Madame, répliqua Aldini, envisage la question sous le point de vue qu'elle mérite d'être considérée; et, sous ce rapport, l'amour se présente comme le créateur d'une foule de vertus. Le con-

sidérez-vous simplement comme un penchant secret qui porte un sexe vers l'autre, et ne le regardez-vous que comme un simple appétit de la nature? Il peut alors occasionner des biens et des maux suivant l'intérêt de celui qui s'y livre, si la sagesse d'ailleurs ne réprime pas en lui les vices de son tempérament. Mais unissez-vous, à cette impulsion naturelle, quelques sentimens d'attachement pour la personne qui l'inspire? Il me devient impossible de trouver dans l'amour un seul principe de dépravation. Je vois l'amant devenir courageux en proportion de l'amour qu'il porte à sa maîtresse, comme les Grecs et les Romains étaient vaillans en proportion de l'amour qu'ils avaient pour leur patrie. — Je conviens, dit le Docteur, que l'attachement qu'un être organisé témoigne pour ceux de son espèce, lui donne une grande activité, un grand courage. Un lion est terrible

sans doute, lorsqu'on l'attaque au milieu du désert ; mais que l'Africain indompté aille l'attaquer dans son antre pour enlever ses petits, les forces du terrible animal sont triplées, centuplées. Il mettra en pièces chasseurs, armes et chiens, avant de céder un pouce de terrain à son ennemi. — Eh! pourquoi aller chercher des exemples dans les déserts africains, dit Mme. de Sémonville, lorsque nous sommes témoins chaque jour des plus grands phénomènes à cet égard? Est-il rien de plus timide qu'une poule? Elle fuit au moindre mouvement de la main; quels que soient ses propres dangers, elle n'oppose à son ennemi que ses cris et la fuite. A-t-elle des petits cependant? L'amour qu'elle a pour eux change tout-à-coup son caractère; au lieu de cris plaintifs, elle en fait de menaçans; au lieu de fuir le danger, elle le brave, et vole au-devant de l'ennemi le plus redoutable. Son cou-

rage est si évidemment inutile, qu'il devient dérisoire ; n'importe, elle combat avec intrépidité, et ne cède que lorsque son malheur est consommé, ou que tous les dangers ont disparus. — Supposons que vous ayez parfaitement raison de ce côté-là, reprit le Docteur, s'ensuivra-t-il, de ce que l'amour enfante ou accroît le courage, qu'il enfante ou accroisse la vertu ? — Docteur, dit le Gouverneur, vous avez parlé avant d'avoir réfléchi : si l'amour enfante la valeur, il enfante nécessairement la vertu ; car, à mon gré, il n'en est pas de plus grande que la valeur. — Quoi ! celle qui tue les hommes, qui dévaste les campagnes, qui.... — Celle qui nous garantit de ces malheurs, reprit M. de Sémonville. La vertu qui conserve les empires doit être mise avant celle qui vient au secours du simple sujet. Mais si l'amour est susceptible d'enfanter l'une et l'autre vertu, je com-

mence à croire que je m'en étais formé une bien fausse opinion. Si Madame n'était point là, reprit M. Aldini, je vous demanderais, M. le Gouverneur, si vous ne vous êtes pas trouvé d'autant plus disposé à la fidélité envers votre épouse, que vous l'avez aimée davantage? — Cela est vrai. — Si vous ne vous êtes pas senti d'autant plus d'attachement pour vos enfans, que vous aviez plus d'amour pour celle qui leur avait donné le jour? — C'est vrai.— Si même vous n'avez pas eu pour vos affaires un intérêt, un zèle d'autant plus vif, des soins plus soutenus, que vous aviez plus d'affection pour celle qui semblait à elle seule remplir toute votre maison? — Je conviens de tout cela. — Je vous prie actuellement de juger la question et de me dire, si l'amour vous semble encore être la cause de la dépravation des mœurs? — Je conviens qu'il est des erreurs de notre esprit, que la moindre

réflexion fait tomber. — Bien loin, continua M. Aldini, d'attribuer la perte des mœurs à l'amour, il faut l'attribuer au défaut d'amour. Dès que l'amour fuit les époux, chacun d'eux cherche, hors de son ménage, le bonheur qu'il y goûtait autrefois, et qu'il n'y trouve plus. A la moindre apparence de tendresse, on se laisse entraîner; bientôt l'on reconnaît son erreur, l'on cherche encore, et l'on s'abuse une seconde fois. Ces écarts n'auraient pas eu lieu, si l'amour s'était perpétué entre les époux. Je ne parlerai point de la débauche, du libertinage, qui n'appartiennent pas plus à l'amour, que le délire n'appartient à la raison. Je parlerai encore moins de ces goûts honteux et dépravés qui sont la partie hideuse des mœurs; il est trop évident qu'ils n'existent que parce que ceux qui les ont sont étrangers à l'amour; remarquez, en outre, premièrement que ces dépravations se trouvent

dans

dans les villes les plus populeuses, où le grand nombre des habitans en réduit plusieurs à l'isolement, et par conséquent aux privations de l'amour; secondement, que ces dépravations naissent graduellement dans le cœur des hommes, à proportion qu'ils avancent en âge, c'est-à-dire, à proportion qu'ils s'éloignent du temps où ils purent aimer et être aimés. — Ces dépravations, dit le Docteur, tiennent à des vices d'organisation; et si l'homme libertin devient odieusement corrompu, à proportion qu'il avance en âge, c'est parce que l'état de santé, de force, d'équilibre parfait, dont il jouissait, a disparu. Il ne s'attache plus à ce qui est bien, parce qu'il ne l'est plus lui-même. Il ne s'unit qu'au mal, qui est en harmonie avec toute son existence. S'il en était ainsi, répondit le Gouverneur, tous les vieillards seraient corrompus; il n'y aurait que du plus ou du moins. — Monsieur a raison, répli-

qua M. Aldini. Le défaut d'organisation est prononcé dans le vieillard corrompu, mais dans sa partie morale seulement; et ceux qui, par un amour sage, se sont maintenus dans les voies de la décence et de la pudeur, sont plus solidement vertueux que les jeunes gens. Cette *partie morale* de l'homme, quelle est-elle? Son ame. Et cette ame, me direz-vous encore, qu'est-elle? Je vous dirai mon opinion à cet égard, si vous le désirez; mais, d'abord, ne nous écartons point de la question; et, après avoir combattu, peut-être avec succès, la première proposition de Monsieur, je répondrai à la seconde, qui est que nos mœurs sont plus mauvaises qu'elles ne l'ont jamais été.

« Oh! pour cette proposition, s'écria le Docteur, elle est si évidente, que je suis parfaitement de l'avis de M. le Gouverneur, et je ne crois pas qu'il y ait un homme sensé sur la terre qui puisse penser autrement.—Monsieur, dit Aldini,

je me trouvais, il y a quelque temps, chez un goutteux qui était dans un de ses fréquens accès de souffrance. J'étais depuis une heure auprès de lui ; il ne cessait de répéter : « Oh ! je n'ai jamais autant souffert qu'aujourd'hui ! jusqu'à ce jour je n'avais point connu la douleur ! » et cent autres propos de cette nature. Sa femme, sensible et bonne, s'occupait fort peu de ses propos. Voyez comme elle est insensible, disait le malade. Se détourne-t-elle de ses travaux pour venir soupirer mes souffrances avec moi ! — Mon ami, lui répondit sa femme, tu as beau dire que tu souffres plus que tu n'as jamais souffert ; je vois bien que cela n'est pas vrai. — Quoi ! tu voudrais le savoir mieux que moi ! — Pourquoi non ? Ne le vois-je point à ta figure, à ton son de voix, à la tranquillité de ton corps ? Je ne t'ai pas vu une fois, dans tes accès de douleur, que tu ne m'aies dit que tu n'avais jamais autant souffert. S'il en

était ainsi, depuis le temps que tu souffres, tes maux se seraient tellement accrus, que tu serais hors d'état de les exprimer. — Hélas ! s'écria le malade, c'est que le mal actuel est toujours le plus grand.

« Voilà, Messieurs, où nous en sommes pour les mœurs. Si, depuis que, suivant votre chronologie, le monde est créé, les mœurs s'étaient empirées chaque siècle ou même chaque demi-siècle, comme on a vu les hommes s'en plaindre dans tous les temps, le monde aujourd'hui serait dans une telle dépravation, qu'il toucherait à un état de dissolution complette; cependant jamais la France, par exemple, jamais la France, dans laquelle vous vivez, ne fut plus florissante qu'en ce moment. Si, depuis la création de l'univers, où nous voyons que Caïn tua son frère Abel, la dépravation avait été croissant, que serait devenu le monde? Vos livres saints

vous apprennent, que la terre fut si couverte de crimes dès le premier âge, que Dieu, se repentant de l'avoir tirée du chaos, fit renaître encore le chaos, et l'univers fut plongé dans l'abîme. Une famille seule de justes fut conservée, parce qu'il n'y en avait pas davantage. Qui oserait affirmer que nous en soyons réduits à cet excès de dépravation? Voyons encore jusques à quel point cette famille était juste! A peine ont-ils échappé à la catastrophe qui avait détruit tous les hommes et tous les animaux, que, sur quatre hommes qu'ils étaient, deux se rendent coupable d'un crime si grand, que de cent familles de nos jours il ne s'en trouverait pas une où il pût s'en commettre un semblable.—Eh! de quel crime parlez-vous donc, s'écria Mme. de Sémonville?— Noë plante la vigne; il boit de son suc enivrant, s'endort; l'attitude dans laquelle il se trouve, est peu décente; un de ses fils, au lieu de

le couvrir, appelle ses frères, et leur fait voir la honte de son père. Voilà un crime dont peu de fils se rendraient coupables de nos jours; mais voyons la punition de la faute. Noë se lève, apprend la dérision de son fils. Cet homme avait vu s'éteindre dans les eaux du déluge tout le feu de ses entrailles paternelles. Il jette un regard de courroux sur son fils, *le maudit, lui et toute sa postérité.* Quel crime en punition d'une telle faute! Cependant cet homme est assez juste pour que Dieu, après avoir fait un si grand miracle pour le sauver de la mortalité universelle, embrasse chaudement sa défense, et confirme *pour jamais* la malédiction de Noë sur son fils et sur *toute sa postérité.* Toute une postérité, tant de peuples maudits, voués au malheur du crime, au désespoir d'une condamnation éternelle, pour la simple dérision d'un seul homme et d'un moment! j'aime à croire que de

nos jours, sur mille pères, il n'en serait pas un qui maudît même son fils, sans parler de sa race, pour une telle faute; et je ne pense pas qu'il y eût sur la terre un écrivain assez osé pour attribuer à la Divinité d'avoir confirmé cette malédiction, plus inconsidérée que criminelle: car, si elle avait été réfléchie, elle supposerait dans Noë une ame pire que celle des Néron et des Caracalla. — Vous me faites frémir dit Mme. de Sémonville. — Quoi! dit son époux, j'étais encore à faire une observation aussi simple! — En voici une autre, tirée pareillement d'un Patriarche, dont le nom seul est chez vous un titre à la vénération. Sara, épouse d'Abraham, voyant qu'elle n'avait point d'enfant, et que sa sœur, femme aussi d'Abraham, en ayant, se prétendait plus faite pour être honorée qu'elle, dit à son époux: « Prenez ma servante Agar, faites-lui des enfans, je les regarderai comme les miens, et je

serai aussi honorée que ma sœur. Abraham prend la servante de Sara, lui fait un enfant. Sara triomphe. Ismaël grandit. Deux anges, dont j'aurai occasion de vous parler bientôt, prédisent à Sara qu'elle enfantera. Elle met au monde Isaac. Celui-ci grandit à son tour. Sara devint jalouse de sa servante et de *son enfant:* elle exige, que tous les deux soient chassés. Agar qui n'avait fait qu'obéir aux ordres de sa maitresse et aux passions de son maître, se voit punie par eux de la faute qu'elle n'a commise que pour eux et par eux. Elle est renvoyée; mais comment? Elle a un désert immense à traverser pour se retirer en Égypte. On la bannit seule, avec son fils, à peine sortie de l'enfance. On donne à la servante un pain et une bouteille d'eau, et à son fils un arc et des flèches. Quel homme serait assez barbare aujourd'hui pour se livrer à cette action atroce contre une amante et contre un fils? Abraham

et

et Sara sont cependant les modèles de l'antiquité! Quelles mœurs dans ces personnages fameux! quelle opinion de la vertu dans les écrivains qui nous les ont proposés pour modèles en nous retraçant ces hauts-faits! — On reconnaît à vos discours, Monsieur, que vous êtes un étranger, et que vous voyez ces choses d'un autre œil que nous, dit le Gouverneur. Ces deux faits-là nous sont retracés comme des actes religieux qui doivent exciter notre vénération; mais j'avoue que, tout en vénérant nos Patriarches, je serais très-fâché de les imiter dans la plupart des actions qu'on leur attribue. — Encore un fait, et je n'en cite plus, pour vous prouver que les mœurs des âges les plus révérés n'étaient pas meilleures que les vôtres.

Les deux Anges dont nous avons parlé annoncèrent à Abraham qu'ils allaient, par ordre du Seigneur, détruire les villes de Sodome et de Gomorrhe, et trois autres des environs. Ce Patriarche demanda

grâce pour elles. Les Anges répondirent que, s'ils trouvaient dans cette ville dix justes, ils ne les feraient pas périr. Rendus à Sodome, ils furent loger chez Loth, neveu d'Abraham. A peine furent-ils entrés chez ce Patriarche, que les Sodomites les réclamèrent; car ils étaient beaux comme des Anges. Loth, craignant la violence de ses concitoyens, et voulant conserver la pureté de ses hôtes, proposa de livrer ses deux filles, qui étaient belles, à condition qu'on respecterait la pudeur de ces jeunes hommes. On ne sait trop comment la chose se serait passée, si les Anges n'avaient pas frappé d'aveuglement les Sodomites, afin de favoriser la sortie de cette famille de justes. Aussitôt qu'ils furent hors des murs de la ville, le feu du ciel l'embrasa. Mais il y a apparence que la conduite de la femme de Loth n'avait pas été très-exemplaire, et que, par ménagement pour l'honneur de Loth, on at-

tribua à sa curiosité une punition qui était due, sans doute, à quelque délit plus grave. Loth alla coucher dans une caverne; et, dans la même nuit, il fit un enfant à chacune de ses filles. Tel est le seul juste que le Seigneur daigna épargner. Si cette histoire n'est pas une satyre de quelqu'écrivain, faite contre l'espèce humaine, vous conviendrez, Messieurs, que les mœurs patriarchales, qui furent et qui sont encore si renommées, ne valaient pas mieux que les vôtres.

Consultez à présent les trois faits que je viens de citer, et vous verrez que ces crimes ne furent commis que par défaut d'amour. Si Noé eût aimé ses enfans en père tendre, il ne se fût pas avisé d'une proscription odieuse contre son fils et toute sa postérité. Si Abraham eût eu, pour son fils Ismael, l'amour paternel qu'il lui devait, il ne l'aurait pas, en le bannissant, réduit à traverser un désert

immense et dangereux, n'ayant pour soutien que sa mère, et pour toute fortune que son arc, un pain et une bouteille d'eau; et si les habitans des quatre à cinq villes qui furent consumées par le feu du ciel, avaient connu l'amour, ils ne seraient pas tombés dans les coupables excès qui leur attirèrent une punition bien terrible, mais qui fut si peu exemplaire, que pas un de la famille des justes qui se sauva de ce vaste embrâsement, ne fut exempt de crimes. Et comme si les anges exterminateurs, chargés des vengeances célestes, eussent été en délire, ainsi que les habitans qu'ils punissaient, ce fut, des quatre justes sauvés, le moins coupable qui subit la plus terrible punition, puisqu'au rapport de St.-Irenès, qui vécut bien des siècles après (et l'on sait toute la foi que l'on doit aux écrits des Saints), cette statue conservait, de son temps, la forme de femme; elle en avait même

encore la sensibilité, puisqu'elle était sujette aux incommodités de son sexe (1). — Ce que vous dites-là, Monsieur, est impossible, reprit le Docteur. Cette femme ne mangeant pas, ne pouvait faire de déperdition. — Que dites-vous, ajouta Aldini? Elle en faisait bien d'autres déperditions, puisqu'au rapport du même Saint, l'on avait beau enlever des morceaux de la statue, la place où on les avait pris était aussitôt réparée. Aux yeux du sage qui réfléchit, le mystère n'est pas moins grand, soit qu'il mange pour vivre, ou qu'il vive pour ne pas manger; et il ne saurait paraître impossible, à nous qui ignorons le mystère de la nutrition, que celui qui nous a créés pour vivre en mangeant, puisse bien nous conserver vivans sans manger, comme nous faire mourir en man-

(1) *Voy.* le Dictionnaire de la Bible, par Dom Calmet.

geant. Mais, Messieurs les Médecins sont en usage de déclarer impossible tout ce qui ne s'explique pas suivant le système dans lequel ils ont encadré la nature. Tout ce qui est au-delà de leur savoir n'est point : c'est trancher la difficulté au lieu de la résoudre. Avec cinq à six termes barbares, qu'ils ont créés la veille, ils vous prouvent que vous êtes étrangers à tout savoir; et, semblables aux prêtres de Cérès, pensant à la facilité avec laquelle ils nous abusent, ils ne peuvent pas se rencontrer sans rire de leur impudence et de notre crédulité. — Oh ! oh ! s'écria le Docteur, vous nous apostrophez d'une rude manière ! — Je parle des Médecins de l'Inde : ceux de vos climats ont *reculé les bornes de la science*.... — Et celles de la guérison, répliqua le Gouverneur. Vous observez beaucoup les morts et négligez les vivans. Les cadavres sont vos propriétés : le domaine de la mort est votre

empire: Il semble que vos études ne tendent qu'à l'aggrandir. Aussi, posez-vous de telles bornes à la vie, que la plupart d'entre vous la retranchez à celui même qui la donna à la nature. — Il est vrai, répondit le Docteur, qu'il semble que l'esprit de l'homme s'éloigne d'autant plus de l'idée d'un créateur, qu'il se rapproche davantage des résultats de la création. L'anatomiste, en voyant les détails minutieux, mais nécessaires, de sa propre existence, en conclut que la vie n'est qu'un accident de la matière. Plus l'organisation de la vie est infinie et parfaite, plus elle lui paraît être le produit des combinaisons du hasard. L'astronome, en découvrant cette multitude innombrable de corps célestes, qui se régissent avec des mondes infinis dont il aperçoit l'existence, quoiqu'ils se dérobent à ses regards, au lieu d'élever son esprit vers une intelligence suprême dont les bienfaits ont rempli l'univers, le rabaisse

vers l'ombre du néant ; et, ne voyant dans l'univers qu'une machine, il rejette la possibilité de l'inventeur. Grâces à Dieu ! je ne suis pas de ce nombre ; et quelles que soient les connaissances de nos savans, je vais toujours écoutant, même les gens du peuple, persuadé qu'ils ont le don de réfléchir comme moi, et que la vraie science de la nature n'est point le système de celui qui réfléchit, mais l'observation de celui qui regarde. En conséquence, quelle que soit l'amertume que j'eusse dû trouver dans l'apostrophe de M. Aldini, j'écouterai avec plaisir tout ce qu'il s'est proposé de nous dire sur le pouvoir de l'amour.

## CHAPITRE IV.

Je conviens, dit le Gouverneur, que l'amour, à le considérer comme l'agent universel de la nature, peut servir au bonheur de l'humanité, et devenir la source d'une foule de vertus; mais ce n'est pas de cet amour qu'il s'agissait dans la lettre qui a donné lieu à cette discussion; et je persiste à penser que l'amour, ce penchant qui porte un sexe à se rapprocher de l'autre, n'enfante que des déréglemens et des crimes, et que M. Aldini ne devait pas en faire un si brillant éloge à Zilia.

Monsieur, répondit Aldini, l'amour a causé bien des désordres sur la terre; mais le vin n'est pas considéré comme une mauvaise chose en soi, quoiqu'il soit la cause d'une foule de querelles; qu'il écarte de l'ouvrage d'excellens

ouvriers, et qu'il ruine l'intelligence et le tempérament de ceux qui font abus de ses qualités. Or, l'amour offre quelque chose de plus favorable à sa cause que le vin, avec lequel je l'ai si imparfaitement comparé. Le vin agit sur le corps de l'homme comme corps étranger à son essence, tandis que l'amour est inné chez lui. Le vin est un résultat de notre industrie; l'amour est le travail de la nature. Que dis-je? il est la nature elle-même! — Bon! s'écria Mme. de Sémonville, voici un homme enfin qui, sachant apprécier l'amour, en soutiendra victorieusement la cause. M. le Gouverneur, vous l'attaquez par fois avec tant de sévérité, que l'on serait tenté de croire que vous avez un cœur d'airain, et je n'en connais pas de plus juste et de plus sensible que le vôtre. — Vous me faites beaucoup d'honneur, Madame; mais, avant de vous réjouir des propositions de M. Aldini, écoutez-le jusqu'au

bout; car je doute qu'il considère l'amour seulement sous les rapports que vous lui connaissez. — Quand je dis que l'amour est la nature elle-même, reprit M. Aldini, je fais un hyperbole; car l'amour n'est à mes yeux que cette portion de la nature qui est douée d'intelligence et qui donne le mouvement à tous les êtres; et je crois que, sans lui, l'univers, éprouvant une dissolution subite, rentrerait dans le chaos. — Ceci vous regarde, Docteur; répondez. — Je n'ai fait aucune objection, dit le Docteur, parce que je crois que Monsieur plaisante ou qu'il a perdu la raison, et l'on ne discute pas contre un homme en délire. — Je ne plaisante point, et je ne crois pas être en délire. Je le répète; sans l'amour, l'univers rentrerait dans le chaos. C'est lui qui rapproche et tient réunies toutes les parties d'un même être et tous les êtres entr'eux. — Tous les êtres entr'eux; cela pourrait s'approcher

de la vérité, dit le Docteur ; mais toutes les parties d'un même être, cela ne se peut. L'amour est un sentiment : on ne peut donc le supposer que dans un être organisé ; or, chaque partie d'un corps n'est pas un être organisé ; donc chaque partie d'un corps ne peut devoir son rapprochement à l'amour. — Cette objection me paraît sans réplique, répondit Mme. de Sémonville. — Oui, Madame, répliqua M. Aldini, si par amour vous entendez l'élan, plus ou moins impétueux, qui rapproche un animal d'un autre animal ; mais, si l'amour est à vos yeux comme il l'est aux miens, ce ressort caché de la nature qui détermine une portion de matière à se rapprocher d'une autre portion de matière, vous ne tarderez pas à être de mon avis. Il est, dans les corps, des parties simples ayant des parties simples d'amour qui les font aller l'une vers l'autre, et les unissent tellement qu'elles ne peuvent se séparer

que par une force de répulsion supérieure à celle qui les a réunies. La réunion de ces portions simples de matière constitue des corps ayant des portions simples d'amour, qui, par leur union, forme une masse organisée de sentiment. Mais cette masse organisée n'aurait pas eu lieu, si chaque partie simple d'amour ne s'était pas réunie à plusieurs autres parties simples d'amour ; et le corps moral organique, que j'appelle sentiment, n'aurait jamais existé. — Je conviens que, sous ce point de vue, l'amour, dit le Docteur, peut entrer pour quelque chose dans l'organisation de tous les corps vivans, et que, sans lui, ils éprouveraient une dissolution universelle. — Supposons encore, ajouta Aldini, que nous ne le considérions pas comme agent universel et nécessaire dans l'organisation des corps ; regardons-le seulement comme le réparateur de l'espèce humaine ; l'amour, sous ce

seul rapport, ne sera-t-il pas le premier des biens ? Ici j'invoque votre opinion, Madame : la perpétuité de l'espèce humaine, que l'ambition des souverains tend à détruire, est la fonction délicieuse qui ennoblit votre sexe. La régénération du monde vous est due ; il semble que, pour réparer les pertes que lui causent les maladies, la vieillesse et les tyrans, le Créateur vous ait confié une partie de son pouvoir. Sans vous, dès les premiers âges du monde, l'homme, cet être fort, mais orgueilleux, qui vous humilie, aurait disparu de la surface de la terre. Qui vous force, pour la renaissance du monde, à vous rapprocher de cet être qui, contre vous, abuse continuellement de la force que vous lui avez donnée ? L'amour. Qui vous fait surmonter les répugnances, supporter les travaux, endurer les insomnies que vous cause la naissance de l'homme ? L'amour. Qui vous fait sur-

monter les dégoûts de l'enfance, oublier vos plaisirs pour vaquer à ses besoins, flétrir même votre beauté, la seule arme, ou du moins l'arme principale, que vous ayez contre notre pouvoir? L'amour. C'est donc à ce sentiment, Mesdames, que vous devez vos plus grandes vertus; et vous, Messieurs, c'est donc à l'amour que vous devez le plus grand bien dont vous jouissez, la vie. — Eh bien!! Docteur, dit Mme. de Sémonville, répondez, vous qui déclamez tous les jours contre l'amour. — Madame, dit le Docteur, ce n'est point de cet amour-là que j'entendais parler, mais de ces passions violentes, de ces inclinations déréglées, de ces penchans impétueux et presque toujours criminels, qui font le tourment de notre vie. — J'entends, dit M. Aldini; vous ne vouliez honorer du nom d'amour que les passions que l'amour désavoue; vous n'appeliez amour que ce qui l'opprime et le tue; vous lui

faisiez un blâme de ce qu'il cherche à fuir; vous formiez son accusation de tous les vices qu'il hait comme ses tyrans. Abattu par l'amour, vous le jugiez comme les vaincus jugent de leurs vainqueurs, par les exactions qu'en exigent leurs Souverains. Mais pourquoi considérer l'amour dans son avilissement, occasionné par les vices des mortels? L'homme, qui se sert de l'amour pour commettre un crime, est semblable à celui qui use de la valeur pour terrasser le juste. Le crime de ce dernier n'empêche pas que la valeur ne soit une grande vertu. Il en est de même de l'amour dans les mains d'un parjure. Convenez-en, Monsieur, il n'est pas une vertu que les hommes, en en faisant abus, n'aient transformé en vice. Y a-t-il une idée plus noble que celle de la Divinité? Elle est un résultat sublime de l'amour et de l'intelligence. Cependant les hommes en ont fait l'abus le plus

avilissant.

Pour la retracer à nos sens, ils se sont fait une foule d'idoles si cruelles, si sanguinaires, si féroces, qu'il a fallu féliciter de leur modération ceux qui ne les ont faites que ridicules ou bizarres. A peine trouve-t-on un coin de terre où le tableau qu'on fait de la Divinité ne soit en tout semblable à l'ame des Souverains les plus implacables et les plus exigeans; et si la clémence est par fois son partage, ce n'est, entre leurs mains, qu'un ridicule de plus.

Je conviens, dit le Gouverneur, que vous défendez votre cause avec beaucoup d'art; je n'en pense cependant pas moins, que vous avez fait une faute grave en inspirant à une jeune personne un vif enthousiasme pour l'amour. Quand le cœur est conduit par une imagination exaltée, à quels excès ne peut-il pas se porter? Il se perd dans des sentimens héroïques, et les exagérations en tout genre ne lui seront plus étrangères. —

Pour toute réponse, Monsieur, reprit Aldini, j'en appelle à M. le Docteur, à Madame, à vous-même; car chacun doit être juge des impressions qu'il ressent. Le cœur est le chef-lieu de la conscience, comme le cerveau celui de l'entendement. Quand le cerveau est dirigé par le cœur, juge intègre de tout ce qui est bon, il est presqu'impossible que le premier s'égare dans son jugement. Mais, pour me faire comprendre, j'aurais bien des choses à vous dire. Auriez-vous le loisir de m'écouter? — Parlez. Je brûle d'entendre votre justification.

« Zilia, en lisant la lettre que vous avez retenue, Monsieur, ne se serait point méprise sur le terme *amour*, dont je me sers avec elle pour exprimer les facultés du cœur. Elle sait que, par *amour*, je n'entends pas uniquement cette passion impétueuse, et plus souvent physique que morale, qui attire un sexe vers un autre, et qui se rencontre

dans l'homme le plus brutal, comme dans celui qui est doué des plus nobles sentimens. L'amour, tel que Zilia l'a conçu long-temps avant qu'elle connût la différence des sexes, est cette affection tendre qui nous fait chérir un être, notre semblable, autant que nous-mêmes. Quand cette affection s'établit dans deux êtres sans y joindre l'attrait d'un sexe à l'autre, elle porte le nom d'*amitié*. Quand l'affection mutuelle est unie à cet attrait, elle porte le nom d'*amour*. Elle est alors dans son excellence, dans sa perfection. Aussi, dans votre langage, n'avez-vous donné, en France, le nom d'amour qu'au sentiment vif qui naît d'un sexe à l'autre, quoique, dans toutes les langues, à peu près, il soit le terme générique par lequel on exprime l'affection d'un homme pour son semblable. Ne sentez-vous pas qu'en aimant une femme, si l'attrait des sexes est retranché, votre attachement perd de sa

vigueur? Il est solide encore comme amitié; mais il n'a plus cette véhémence, cette *robusticité* qui le rendaient indestructible. Imaginez, au contraire, un amour qui ne soit fondé que sur l'attrait des sexes; dès que cet attrait cessera, il n'y aura plus d'attachement. C'était un appétit des sens, peut-être même un simple désir de l'orgueil; il est satisfait, et n'est plus. Il arrive même assez communément, qu'après ces sortes d'amour, l'extinction de l'appétit amène le dégoût. De là tant de haines étranges qui succèdent aux amours.

Que l'homme donc ne se plaigne point de l'inconstance qui suit le plaisir! elle est dans la nature. Par-tout où le besoin seul sert de lien, l'union cesse quand le besoin n'est plus.

Mais que deux êtres, méritant d'être aimés pour leurs qualités intérieures, se rencontrent et s'unissent, l'attrait du sexe a beau disparaître, il lui survit, dans

cette liaison, un attachement sincère, indestructible, inaltérable qui, dans son désintéressement, ne laisse pas que de s'accroître des souvenirs que les plaisirs ont laissés. Mais tant que les deux sentimens, l'estime et l'amour, existent, quel torrent de félicité ! quelles délices incommensurables ! quel bonheur pur et paisible ! C'est un fleuve abondant qui coule en paix entre les belles rives qu'il s'est formées, et qui se répand avec sagesse sur les champs et les prairies que ses arrosemens fécondent. Lorsqu'un véritable amour parle au cœur des mortels, chaque objet aimé devient, pour l'objet aimant, une sorte de divinité à laquelle il adresse toutes ses actions, toutes ses pensées, à l'aide de laquelle il peut tout, aux intérêts de laquelle, enfin, il est capable de tout immoler. Où donc avait son cœur le premier qui a dit : la crainte à fait les *Dieux ?* Oui, la crainte a fait adopter les Dieux barbares, les Dieux

barbouillés de sang, les Dieux qui, toujours le foudre en main, ne demandent que des victimes. Mais un Dieu bienfaiteur, clément, rémunérateur, un Dieu dispensateur des trésors de la nature et des espérances d'une autre vie, ne peut avoir été imaginé que par l'amour. Que dis-je? un tel Dieu est amour lui même; il en est la source inépuisable, l'essence éternelle, le principe incréé; il est ce verbe, cette volonté incompréhensible qui donna la naissance à l'Univers, et qui le maintient, depuis tant de siècles, dans une harmonie sublime. Tout mortel donc, qui fut doué d'un tel amour, porte avec soi une partie de l'essence divine. De là vient que tout cœur aimant, trouve en son cœur la source inépuisable des actions honorables et vertueuses qui sont essentiellement utiles au bonheur des humains.

Il paraît, répondit Mme. de Sémonville, que Monsieur a analysé le sen-

timent; qu'il a su aimer et comme ami et comme amant. J'avoue que je serais volontiers de son avis. Tout ce qui est bon me semble venir de l'amour, et tout ce qui est mauvais, de la haine; et si l'amour enfante des crimes, c'est parce que, n'ayant eu pour cause que l'appétit des sens, il s'est converti en haine.

Quant à moi, qui me livre journellement à l'étude de la nature, dit le Docteur, je n'entends point la subtilité de ces distinctions. Je veux que des faits constans et positifs me mettent à même de tirer une conséquence vraie et incontestable; la métaphysique dans la physique, nous plonge dans une foule d'erreurs; elle n'a jamais fait faire à la science un pas utile au bonheur de l'humanité.

Vous parlez contre vous-même, Docteur, s'écria le Gouverneur. Le métaphysicien, qui se sert de la physique pour tirer des conséquences, exerce un art

conjectural. Voilà pourquoi, depuis Hypocrates jusqu'à nos jours, vous n'avez pas fait un pas de plus dans la science du médecin. Hypocrates semble vous avoir posé *des colonnes d'Hercule*, et vous n'avez pas encore trouvé de navigateur assez hardi, assez intelligent pour les franchir.

Soit, dit le Docteur. Mais il en sera de même de ceux qui s'aviseront de raisonner sur les causes de l'intelligence et sur la nature de l'ame. Salomon le dit. Rien de nouveau sous le ciel.

Pourquoi donc vous livrer journellement à des observations nouvelles, répondit Mme. de Sémonville? Rampons humblement sur les traces de nos ayeux; posons respectueusement des barrières au sanctuaire de leurs savoirs; ne souffrons pas que nul homme avance une proposition qui n'ait été reconnue pour vraie dans tous les siècles. Pourquoi les physiciens, les chimistes, les mathématiciens,

ticiens, n'ont-ils pas décrété leur symbole de doctrine comme les théologiens? Pourquoi n'ont-ils pas formé des conciles et nommé des pères qui, passés maître dans leurs cabinets et leurs laboratoires, ayent acquis le droit de condamner toutes les propositions qui, n'étant pas conformes aux opinions des premiers savans, soient déclarées hérétiques, téméraires ou schismatiques, rejetées solennellement et condamnées, ainsi que les auteurs, à s'éloigner du monde.

Je ne désespère pas que ce tribunal ne soit un jour établi, dit le Docteur. C'est un projet bien sage que vous avez là, et si j'avais plus d'influence dans nos académies, je le proposerais avec succès.

Vous vous écartez de la question, dit le Gouverneur; puis, adressant la parole à M. Aldini, il lui dit:

## CHAPITRE V.

« Je conçois maintenant que, sans être coupable, vous avez pu recommander tant d'amour à Zilia; et malgré moi, en vous écoutant je me suis rappelé ces paroles du chef de notre religion: *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de toute votre ame, de tout votre esprit, de tout votre cœur, et votre prochain comme vous même. Voilà la loi et les prophètes.*

J'avoue que jusqu'à ce moment, je n'avais pas saisi le vrai sens de ces dernières paroles: *voilà la loi et les prophètes.* Mais à présent, je conçois que, ne pouvant recevoir que des consolations de la part d'un Dieu que je chérirais pardessus tout, et devant m'attendre à toutes sortes de bienfaits de la part de ceux dont je saurais m'attirer l'affection

par mon attachement, je dois ne chercher la félicité que dans l'amour, parce qu'il doit nécessairement me porter, soit envers les hommes, soit envers Dieu, à toutes sortes de vertus; et si mes semblables avaient pour moi l'amour que je devrais avoir pour eux, ils pratiqueraient envers moi comme envers leurs semblables, toutes les vertus sociales. Delà naîtraient une confiance universelle, un secours perpétuel et réciproque, un accord qui ne serait jamais rompu; et l'âge d'or renaîtrait pour tous les humains.

Je conviens, répondit Aldini, que les paroles que vous venez de citer, Monsieur, sont les plus simples, les plus belles, les plus vraies que j'aie trouvées dans tous les livres de l'Europe; et si je n'étais pas convaincu depuis long-temps que Dieu me pardonnera de quelque façon que je l'adore, pourvu que je sois homme de bien, d'après de tels prin-

cipes, je n'aurais pas balancé à préférer votre religion à toutes celles du monde et à me faire chrétien. — Quoi ! Vous n'êtes pas chrétien, s'écria Mme. de Sémonville ? — Non, Madame; et quand vous saurez qui je suis, car il faudra bien pour sortir de cette demeure, que je me fasse connaître, vous n'en serez pas étonnée. — Où donc avez vous vu le jour, Monsieur ? — Dans les Indes-Orientales, Madame ; et des maux inouis, causés par une foule d'êtres bien étrangers aux maximes dont nous nous entretenons, m'ont contraint d'abandonner mon pays. — Ah ! vous me direz les maux que vous avez soufferts. — Volontiers, Madame; cependant, ne perdons pas de vue cet entretien : j'ai à cœur ma justification. — Elle est complète à mes yeux, reprit le Gouverneur. Cependant, un point de votre lettre m'étonne encore. Le moyen le plus sûr, dites-vous, d'avoir un enfant doué

d'un sens exquis, d'une conception forte, d'un génie vaste et profond, c'est de le concevoir dans l'amour, etc.

Quel rapport y a-t-il donc entre le génie d'un enfant et sa conception, d'une part, et l'amour des pères dont il a reçu le jour, de l'autre ?

Vous me faites une question, dit Aldini, à laquelle je serais très-embarrassé de répondre, si vous ne me permettiez pas d'expliquer ce qu'est l'ame ou du moins ce que je pense qu'est l'ame; et mon opinion, à cet égard, est le fruit de vingt années d'étude et de méditations.

Quant à moi, reprit le docteur, cette question ne me paraît point difficile à résoudre. Le mouvement est essentiellement inhérent à la matière. Elle a des modifications de tout genre, amenées par ce mouvement. Notre existence, notre vie est une de ces modifications; notre mort en sera une autre. Nous

sommes une portion du grand tout, et nous ne sommes rien par nous mêmes. Que nous soyons considérés avant d'avoir été, tandis que nous sommes ou quand nous ne serons plus, nous sommes toujours une section de la nature. Au-delà, toute prétention de l'homme est orgueil ou absurdité.

Vous prononcez avec une modestie admirable, dit M^me^. de Sémonville; vous avez appris que les gens modestes engagent aisément les autres dans leur parti! D'après vos principes, je ne serais pas *moi*. Cette doctrine est fort consolante. Étant chacun de nous ici une portion du grand tout, nous n'avons point d'existence qui nous soit propre. C'est admirable en vérité! Allez, je vous prie, enseigner votre doctrine à cette foule d'hommes qui, par leur ambition, bouleversent le monde. Persuadez-les qu'ils ne sont pas *eux*, mais bien une portion du tout; vous les déciderez peut-être à épargner ce tout, et à

ne pas le désoler comme ils font chaque jour par d'horribles combats qui abreuvent du sang des hommes une terre qui met tant de soins à les enfanter et à les faire croître. — Vous accusez le Docteur, Madame, dit le Gouverneur, et vous n'avez pas tort, d'après mon opinion. Cependant, la question de la nature de l'ame a été discutée par tant de savans, j'ai lu tant de systèmes sur cela, sans en être plus instruit, que je prête difficilement l'oreille à ces sortes de discours; mais peut-être Monsieur aura-t-il quelque chose de nouveau à nous dire?... — Je ne veux rien vous dire de nouveau, répondit Aldini; je vous dirai seulement ce qui est vrai. — Ce qui est vrai? J'ai bien de la peine à le croire. Je n'ai, jusqu'à ce moment, trouvé que le doute. — Et si vous aviez pu vous défaire de vos préjugés, vous auriez trouvé la conviction, ajouta le Docteur. Mais cette conviction vous eût

dit, que l'ame est à notre corps ce qu'est le son à l'air : une simple modification produite par le mouvement. — Eh bien! daignez m'entendre, dit Aldini. Je vous prie d'observer, Madame, que, malgré que je sois étranger à votre religion, si ce que j'ai à vous dire y était contraire, je saurais m'abstenir de vous en parler. Mais votre religion, comme bien d'autres, a dit, que l'ame est immortelle, et s'est abstenu de la définir. Je puis donc la définir sans offenser vos idées religieuses, pourvu que je n'altère point son immortalité.

« Parmi les philosophes discutant sur ce point, les uns ont fait l'ame matérielle, les autres l'ont faite spirituelle. Les premiers l'ont dite mortelle, les seconds, immortelle. Ces hommes ont disputé pour le plaisir de disputer : je crois qu'ils auraient été fâchés de s'entendre, de peur de n'avoir plus à discuter.

» L'opinion de ceux qui pensent que

l'âme est immortelle, est, en même temps, qu'elle est un pur esprit. Demandez-leur ce que c'est qu'un *esprit?* C'est, répondront-ils, *un être dépouillé de matière et même de substance.* Il est donc sans forme, sans étendue, et nous pourrions ajouter *sans existence.* Que ne disent-ils plutôt que l'ame n'est *rien?* car on ne peut pas être et n'être pas. Ce qui *est*, est forcément quelque chose, et ce *quelque chose* ne peut pas *être* sans substance, sans forme et sans étendue. Si donc l'ame humaine existe, elle est une substance. Quelle est cette substance? Qu'un homme me réponde: *C'est de la matière*, pourvu que, par ce mot, il entende une substance déliée, imperceptible à nos sens, et qui ne peut être vue que par les yeux de l'esprit; ou qu'il me réponde: *C'est un esprit*, pourvu que, par ce mot, il entende quelque chose qui ait une forme, qui agisse, qui change de place, qui puisse

lui-même déplacer la matière, nous serons également d'accord.

» Ne vous offensez pas de ma proposition, Madame. Dire que l'ame est un esprit, et ajouter que l'*esprit* n'est *rien*, c'est dire que l'*ame* n'est *rien*. Dire que l'*ame* est *esprit*, et ajouter que l'esprit est *quelque chose*, c'est dire que l'ame est *quelque chose*. En effet, elle pense, désire, agit; elle fait mouvoir les corps matériels, et, par leur moyen, trouble les airs, franchit l'Océan, déchire les entrailles de la terre, mesure l'immensité des cieux. Je conçois donc que l'ame est un esprit, mais que cet esprit est *quelque chose*. Or, quel est ce *quelque chose ?* Voilà la question qui doit nous occuper.

» Lorsque j'entre dans un appartement, je sens l'odeur du musc; je ne le vois pas, ce musc, qui est en évaporation; je ne saurais le toucher; mais l'odorat m'avertit de sa présence, et je

me dis : Voilà une matière bien atténuée, bien divisée, qui est en contact avec moi. Elle est si atténuée, si divisée, cette matière, qu'un grain de musc, placé pendant vingt ans, dans un appartement, peut le parfumer constamment pendant ces vingt années, être pesé de nouveau, et n'avoir à nos yeux rien perdu de son poids. Quelle divisibilité n'a donc point souffert cette matière, sans cesser d'être matière ?

» Placez-vous dans le superbe jardin des Tuileries, un jour d'illumination publique : des millions de feux, ayant chacun leur foyer, répandent chacun des faisceaux innombrables de lumière. Qu'un million de spectateurs, occupant chacun une place différente, regardent cette illumination, tous en même temps ont l'œil frappé par des rayons lumineux qui leur font apercevoir tous les foyers. Donc, un million de rayons de lumière, partis de différens points, se réunissent

à-la-fois en un seul, qui est l'œil du spectateur, sans que l'atmosphère en soit chargé assez pour que vous puissiez palper, peser et faire mouvoir ces rayons. Cependant, un million, un milliard, plusieurs milliards de spectateurs regarderaient à-la-fois cette illumination, que chacun d'eux verrait en même temps tous les foyers de lumière. Que faut-il en conclure? Que le premier lampion allumé a rempli le jardin de ses rayons; que le second l'a aussi rempli; que le troisième en a fait autant, jusqu'au millionième; et vous en mettriez des milliards, si c'était possible, que tous ces rayons, occupant le même espace, n'en feraient pas plus un corps sensible au toucher et que nous puissions saisir, emporter, etc. Quelle subtilité, quelle ténuité ne faut-il donc pas supposer aux molécules de la lumière? Cependant, nous ne doutons pas qu'elles ne soient un corps, et que ce corps n'agisse sur

les corps ; nous en avons un exemple, le plus heureux de tous, dans les bienfaits de l'astre du jour : c'est lui qui, par ses rayons impalpables, donne le mouvement et la vie à ce que nous appelons *la nature* (1).

» Voilà donc des corps qui ne le sont pour nous que par le raisonnement et non par les sens. Supposons actuellement que l'ame soit un composé de parties un million de fois plus déliées que les rayons du soleil (l'imagination peut embrasser cette supposition sans en avoir une idée précise), ne sera-t-il pas vrai que, quoique ces rayons soient une matière grossière, en comparaison de celle de l'ame, la substance de celle-ci n'en est pas moins un

(1) Je dis *ce que nous appelons la nature*, parce que le soleil lui-même doit en faire partie, que des astres innombrables en font partie, et que le soleil ne donne pas la vie à lui-même et à tous ces astres. J'ai donc dû dire, *ce que nous appelons la nature*.

corps, *spirituel* si vous voulez, mais un corps susceptible de sentir et d'être senti, et de n'être apercevable comme corps, ainsi que je l'ai dit de la lumière, que par les yeux de l'esprit, c'est-à-dire, par l'entendement.

» Nous savons, répondit le Docteur, qu'il existe dans l'atmosphère une quantité prodigieuse de fluides différens qui, par leur extrême ténuité, ne contribuent en rien à la pénétrabilité de l'air, ni à sa densité. Leurs parties sont d'une proportion si déliée, qu'il est impossible à l'imagination la plus exercée de se former une idée de leur exiguité. Les odeurs, les miasmes des maladies, ceux que nous laissons après nous, et qu'un chien fidèle développe et reconnaît avec tant de sagacité, l'électricité, le magnétisme animal, minéral, végétal; la lumière, le fluide igné, et tant d'autres connus et inconnus, mélangés, enlacés, confondus dans l'espace, pénétrant les corps ou les enveloppant de leur masse impalpable,

tous ces fluides jouent chacun un rôle en grand dans la nature, en petit sur chaque corps en particulier, et ne sont percevables que par le raisonnement. — Ne semblerait-il pas, dit le Gouverneur, que tous ces fluides ne soient aperçevables que par le raisonnement, que pour nous faire reconnaître qu'ils sont, par leur volatilité, en rapport plus intime avec notre ame qu'avec nos corps? — J'admire, lui répondit M. Aldini, comme vous saisissez mon opinion, et comme votre esprit est ingénieux à faire des rapprochemens qui s'accommodent à mes idées. Oui, notre ame, composée de parties infiniment plus subtiles que celles des fluides dont M. le Docteur vient de parler, est un corps qui n'est sensible que pour un autre corps analogue au sien. Ainsi, votre ame est aperçevable par la mienne, la mienne par la vôtre; mais elle ne peut être aperçue par un corps. La mienne, quand je vous parle, meut mes organes par sa

volonté ; ma langue, en vous transmettant mes idées, frappe votre ame, non de l'air qu'elle a modulé, mais de ma pensée qu'elle vous a transmise, et qui, étant un analogue de votre intelligence, devient saisissable par elle. — Je conçois, dit le Gouverneur, que je dois m'assurer de l'existence de mon ame, quand elle meut mon corps, comme de l'existence de l'air, quand il balance les rameaux de la forêt. Je ne vois pas plus l'un que l'autre ; mais l'effet me prouve la cause. — Et, dans cette cause, vous devez voir un corps, ajouta Aldini. Sans cette condition, comment auriez-vous un effet ? *Rien* produit-il *quelque chose ?* — Monsieur ne fait pas attention, reprit le Docteur, qu'il devient matérialiste ; et que l'ame, par sa définition, devient un corps mortel. — Voilà précisément où est le point de l'erreur, dit Aldini, et ce qui fait disputer tant d'hommes qui, peut-être,

sont d'accord. Quoi ! l'espace azuré, dans lequel roulent des astres sans nombre, près desquels notre globe est un point, est rempli de matière éthérée; nous concevons que Dieu, qui donna à ce merveilleux ensemble, l'existence et le mouvement, peut le lui conserver éternellement; et nous ne concevrions pas comment l'ame, parce qu'au lieu d'être *rien*, serait une *substance éthérée*, pourrait survivre à notre corps ! Si la substance qui la compose est incorruptible, pourquoi ne serait-elle pas immortelle ? Je dis plus. En la supposant mortelle, elle ne devrait pas mourir au moment même de la séparation d'avec le corps. — Que voulez-vous dire par là, interrompit le Docteur ? — Je veux dire que l'ame, en la supposant mortelle et corruptible, ne doit pas être morte aussitôt sa séparation d'avec le corps; et voici comme je le prouve.

« Notre corps, tout corruptible qu'il

est, ne laisse pas, après sa séparation d'avec l'ame, que de vivre encore bien des années. On a vu des corps, sans aucune préparation, se conserver entiers plusieurs siècles. Pourquoi l'ame, qui est une portion si pure, si incorruptible de sa nature, ne se conserverait-elle pas intacte, inaltérée, long-temps après la mort même, en la regardant comme mortelle? Si le corps, matière inerte et passive, survit à la mort, pourquoi refuser la même faculté à l'ame matière, agissante, pensante, et bien moins susceptible d'être altérée par le contact des élémens? Ce raisonnement devrait suffire pour dissuader ceux qui veulent que l'ame cesse nécessairement et spontanément d'exister au moment où elle se sépare de son corps. Pourquoi ses parties seraient-elles dissoutes aussitôt quand celles du corps ne le sont pas? Et, si elle n'est pas dissoute, pourquoi serait-elle sans réflexion, sans volonté et sur-tout sans amour? Ignore-

t-on qu'elle était tout cela étant unie au corps, qu'elle l'était indépendamment du corps, et que le corps, obéissant à sa volonté, attestait son pouvoir et son indépendance? La nature du corps avant sa mort, était d'être pesant, d'avoir des formes, une étendue, etc. Après sa mort il les conserve encore un certain temps. La nature de l'ame était de penser, d'aimer, de vouloir et d'agir; elle doit également conserver les facultés au moins un certain temps après la mort. Si le corps, après la vie, conserve ses facultés acquises, je ne vois point de raison pour que l'ame ne conserve aussi les siennes ».

« Mais si l'ame peut survivre à la mort en la supposant corruptible, quelle durée n'aura-t-elle point, si nous la considérons comme étant d'une essence pure, élémentaire, inaltérable de sa nature? Elle sera nécessairement immortelle, non seulement aux yeux de la foi, mais à ceux de la raison ».

Quand les hommes ont anciennement disputé sur la nature de l'ame, la physique n'avait pas acquis les connaissances dont aujourd'hui elle s'honore; l'on n'avait aucune idée des fluides aëriformes. Loin de penser que la lumière fût un corps, l'on ne soupçonnait pas que l'air en fût un. L'on n'avait pas la moindre idée de ces parties volatiles, incorruptibles qui, sans tomber sous nos sens, ne laissent pas que de jouer dans la nature un aussi grand rôle que la matière visible qui seule nous paraît composer notre globe. Ces fluides sont essentiellement utiles, puisqu'ils sont la sensibilité et le mouvement de tous les êtres. Regarder à cette époque l'ame comme une matière, c'était lui supposer une substance semblable à celle du corps, ou même c'était dire qu'elle était le corps lui-même. Or, le corps est mortel et corruptible; donc, c'était avancer que l'ame était mortelle et corruptible. Mais aujourd'hui, que nous connaissons une

foule de fluides essentiellement utiles à la vie de la nature, fluides que nous ne pouvons concevoir susceptibles de corruption, nous pouvons supposer l'ame composée d'une substance plus volatile, plus expansible, plus incorruptible encore que ces fluides, sans qu'elle soit une matière mortelle et sujette à dissolution. C'est alors que l'ame à nos yeux devient une être dont l'existence est démontrée. Qu'est-ce qui fait rejeter l'existence de l'ame par plusieurs ? C'est l'impossibilité de concevoir un être qui ne soit rien. Mais offrez à l'homme sage l'idée d'une substance spirituelle, composée d'une fluide volatil, expansible, incorruptible, qui ne soit visible qu'aux yeux de l'esprit; vous le verrez en concevoir la possibilité et l'adopter comme une vérité glorieuse et consolante; car elle nous offre un *moi* sur lequel le tyran le plus farouche et le plus fort ne peut exercer aucun pouvoir; un *moi* insaisissable, indivisible, inaltérable, et

qui, en conservant ces qualités, doit survivre à la mort.

Cette opinion, loin de déplaire au philosophe chrétien, doit, par le raisonnement, achever sa conviction sur l'immortalité de l'ame, conviction que jusqu'à ce moment il n'avait que par la soumission de la foi. — J'ai quelque chose de plus essentiel à vous dire encore à cet égard, répliqua le Gouverneur. Nos Théologiens ne sont point d'accord sur la manière dont notre ame s'unit à notre corps dans le sein maternel. Les uns veulent, que toutes les ames ayent été créées dès le commencement par la volonté divine, et qu'au moment de la conception, une de ces ames vienne s'unir à tel homme commencé. Les autres prétendent, que chaque ame est créée par Dieu à proportion qu'un nouvel être conçu a besoin d'être animé. Or, ces deux opinions me paraissent contraires à celle du péché originel. Dieu, d'après

ces deux opinions, punirait en nous un être absolument étranger à l'essence du premier homme; car je ne tiendrais à Adam que par mon corps, qui n'est pas *moi*, mais l'enveloppe de *moi*. Si j'adopte votre opinion, si mon ame me vient de mon père et de ma mère, elle tire son origine d'Adam. Or, Adam fut essentiellement vicié par la faute qu'il commit; donc la source, d'où je tire mon ame, est essentiellement viciée; donc le péché originel a dû venir jusqu'à moi; il est une suite nécessaire de la vie; il est la conséquence forcée de la source où j'ai puisé mon origine. — Je vous remercie, Monsieur, de cette réflexion, que je n'aurais pas osé me permettre quand même elle serait venue à mon esprit.

« Mais récapitulons ce que j'ai voulu vous démontrer préliminairement. J'ai dit premièrement, que l'ame agit sur le corps; secondement, que l'ame, ainsi

que le corps, peut exister, même étant corruptible et mortelle, après sa séparation d'avec le corps ; troisièmement, que l'ame, pendant le temps de sa survivance à la séparation du corps, doit conserver ses facultés aimantes, pensantes, agissantes ; quatrièmement ; que rien n'empêche que ces facultés ne se perpétuent éternellement, si telle est la volonté de Dieu ; et j'ose avancer, cinquièmement, que l'essence de l'ame n'est pas corruptible, mais qu'elle est toute céleste, et qu'elle est d'autant plus forte et plus puissante, que ses parties ont plus d'adhésion et d'affinité entr'elles ».

« Ici, M. le Docteur, j'invoque votre science ; car je vais raisonner d'après des principes qui vous sont connus. Vous nommez attraction et je nomme amour la force active, mais inapercevable, qui fait que deux portions de matière se réunissent pour ne former qu'un même corps. Mais quand il s'agit de constituer

constituer une ame, ce n'est plus une partie d'amour qui s'unit à la matière, c'est l'amour qui s'unit à l'amour; c'est l'essence attractive qui s'agglomère et forme une ame destinée à s'unir à un corps, à s'aggrandir avec lui, à parvenir à sa perfection de créature terrestre. Plus la substance du germe de cet ame fut pure, plus elle fut susceptible, pour son aggrandissement, d'attirer des parties pures comme elle. Or, nous savons que, plus les parties sont pures, plus elles ont d'affinité entre elles; plus elles ont d'affinité, plus il s'en accumule dans la même étendue; et plus il s'en accumule dans la même étendue, plus le corps qui en résulte a de la ductibilité. D'après ces principes, qui sont incontestables, plus les parties constituantes d'une ame sont analogues, plus elle doit être forte, intelligente, active et pensante; or, ses parties constituantes sont amour, comme nous l'avons démon-

tré plus haut ; donc plus une ame, dès son principe, est constituée d'un amour pur, plus elle est susceptible d'atteindre aux facultés assignées par l'Éternel à son immortelle essence.

« Lors donc que j'ai dit à Zilia, le plus sûr moyen d'avoir un enfant doué d'un sens exquis, d'une conception forte, d'un génie vaste et profond, c'est de le concevoir dans l'amour, je lui disais une grande vérité ».

## CHAPITRE VI.

EN effet, supposons un homme qui, doué d'un amour pour ainsi dire surnaturel, jette dans le sein d'une femme, également bien aimante, le germe de sa reproduction; dans ce germe sont deux choses, la partie corporelle, la partie spirituelle ou amour. Plus les deux personnes, en se reproduisant, seront aimantes, plus le germe sera composé de parties *amour* ou *spiritualité*; non-seulement les parties spirituelles seront nombreuses, mais elles seront fortes en raison de leur pureté. La vigueur du germe sera proportionnée à la partie agissante, qui est la partie spirituelle ou aimante. Or, plus ce germe sera vigoureux, dès son principe, plus le développement sera heureux. — Je conviens, dit le Docteur, qu'il y a une

grande analogie entre le cerveau et les parties sexuelles. L'on a même observé que les inclinations des pères et mères passent, par la conception, dans l'esprit ou le caractère des enfans. — Ce que vous dites-là, Docteur, viendrait merveilleusement à l'appui de ce qu'avance Monsieur, dit le Gouverneur. Il me semblerait, en effet, assez naturel que, dans la fécondation d'un embryon, la partie intellectuelle fût jetée, par les pères et mères, en même temps que la partie matérielle. — Vous entrevoyez la possibilité de ce phénomène, reprit Aldini; vous en concevrez bientôt la nécessité. Ne vous paraît-il pas probable que deux êtres, dont les parties sexuelles et le cerveau sont dans une grande effervescence; je veux dire que deux êtres, passionnément épris l'un de l'autre, déposent dans le germe de leur reproduction, au moment de la conception, des parties *morale*, *ame*, *esprit* (comme on voudra les

nommer) plus vigoureusement, plus énergiquement organisées que celles qui ne sont appelées à l'acte de régénération, que par un instinct matériel, un simple appétit de la nature? Dans ce dernier cas, la partie physique ou matérielle peut être tout aussi vigoureusement, et sur-tout aussi abondamment organisée que dans le premier; mais la partie spirituelle, agissante, pensante, sera molle, sans vigueur, sans effervescence, sans énergie.

« Je conviens, dit le Docteur, que *les mouvemens de l'ame occupée d'une passion, se communiquent à tous les organes; toutes les fibres en sont agitées; leur mouvement tonique en est accéléré. Et l'intensité de ce mouvement, long-temps contenu, en devient plus impétueuse et plus puissante.*

» *Nous sommes excités à la conservation de notre espèce, par un*

*sentiment aussi vif, aussi involontaire que celui qui nous attache à la conservation de notre individu. Des fonctions si intéressantes ne devaient point dépendre des incertitudes d'une volonté capricieuse ; nous devions y être poussés par un mouvement qui fît taire tous les intérêts devant celui-là. De ce mouvement naît la dépendance réciproque des deux sexes. Aussitôt qu'ils viennent à connaître leurs véritables rapports, il ne leur est plus permis de se regarder de sang froid. L'un ne voit dans l'autre qu'un moyen de félicité, et que le complément de son être. Ils s'élancent l'un vers l'autre avec une vivacité proportionnée à la force avec laquelle la nature leur parle en faveur de l'espèce ; et, pour s'enchaîner mutuellement, l'un emploie la prière, et l'autre un tendre artifice.* Arrive enfin le moment de la défaite et du triomphe, moment égale-

ment glorieux pour les deux contendans. *La courte aliénation dans laquelle leur ame semble, pour un moment, passer toute entière dans le nouvel être qui en doit résulter, et les circonstances physiques qui la précèdent, sont peut-être une condition nécessaire; un acte propre à imprimer le sceau de la vie à l'ouvrage de la génération : les molécules de la germination reçoivent peut-être par là des propriétés qu'elles n'avaient pas encore. On prétend que la disposition morale où peuvent se trouver les époux, a beaucoup de pouvoir dans la formation du nouvel être, soit pour modifier, de diverses manières, sa constitution physique, soit pour déterminer le caractère et la trempe de son esprit.* J'ajouterai, à l'appui de ce que vient de nous dire M. le Docteur, reprit Aldini, qu'Épicure prétend que le germe fécondant est imprégné des parties les

plus pures du corps et de l'ame des amans ; et, comme l'a très-bien observé Monsieur, il semble qu'en ce court moment d'aliénation, l'ame des époux se soit confondue pour se reposer toute entière sur le germe qu'elles fécondent, et auquel ils donnent leurs inclinations, comme leurs qualités. L'on remarque cette nuance dans les bâtards d'un sang illustre, quoique abandonnés par leurs pères dès leur naissance. Vainement, élevés dans une chaumière ou au sein des bois, on leur cache de qui ils ont reçu le jour ; vainement ils ne voyent autour d'eux que des hommes à inclination servile, à penchans bas, abjects, bornés, obéissans ; ces enfans, en prenant de l'âge, lèvent un front superbe ; leurs inclinations sont grandes, leur caractère impérieux, leur jeunesse indomptable ; ils ne s'imaginent pas qu'on puisse leur commander ou qu'on ne doive pas leur obéir. Considérez-

vous, au contraire, l'enfant d'une princesse qui, adonnée à une passion simplement physique, a conçu d'un homme abject et sans amour, mais que le hasard a placé dans son lit? vous verrez, quelle que soit l'éducation brillante qu'il ait reçue, qu'il n'aura jamais ce ton de la véritable grandeur, cette délicatesse de sentiment, cet héroïsme de caractère que l'on trouvait dans ses aïeux. — Sans vouloir faire des applications, dit le Gouverneur, j'ai vu plus d'un exemple en France de vos deux assertions, et principalement de la seconde. Combien de familles n'ont dégénéré que par des désordres de cette nature! Vous avez donc voulu nous prouver que, dans la conception, les époux font passer une partie de leur matérialité et de leur spiritualité dans leurs enfans; et vous prétendez que l'ardeur, l'impétuosité, la force spirituelle des amans, doivent, en ces momens, produire le commen-

cement d'un être plus énergiquement organisé que celui qui est formé par l'instinct ou le simple appétit de la nature. Je conviens que ces propositions prennent un caractère de probabilité; mais elles ne sont qu'un système élevé sans fondement et soutenu sans preuves mathématiquement démontrées; et, depuis long-temps, en Europe, on a banni des sciences, tous les systèmes méthaphysiques, qui ne faisaient qu'entraver la marche des connaissances humaines. — Je connais cette méthode et je l'approuve, Monsieur: Mais, comment appuyer, sur des expériences positives et sur des démonstrations matérielles, ce qui ne frappe point les sens, et n'est absolument que du domaine de l'intelligence? Les connaissances spirituelles ne peuvent s'acquérir que par l'observation et l'expérience du raisonnement. Les champs de l'imagination ont aussi leur fécondité et leur produit. Pourquoi se-

rait-il défendu d'y glaner dans ce qui concerne la morale? Quand je vois deux corps, je les compare et je tire une conséquence relativement à leurs rapports. Pourquoi, en voyant deux ou plusieurs idées, ne pourrais-je pas les considérer également avec sagesse, les étudier avec précaution, et prononcer un jugement sur leurs rapports entr'elles? Je peux tirer des conclusions fausses; mais cet accident arrive à ceux qui prononcent sur la matière. Vous me répondrez qu'on démontre, matériellement, les erreurs sur la matière. Je vous répliquerai qu'on la démontre spirituellement dans un faux raisonnement sur des idées données. Pourquoi l'esprit, qui rectifie les erreurs sur la matière, ne pourrait-il pas rectifier les siennes propres? Quand je veux mesurer la distance laissée entre deux corps, distance que je ne puis parcourir, le terrain qui les sépare devient idéal pour moi. Mes pas ne pouvant le mesurer,

mon esprit en fait le travail, et le résultat n'en est pas moins certain. De même ici, je ne puis décomposer l'être qui, dans le sein de sa mère, vient de commencer son existence. Mais le raisonnement, fondé sur les sages observations de l'expérience, me prouve qu'il y a deux parties essentielles dans cet être, la partie matérielle, la partie spirituelle. Les remarques de tous les physiologistes, et même de tous les simples observateurs de la société, ont fait trouver des ressemblances frappantes entre le moral et le physique des enfans, et le moral et le physique des auteurs de leurs jours. J'en conclus que, lors de la conception de leurs enfans, les pères ont déposé ensemble un mélange de parties morales et physiques de leur propre essence; et je ne crois pas qu'une telle assertion ne soit point revêtue de toutes les preuves nécessaires à une démonstration.

« Je conviens que vous avez raison sur ce point, dit le Gouverneur; mais

il ne s'ensuit pas, que deux êtres, parce qu'ils s'aiment beaucoup, doivent engendrer un être d'une plus grande intelligence que celui qui aura été engendré par le pur instinct de la nature; car, un homme de beaucoup d'esprit peut engendrer un sot, tout aussi maladroitement que l'homme le plus ordinaire. — Eh bien! dit Aldini, votre objection est précisément ma défense. Je n'ai pas dit que, pour être susceptible d'une grande intelligence, un enfant devait être engendré par des parens de beaucoup d'esprit, mais par des parens de beaucoup d'amour. Puisque les enfant tiennent de leurs pères, du côté des formes corporelles et spirituelles; assez généralement un enfant, engendré par des pères courageux et de haute intelligence, devrait être courageux et de haute intelligence, ce qui n'arrive pas cependant toujours. Il faut donc chercher une autre cause aux qualités de l'entendement;

et cette cause est l'amour. Si, lors de la réproduction, les pères ont beaucoup d'amour, le cerveau, qui a une si grande affinité avec les parties sexuelles, est vigoureusement mis en jeu; l'imagination se monte, toute la portion intellectuelle des pères est en contraction (ce qui n'arriverait pas si la conception ne se faisait que par une opération de l'esprit); il en résulte une forte expansibilité, vers les parties sexuelles, de toutes les facultés de l'entendement; et le nouvel être qui en résulte reçoit une portion abondante de spiritualité. Substituez-vous, à ces époux amans, deux êtres de beaucoup d'esprit, mais qui, sans amour l'un pour l'autre, s'unissent en obéissant à l'appétit de la nature, ils ne donneront de spiritualité, à l'enfant qui résulte de leur approche, que ce qui est absolument inhérent à leur espèce ».

Ici, Mme. de Sémonville regarda le gouverneur avec un sourire affec-

tueux; elle semblait lui dire, en applaudissant au système de M. Aldini : « Ne soyons pas étonnés des heureuses dispositions de notre fils; tu sais combien j'étais aimante lorsque je le conçus; tu sais combien je t'aime encore, et combien nous avons aimé notre enfant. Serait-il vrai que l'amour fût la source de l'intelligence, comme il l'est de la félicité ? »

Cependant, le Gouverneur, qui sut apprécier le regard de son épouse, prit la parole, et dit : « Votre système me plairait assez, Monsieur, s'il n'était pas basé sur de simples hypothèses. Vous croyez donc que le premier germe de spiritualité, jeté par l'amour dans la conception, suffit pour que l'être qui en résulte soit un homme d'esprit ? — Non, Monsieur; ce premier germe ne suffit pas. Comme le corps se nourrit et prend de belles proportions par les alimens qu'il reçoit, de même l'ame se

nourrit et grandit par une nourriture analogue à son essence ; et, comme cette nourriture est amour, il en prendra d'autant plus dans le sein de sa mère, qu'elle sera plus aimante. De là, arrivant à la vie, s'il continue d'être nourri par cette tendre mère, quelle surabondance d'émanations d'amour viendra fortifier l'ame de son enfant! Passant ensuite dans la société, il y portera les dispositions premières qu'il a reçues. Les parties constituantes des corps, tant matérielles que spirituelles, s'unissent à celles qui leur sont analogues, soit pour grandir les corps, soit pour les maintenir dans l'état de perfection auquel il leur est permis de s'élever. Il s'ensuit que l'ame, dont nous parlons, continuera de se nourrir des émanations dont elle sera environnée. Plus sa première essence sera pure, plus elle sera attractive de parties pures comme elle ; et ces parties pures d'amour la rendront chaque jour

plus

plus forte, plus agissante, plus intelligente; elle arrivera même au suprême degré d'intelligence et d'activité, si, dans son organisation primitive, elle reçut des dispositions d'amour au suprême degré. L'amour est, à l'embryon nouvellement formé, ce qu'est le sucre à la graine de raisin. Plus le raisin est sucré, plus le vin qui en résulte est spiritueux; la douceur se tourne en esprit ou force; l'amour, qui est au moral ce que la douceur est au physique, ne pourrait, quant à ses effets, trouver une comparaison qui lui convînt plus complètement.

» A présent, Monsieur, permettez que je réponde à une espèce de reproche que vous m'avez adressé. Vous m'avez dit, que je n'appuyais mon système que sur des hypothèses; mais, si je vous annonçais maintenant que je ne vous ai présenté ces hypothèses que pour vous amener à recevoir plus favorablement les faits que je pouvais fournir à l'appui

de mon opinion, me pardonneriez-vous le temps que j'ai employé à des discussions métaphysiques? Daignez donc m'écouter un moment de plus. — Ah! nous vous donnerions des années, s'écria le Docteur, que vous ne prouveriez pas votre doctrine par des faits! — J'espère, répliqua Aldini, que vous m'aiderez même à les mettre au jour, et que vous conviendrez que ce sont les faits qui ont produit le système, et non le système qui, pour prendre faveur, a voulu s'étayer sur des faits.

## CHAPITRE VII.

« PARMI les exemples, que je vais citer, continua M. Aldini, vous reconnaîtrez les personnages, parce que je les prendrai chez les nations qui vous sont connues. Je pourrais vous parler des peuples de l'Inde, chez lesquels vous trouveriez les mêmes phénomènes; mais, leur histoire vous étant moins familière, vous pourriez croire que je crée des exemples à plaisir.

» Ne reconnaissez-vous pas, en Europe comme en Asie, pour les plus grands hommes qui aient paru sur la terre, les fondateurs des empires, ces pères du genre humain, qui ont été les législateurs de puissans états? — Oui, Monsieur, répondit le Gouverneur. — Que penseriez-vous de ma doctrine, si je vous démontrais que tous, ou presque tous ces grands fondateurs ou législateurs

d'empire ont été engendrés par l'amour? Ne serait-ce pas, en quelque sorte, prouver matériellement une proposition qui ne devait être démontrée que par les procédés du pur entendement? — Je ne veux pas m'avouer vaincu, dit le Gouverneur, avant même d'avoir connu les armes dont vous voulez vous servir dans le combat. — Eh bien! Monsieur, interrogeons-nous ensemble, et demandons-nous par quelle singularité il est arrivé que le nombre de bâtards étant si petit, en comparaison des enfans légitimes, presque tous les grands législateurs du monde aient été bâtards? Suivez bien la nomenclature que je vais faire; et, si j'oublie quelque grand législateur ou fondateur de vaste empire, daignez m'en avertir.

» Zoroaste, fondateur de la religion des Mages, n'a laissé aucune trace de son origine, dans des siècles où l'on s'honorait tellement du sang dont l'on

avait reçu le jour, que l'on ne nommait jamais un personnage important sans ajouter à son nom celui de son père, quelque obscur et ignoré qu'il fût. Jamais l'histoire n'a fait mention des parens de Zoroaste.

» Brama, fondateur de la religion des Mages, et sur-tout des Brames, législateur du Bengale, de l'Indoustan et de plusieurs autres contrées de l'Orient, naquit et s'éleva sans qu'on lui connût de père. Il régna, avec la justice d'un prince légitime, après avoir triomphé en conquérant; il fit des lois religieuses, civiles et criminelles; et, à sa mort, il fut divinisé par les prêtres qu'il avait institués, quoiqu'il leur eût commandé d'enseigner l'unité de Dieu. Ils le déclarèrent fils aîné de l'Éternel, disant qu'il avait été engendré par son esprit, sans la participation d'aucun homme. C'est donc pour nous un article de foi de le croire né hors du mariage, et mis au monde par l'amour.

» Foë ou Fo-hi, législateur des Chinois, naquit d'une vierge, qui conçut étant environnée de l'arc-en-ciel. C'est l'opinion religieuse du pays ; ce qui signifie, en d'autres termes, que Fo-hi naquit d'un père inconnu, et fut l'enfant de l'amour.

» Osiris, législateur des Égyptiens, était fils naturel de Niobé et soi-disant de Jupiter. Grand prince, conquérant et législateur, il laissa une renommée si fameuse qu'il fut mis au rang des Dieux.

» Minos, législateur des Crétois et vainqueur des Grecs, fonda le gouvernement le plus durable que vous ayez eu en Europe. Il dura près de deux mille ans. Il était fils naturel d'Europe et soi-disant de Jupiter.

» Rémus et Romulus, fondateurs de l'empire Romain, étaient fils naturels de Réa Silvia, jeune vierge consacrée à Vesta. Leur père fut soi-disant Mars.

» Moïse, législateur du peuple Juif,

fondateur d'un empire fameux dont les lois et les écrits régissent, depuis plus de quatre mille ans, les trois quarts, non des hommes, mais de la terre; Moïse eut une naissance de la même nature, mais qui demande à être discutée. Pardon, Madame, si je contrarie un peu les opinions reçues parmi les Chrétiens; mais je plaide en faveur de l'amour, le principe fondamental, éternel, immuable de leur religion. Comme je suis étranger à sa doctrine, quant à la foi, vous pourriez m'accuser de parler un peu légèrement ; en conséquence, je passe ce législateur sous silence, comme enfant naturel. — Non, non, s'écria Mme. de Sémonville, parlez : nous n'en penserons toujours que ce que nous voudrons en penser. — Moïse naquit 1571 ans avant J.-C., continua Aldini. Il fut exposé par sa mère dans un petit berceau de joncs, enduit de bitume ; il fut jeté dans le Nil, et les flots le por-

tèrent aux pieds de Thermutis, fille de Pharaon, roi d'Égypte. Cette princesse, le voyant passer, le fit pêcher, et résolut, en l'adoptant, de le faire nourrir et de lui donner une éducation à ses frais. Elle cherchait une nourrice, lorsque Marie, jeune fille au service de Thermutis, déclara que cet enfant était son frère, et que sa mère était Jocabed, Juive comme elle. La princesse fit venir Jocabed, et lui confia l'enfant, qui fut appelé Moïse, c'est-à-dire, *Sauvé-des-eaux.*

C'est ainsi que les livres saints rapportent la naissance de votre premier législateur. Discutons cette aventure si invraisemblable, et voyons si nous ne lui trouverons pas une autre mère que Jocabed. — Que dites-vous invraisemblable? répliqua M^me^. de Sémonville; dites merveilleuse; c'est le mot. Pardon, Madame, encore une fois, de contrarier votre opinion, il est des événemens merveilleux

merveilleux que l'on se plaît à croire, parce qu'ils sont vraisemblables ; mais celui-ci l'est-il ? — Sans doute. — Ne serait-ce pas parce que vous n'y avez point réfléchi ? — Eh bien ! parlez. — Vous êtes mère, Madame ; et c'est votre cœur qui sera juge dans cette cause, après que nous l'aurons éclaircie. Vous n'ignorez pas, Madame, que le Nil est un très-grand fleuve dont les flots sont quelquefois bien dangereux, et que les crocodiles, qui y abondent, sont d'une voracité à partager un homme en deux d'un seul coup de dents. — Je sais cela. — Eh bien ! Madame, mettez-vous non pas à la place de Jocabed, jamais un rôle aussi odieux n'eût été pour une ame comme la vôtre, mais à la place de Thermutis : soyez sur les bords du Nil ; faites pêcher, par un de vos gens, quelque chose que vous y verrez flotter ; on vous annonce que c'est un enfant. De quelle joie ne serez-vous pas pénétrée en voyant que vous avez

sauvé cette innocente créature? Voilà le premier sentiment que vous éprouverez; le second sera celui du ressentiment contre la mère barbare qui le dévoua à la mort, en le lançant dans un fleuve où il devait être nécessairement la victime de l'inconstance des flots ou de la voracité des crocodiles. Votre cœur compâtissant adopte cet enfant, vous le nommez, et vous vous en rendez la mère. Il lui faut une nourrice; on vous dit que la marâtre est là. Sera-ce à cette femme sans entrailles que vous oserez le confier? Ne vous croiriez-vous pas aussi coupable, vous, mère adoptive, que la mère infanticide, si vous la choisissiez pour conserver les jours de la victime que vous avez sauvée? Votre cœur, Madame, se fût soulevé contre cette proposition. — Quand j'ai lu cette histoire, Monsieur, dit M^me^. de Sémonville, j'ai cru que Jocabed avait voulu, par cette action merveilleuse, stimuler

le cœur de la princesse, en lui laissant croire qu'elle sauvait réellement la vie à cet enfant. — Je parierais, Madame, que vous n'aviez pas fait attention d'abord à trois choses: la première, qu'il était possible que Thermutis ne vît pas le berceau; la seconde, qu'un coup de vent le submergeât; la troisième, qu'un crocodile l'avalât. Si vous aviez pensé à ces trois choses, que devait voir nécessairement une habitante des rives du Nil, vous n'auriez pas aussi légèrement excusé Jocabed. Mais, passons sur ces considérations, et daignez encore reprendre le rôle de Thermutis. Si l'une des Demoiselles de votre suite vous avait dit aussi-tôt, *cet enfant est mon frère, sa mère est Jocabed,* n'auriez-vous pas vu, dans cette conduite, une jonglerie dénaturée, une comédie ridicule autant que barbare, jouée uniquement pour vous émouvoir en faveur de l'enfant, et n'auriez-vous pas méprisé tous les mem-

bres de cette famille juive qui auraient eu part à cet odieux arrangement? N'auriez-vous pas dit à Marie? quoi! j'ai mille bontés pour vous; votre mère met au monde un fils qu'elle est hors d'état de nourrir, et, loin de la secourir vous-même des bienfaits que je répands sur vous, loin d'implorer, du moins, ma charité, mon humanité qui ne vous sont pas inconnues, vous avez la barbarie de laisser exposer votre frère à la voracité des monstres qui habitent les profondeurs du fleuve! Vous et votre mère n'êtes que des ames féroces. Je prendrai soin de l'enfant. Me voilà devenue sa mère, puisque la sienne l'a rejeté; mais vous, qui avez consenti à ce fratricide, fuyez; et vous Jocabed, infanticide, n'attendez pas que je vous confie cet innocent; il doit reposer sur un sein pur et exempt de crimes. — J'avoue qu'à la place de Thermutis, j'aurais refusé l'enfant à Jocabed, dit M^me^, de

Sémonville. — Eh bien! considérons à présent les choses sous un point de vue différent. Imaginons que Thermutis, fille d'un grand Roi, ait mis au monde un fils; qu'elle ne veuille ni s'en déclarer mère ni s'en détacher; qu'elle confie le secret de sa faiblesse à Marie, jeune juive à son service; que celle-ci lui dise, ma mère peut nourrir votre enfant; la princesse lui confiera ce précieux dépôt, et, méditant sur le moyen de le rapprocher de son flanc maternel, elle imaginera de supposer, aux yeux de son père, de ses autres femmes, et de toute la cour, qu'elle a sauvé cet enfant, et qu'elle l'a adopté. Une Juive, esclave infortunée ne balance pas à se charger d'un délit imaginaire pour devenir la mère du fils de la fille d'un grand Roi, et la confidente bien-aimée du plus grand secret d'une princesse. Alors, on fait un berceau de joncs qu'on enduit de bitume; on le fait flotter un

moment sur le bord du rivage aux yeux de Thermutis; alors, tout crime disparaissant, Jocabed est acceptée pour nourrice; alors enfin, Marie, loin d'être renvoyée, est comblée des faveurs de la princesse. — Toutes ces réflexions m'étonnent, dit le Gouverneur. Voilà comment l'habitude de contempler, dès son enfance, les choses sous un certain point de vue, nous y accoutume tellement, que nous n'en apercevons point les ridicules. Je serais d'autant plus porté à adopter votre opinion sur Thermutis, que je connais plusieurs enfans, nés de grandes princesses, et qui ont été adoptés par des femmes de leur cour. Je vous dirai même que, dans le nombre, il s'en trouve qui seraient bien propres à confirmer votre opinion sur les talens innés dans des enfans engendrés par l'amour. L'un d'eux sur-tout est un jeune homme du plus grand esprit. Il s'annonce avec des dispositions surprenantes. Mais

ce que vous me dites de nos livres saints me fatigue. Ils ne peuvent pas s'être trompés. — Je ne prétends pas non plus qu'ils se soient trompés. Ils racontent les choses, à l'égard de Moïse, telles que Thermutis les présenta dans le monde. Moïse, élevé comme fils de Jocabed, dut l'adopter pour mère, comme il adopta ses enfans pour frères et sœurs. C'est à la raison à retrancher de cette aventure ce qu'elle a d'incroyable et même d'impossible, et à y substituer ce qui est probable et naturel. — Je serais d'autant plus de l'avis de Monsieur, relativement à Moïse, dit le Docteur, quoique je sois loin d'embrasser sa doctrine sur les effets de l'amour, que, dans cette histoire, contre l'usage des saintes écritures, le père du personnage est à peine connu. *Amram*, mari de Jocabed, joue, pour ainsi dire, un rôle nul dans l'histoire de Moïse; c'est Jocabed qui y est tout : en effet, si Thermutis en fut la

mère, Jocabed seule fut pour quelque chose dans cette maternité. Ce fut une convention de femmes, dans laquelle *Amram* n'entra pour autre chose que pour le silence. C'est ainsi que lorsqu'on parle du jeune homme à grandes dispositions, dont il était question tout-à-l'heure, on ne dit pas le fils de M. de N... mais le fils de Mme. de N... Une seconde considération en faveur de l'opinion de Monsieur, c'est que Moïse, élevé par une Juive, devenu Juif lui-même, n'aurait dû avoir que l'éducation malheureuse d'un Juif. Il n'en fut pas ainsi; il fut initié à toutes les connaissances des Prêtres égyptiens; on lui enseigna toutes les hautes sciences, l'histoire, la cosmogonie et l'alchimie; son génie vaste et profond surpassa même les connaissances de son temps; une troisième considération, et qui doit entrer pour beaucoup dans les probabilités en faveur de l'opinion de Mon-

sieur, c'est que Moïse conserva, dans son état abject d'esclave, car les Juifs étaient alors en captivité chez les Egyptiens, les inclinations et les goûts de ceux dont il avait reçu le jour. Semblable à Cyrus qui, fils de Mandane, Reine des Perses, et se croyant issu d'un simple berger, ne laissa pas que de s'exercer, dès l'âge de quatorze ans, à la profession de ses pères, en se créant, même au sein des forêts, des soldats, des ministres, des généraux, des juges, des chambellans, etc. Moïse, dans l'état de servitude, manifesta toutes les inclinations de ses pères en aspirant au bonheur de se créer un peuple et des états. Doué d'un génie sublime..... — Que lui avait donné l'amour en le formant, interrompit Aldini. — C'est un point dont je ne suis pas encore convenu, répliqua le Docteur; doué d'un génie sublime, Moïse fonda ses lois sur la liberté et sur l'unité d'un Dieu; deux vérités qui,

éloignant les hommes de toute impiété, de toute tyrannie, sont seules dignes de contenter et d'ennoblir les sentimens d'un homme vertueux. Il donna à son peuple une législation si puissante, qu'aujourd'hui même, que, depuis quinze cents ans, ses sectateurs sont sans patrie, ils s'en sont faite une de l'univers, où, à l'aide des lois de leur fondateur, homme de bien, en dépit des tyrans de la terre, ils maintiennent leur liberté au milieu des peuples esclaves, et conservent la doctrine pure et sans mélange du Déisme, parmi les religions idolâtres qui sont sorties du cerveau des humains.

» Remarquez que ce que je dis des inclinations de Moïse et de Cyrus, relativement aux inclinations innées de leurs pères pour le commandement que l'on trouve dans leur état d'abjection, se fait remarquer dans la conduite de Romulus. Il n'est pas seulement fils de

l'amour, mais sa mère est fille du Roi d'Albe Numitor, comme Mandane, fille d'Astiage, Roi des Mèdes, et Thermutis de Pharaon, roi d'Egypte.

» Ce n'est pas seulement dans les hommes que l'on trouve ainsi innées les inclinations de leurs pères, quoique ces inclinations n'aient été formées que par l'éducation. Les animaux nous présentent habituellement les mêmes phénomènes. Le chien courant, de bonne race, se tenant à peine encore debout, aboie, s'il est mis, par l'odorat, en contact avec les émanations d'un chevreuil; le chien couchant, même au teton, forme l'arrêt en présence du lapin sautillant ou de la perdrix timide. Tout cela semble annoncer en effet que, dans la procréation, les pères, y portant l'empreinte de leur esprit lorsqu'il semble aller se concentrer en un seul point au moment de la réproduction, y déposent une partie des germes spirituels de leur

existence (1). Mais pardon de ma digression, Monsieur, continuez de nous faire part de vos observations sur les enfans naturels.

---

(1) M. Cabanis, *Rapport du physique et du moral de l'homme*, tom. II, p. 7, dit :

« On voit les plantes, maniées par un habile cultivateur, acquérir des qualités absolument nouvelles, imprimer à leurs produits un caractère qu'elles n'avaient pas primitivement. L'art a même su trouver les moyens de fixer ces modifications accidentelles et factices, tantôt en assujétissant à ses vues les procédés ordinaires de la génération, tantôt en opérant des réproductions purement artificielles, monument précieux de son pouvoir sur la nature.... De même les dispositions acquises, qui paraissent, chez l'animal, gravées en traits plus distincts et plus fermes que dans la plante, s'y perpétuent aussi plus sûrement de race en race, et montrent aux yeux les plus irréfléchis combien le génie de l'observation et de l'expérience peut améliorer les choses autour de nous ».

» De la religion de Moïse, reprit Aldini, deux autres ont pris naissance. L'une eut pour fondateur Mahomet. Cet homme extraordinaire, grand capi-

---

Il dit encore, tom. II, pag. 179 :

« L'empire de l'habitude ne se borne pas à ces profondes et ineffaçables empreintes qu'elles laissent chez chaque individu ; elles sont encore, du moins en partie, susceptibles d'être transmises par la voie de la génération. Une plus grande aptitude à mettre en jeu certains organes, à leur faire produire certains mouvemens, à exécuter certaines fonctions ; en un mot, des facultés particulières, développées à un plus grand degré, peuvent se propager de race en race ».

Il est évident que M. Cabanis, par ces mots *l'empire des habitudes*, entend tout ce qui tient aux goûts, aux sentimens, aux passions. Donc, il doit être de mon avis quant à la possibilité qu'ont l'homme et la femme, de faire passer dans le germe qu'ils fécondent les passions aimantes dont ils sont affectés.

M. Cabanis dit ailleurs :

« Il demeure bien prouvé que les tendances

taine, politique profond, législateur étonnant, était fils d'Eminah, jeune et belle Arabe, qui était veuve depuis dix mois lorsqu'elle enfanta Mahomet.

---

instinctives, qui surviennent dans le cours de la vie, résultent, comme celles que l'animal manifeste en naissant, d'impressions internes, indépendantes, à leur origine, de celles que reçoivent les organes des sens proprement dits ».

Appliquons cette conclusion à l'amour, et nous conviendrons que ses effets peuvent être transmis par les pères et mères à leurs enfans, *par des impressions internes, indépendantes, à leur origine, de celles que reçoivent les organes des sens proprement dits.*

Il est également prouvé, d'après M. Cabanis, que l'organe qui a le plus de rapports avec le cerveau, est celui de la génération. Une altération, une paralysie momentanée, un simple dérangement, ou l'introduction de quelque corps étranger *dans l'organe de la génération, suffit pour déranger toute l'organisation morale du cerveau.* « C'est ainsi, ajoute-t-il, que la folie tient souvent au dé-

Quant au fondateur de la religion chrétienne, ce n'est point à moi de prononcer. Votre foi nous dit, comme la nôtre nous le dit du Dieu de nos pères,

---

rangement ou à l'altération des organes de la génération, plutôt qu'à ceux de la pensée; mais en même-temps les organes de la pensée ont un rapport absolu avec ceux de la génération. Ils exercent une influence prodigieuse sur eux. C'est donc une réciprocité d'influences et de rapports des uns envers les autres. De là nous devons nécessairement conclure que, si l'organe où est le siége de l'amour a une si grande influence sur celui de la réflexion, et celui de la réflexion sur celui de l'amour, l'amour, qui n'est que le résultat moral de l'action de l'organe de la génération, doit avoir une puissance directe sur la pensée, qui n'est aussi que le résultat moral de l'organe de la réflexion ».

Supposons donc un surcroît d'action dans l'organe de l'amour, non pas d'action purement matérielle, mais d'action morale ou sentimentale; que doit-il en résulter? Un surcroît d'influence sur l'organe qui sympathise

qu'il naquit d'une vierge. Issu d'un Dieu, il fut Dieu lui-même ; et n'ayant rien de commun avec les mortels que ses souffrances et ses vertus, il ne saurait être d'aucune autorité dans les principes que j'avance.

---

le plus avec lui, celui de l'intelligence. Ce surcroît d'influence est nécessairement un surcroît d'impulsion. L'impulsion spirituelle, s'unissant à l'impulsion aimante, augmente la force des deux. Le germe fécondé, qui résultera de ce double travail, doit participer victorieusement aux essences qui lui ont donné la sienne; et plus celles des deux organes sont pures et agissantes, plus le germe doit être d'une essence pure et agissante. Nous devons en conclure que ce que dit M. Aldini de l'influence de l'amour des pères sur la pensée de leurs enfans, est non-seulement fondé sur les témoignages de l'histoire, mais encore sur la nature des organes matériels qui servent au développement de l'amour et de la pensée.

*( Note du Rédacteur. )*

---

CHAPITRE

## CHAPITRE VIII.

« Voilà donc, continua M. Aldini, les plus grands fondateurs et législateurs des empires enfantés par l'amour. Leur naissance illégitime est-elle un jeu du hasard, ou est-elle le résultat des passions violentes qui les ont engendrés? Voilà ce que j'offre à vos méditations, et ce que la suite de mes observations pourra vous apprendre à décider. — Je suis étonné, Monsieur, dit Mme. Sémonville, que, parlant des législateurs, vous ayez oublié Lycurgue et Solon; ne serait-ce pas parce qu'ils n'étaient point bâtards? — Je conviens, Madame, que Lycurgue et Solon furent de grands hommes; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils aillent de pair avec les grands personnages que j'ai cités. Ces deux hommes sont plus fameux par le pays dans lequel ils

ont vécu, que par les choses qu'ils ont faites ».

» Lycurgue donna des lois à Sparte. Elles ne s'étendirent point au-delà des murs de cette cité. Elles durèrent un peu moins de cinq cents ans. Il nous en reste à peine un souvenir. Quant à Solon, que fit-il pour être si fameux? Il fit des lois pour Athènes. Les habitans de cette ville les pratiquèrent dix ans, les rejetèrent ensuite, et ne les reprirent jamais. La renommée de Solon tient à celle de sa patrie. Parlons, si vous voulez bien me le permettre, de la seconde classe des grands hommes, celle des guerriers.

» Si nous jetons un coup-d'œil sur les héros de l'antiquité, nous n'en trouverons pas un qui soit né d'un commerce légitime. La plupart même sont adultérins ou incestueux, ou les deux à-la-fois. Je ne présenterai point à votre souvenir leur nomenclature fastidieuse;

passons à des siècles moins reculés. Là, nous verrons Persée, Thésée, Priam, Achilles, Ulysse, Énée, Égiste, Samson, Abimélech, Apis, et une foule d'autres qui sont des enfans naturels.

» Nous rapprochons-nous de notre âge? Alexandre-le-Grand... — Que dites-vous, Alexandre-le-Grand! s'écria Mme. de Sémonville. Qui ne sait qu'il était fils de Philippe et d'Olympias? — J'en conviens, Madame; mais Olympias fut accusée d'être infidelle à son époux. Une des femmes de la Reine en prévint Philippe, qui voulut la punir aussitôt pour avoir calomnié sa souveraine. Graces! s'écria-t-elle, ô mon Roi! je puis vous donner des preuves de mon accusation. En effet, peu de jours après, elle vint avertir Philippe, qu'Olympias était couchée avec son amant. Le Roi monta dans la chambre de son épouse, ferma la porte sur lui, descendit quelques momens après; et, le front calme, le visage

serein, il dit, en présence des gens de sa maison qui attendaient avec une sorte d'effroi le retour du monarque : « Vous eûtes raison d'accuser Olympias, cependant Olympias, votre Reine, est innocente. J'ai trouvé dans son lit un homme. Il avait ma ressemblance ; à mon aspect, il s'est métamorphosé en serpent et s'est sauvé par la fenêtre. A ces traits j'ai reconnu Jupiter.

« Vous sentez, Madame, que, pour de tels auditeurs, c'était Jupiter lui-même qui parlait. A sa voix, ils durent garder le silence. Alexandre cependant n'ignora point cette accusation, ni la défense de Philippe ; et dans le délire de son ambition, reniant celui-ci pour son pere, il voulut se faire passer pour le fils de Jupiter-Ammon. — Ceci ne prouve pas qu'Alexandre fût bâtard, répliqua Mme. de Sémonville. — Non ; mais il en reste une forte présomption. Nous savons bien nous, que Jupiter, qui ne fut jamais sou-

verain de l'Olympe, ne prenait point la figure des maris pour s'approcher des femmes, ni les rouleaux du serpent pour échapper à la vengeance des maris.

« Quoi qu'il en soit, Alexandre prétendit n'être pas fils de Philippe; il ne doit pas moins être demontré pour nous, qu'Olimpias avait des penchans amoureux, des passions vives qui tendaient à l'égarement.

» Après Alexandre, je citerai Sémiramis qui, dès l'âge de vingt ans, se distingua par ses talens et par son courage. Elle fut un des plus grands hommes de l'histoire et naquit de Dercéto, que la grandeur de sa fille fit diviniser. Dercéto alla cacher sa honte dans les forêts, et y éleva furtivement sa fille, qui fut, comme elle l'est encore, l'étonnement de l'univers. Je citerai Servius-Tullius, qui succéda à Tarquin l'ancien; je citerai Lucullus, fils de Cécilia fameuse par ses débauches; Scipion l'Africain et Auguste qui furent

accusés de n'être pas légitimés. — Je n'ai vu nulle part, dit le Gouverneur, qu'Auguste fût accusé de n'être pas légitime. — Suétone, continua M. Aldini, dit à l'égard d'Auguste, d'après les entretiens d'Asclépiades, que la mère d'Auguste, Atia, étant venue pendant la nuit à un sacrifice solennel en l'honneur d'Apollon, s'endormit dans sa litière au milieu du temple; qu'un serpent l'approcha; qu'il sortit ensuite de sa litière; qu'à son réveil, elle se lava, comme si son époux l'avait approchée, et qu'Auguste, étant né neuf mois après cette aventure, passa pour le fils d'Apollon.

» Je puis vous citer encore Junius-Brutus, qu'on disait fils de César; Alcibiades, que l'on prétendit être adultérin; Thémistocle, qui fut fils d'une étrangère dont son père devint amoureux. Il la chérit si tendrement, que dans la suite il l'épousa.

» Je bornerai-là mes citations sur l'an-

tiquité, dont les généalogies nous sont peu connues; et, voulant vous donner des preuves plus frappantes pour vous, qui êtes Français, je prendrai mes exemples dans votre patrie. — Oh! je vous dirai, s'écria le Gouverneur, qu'en lisant *les Mémoires pour servir à l'Histoire de France*, je me suis toujours étonné de voir que si, parmi les guerriers de chaque règne, il y avait quelque Chevalier qui se distinguât par de beaux faits d'armes; que si l'on voyait un homme s'élever au-dessus de tous les autres dans les siéges et dans les batailles, c'était toujours *le bâtard* de telle ou telle maison. — Je m'en suis étonnée bien souvent, s'écria Mme. de Sémonville; et je me rappelle avoir lu quelque part que le fameux Tancrède, chanté par toutes les trompettes de la renommée, et principalement par le Tasse, était le bâtard de Robert, conquérant de la Sicile, et le plus jeune des douze fils de Tancrède de Hauteville. — Auriez-

vous aussi remarqué, dit M. Aldini, que tous les fondateurs ou restaurateurs de l'Empire Français ont été bâtards ? — Vous m'étonnez, dit le Gouverneur. — Celle-ci serait bonne, s'écria son épouse. — Je vous défie de nous prouver cela, dit le Docteur ; si vous nous le démontrez, je me mets de votre parti et je publie votre doctrine de tout mon pouvoir. — Eh bien ! Messieurs, vous allez être convaincus. Écoutez-moi.

» Mérovée, Roi de France, premier fondateur de votre monarchie, fut un Prince très-vaillant. Attila, qui se surnomma lui-même le *Fléau de Dieu*, passa le Rhin, l'an 451 de votre ère ; et, marchant à la tête de 500,000 combattans, s'avança jusqu'à Méri, où Mérovée lui livra bataille et lui tua 200,000 hommes. Voici ce qu'on raconte de ce Monarque Français.

« Sa mère se baignait sur les bords de l'Océan, lorsqu'il parut un taureau marin

marin qui l'approcha. Elle en conçut. Cette fable, inventée pour mettre à couvert l'honneur de la mère de Mérovée, prouve suffisamment qu'il fut un enfant de l'amour.

« Clovis, que vous regardez comme un de vos plus grands Princes, et qui est le chef de la première race de vos Rois, naquit d'un commerce adultérin. Bazine, épouse de Bazin, Roi de Turinge, le quitta pour venir joindre son amant Childeric, quatrième Roi des Français. « J'ai connu, lui dit-elle en l'abordant, ta valeur, ta force, ta beauté. Voilà ce qui m'attire auprès de toi. Si j'avais appris qu'il y eût même, au-delà des vastes mers, un mortel plus digne de mon amour, les difficultés n'auraient point suspendu mes pas. Je serais allé lui demander la faveur d'être son épouse ».

» Childeric, qui aimait cette princesse, fut enchanté de sa démarche, et bientôt

il en eut Clovis, chef illustre de la première race de vos Rois.

« Charles Martel, chef de la seconde race, était fils de Pépin et d'une concubine, nommée Alpaïde; ce fut donc un fils adultérin.

Quant à Hugues Capet, chef de la troisième race, vos historiens le font naître légitimement de Hugues-le-Grand; mais vous n'ignorez pas, sans doute, que des historiens Italiens et Allemands, lui ont donné une toute autre origine.

» Il reste donc démontré que, sur quatre fondateurs de votre monarchie, trois ont été bâtards, et même deux adultérins; et que le quatrième n'a pas été exempt de la même accusation.

» Disons à présent que si, parmi les Français, un homme, un héros fonde une monarchie, c'est encore un bâtard; c'est Guillaume, Duc de Normandie, qui va donner des lois à l'Angleterre; et lorsqu'un Roi d'Angleterre, d'après le tes-

tament d'un Roi fou, Charles VI ; et la trahison d'une foule de Princes et de grands Seigneurs, vient s'emparer de la couronne de France ; lorsqu'il réduit la monarchie à deux doigts de sa perte, lorsqu'il s'agit de la restaurer sans troupes, sans argent, sans crédit, c'est encore un bâtard, c'est Dunois qui la fait sortir glorieuse et triomphante de ses vastes ruines. — Vos observations sont étonnantes, dit le Gouverneur. Comment vous, qui êtes étranger, avez-vous fait ces remarques dans nos pays ? — J'ai dû chercher à les faire sur le peuple français, l'un des plus célèbres de la terre, pour voir si je trouverais chez lui le même résultat que chez plusieurs autres peuples, dont je pourrais vous présenter la nomenclature, non moins probante pour mon système, que celle que je viens de retracer à votre souvenir. Les peuples qui vous environnent ont leurs bâtards célèbres comme vous. Je me

garderai bien de vous accabler de la collection de mes recherches à cet égard; cependant, vous ne dédaignerez pas de jeter un coup-d'œil sur la fameuse Élisabeth, Reine d'Angleterre. Vous savez, qu'elle ne détacha son empire de la religion romaine, que parce que le Pape, lui contestant la légitimité de sa naissance, prétendit qu'étant un enfant adultérin, elle ne pouvait monter sur le trône.

» Toutes vos recherches me font plaisir, Monsieur, quoique je ne puisse avouer que je sois encore de votre avis, dit Mme. de Sémonville ; je désirerais cependant en être ; il me semble que j'y trouverais une certaine consolation, et même une sorte de gloire pour mon sexe, puisque je verrais le genre humain peuplé plus ou moins de grands hommes, à proportion que nous saurions, par les grâces, les attraits, les qualités de notre ame, inspirer un amour passionné à vous, Messieurs, qui vous considérez comme

les seuls habitans du monde; quoique, Dieu merci, nous fassions une bonne moitié du genre humain, et une moitié tout aussi utile, tout aussi intéressante que la vôtre puisse l'être. Il est vrai que nous ne savons que renouveler l'espèce humaine, et que nous n'avons pas un goût décidé comme vous pour égorger nos semblables; à cela près, je crois que, pour les douceurs habituelles de la vie, pour la félicité et la prospérité constante d'un ménage, nous valons bien nos époux. Revenons donc au complément de vos preuves, Monsieur. Que je serais enchantée de trouver dans vos citations des hommes d'un grand talent littéraire! Voilà bien des législateurs, des conquérans, des fondateurs de monarchie, des héros bâtards; mais j'aime aussi les hommes de lettres, et j'en fais grand cas. Si les uns fondent les États, les autres les soutiennent. Faites-moi donc voir de même

une série de bâtards parmi les écrivains célèbres? Alors mon entendement se familiarisera peut-être avec votre ingénieux système. — Vous m'embarrassez beaucoup, Madame; l'histoire n'a pas eu soin de nous parler de l'origine des grands écrivains, comme des guerriers ou législateurs célèbres. Considerez que sur plus de 700,000 ouvrages contenus dans la bibliothèque d'Alexandrie, qui ne renfermait assurément pas tous ceux qui étaient sortis de la plume des hommes, à peine cent sont parvenus jusqu'à nous. Que pouvons-nous donc savoir de leurs auteurs? D'ailleurs, Madame, je suis moins versé dans la littérature de vos climats, que dans celle de l'Orient; n'importe je puis vous parler d'Eschine, l'un des fondateurs de la tragédie, chez les Grecs; Démosthenes lui reproche d'être né d'une femme sans époux, et qui se faisait un métier de ses

charmes, mis en jeu avec les jongleries des prêtres de Cybèle.

» Mais pourquoi m'arrêter à glaner dans les champs de la littérature grecque, lorsque je puis vous citer, tout-à-coup, le plus riche, le plus grand, le plus beau génie de tous les âges; la plus étonnante imagination de l'univers, l'écrivain unique qui, depuis deux mille cinq cents ans qu'il a vécu, n'a point trouvé de rival; le prince des poètes enfin, Homère, dont le nom seul rappelle, plus que celui d'Apollon, tout ce que l'esprit humain peut créer de plus beau.

» Cet homme, dont la renommée égale ce qu'il y eut de plus grand sur la terre; Homère, dont les ouvrages dureront autant que le monde; Homère, qui est en possession, depuis vingt-cinq siècles, d'élever, d'aggrandir l'esprit des hommes, en le récréant, porta d'abord le nom de *Mélès*. Critheïs, jeune et

belle personne, fut chassée de Cumes, parce qu'elle était enceinte. Elle alla chercher un asyle, et le trouva sur les rives d'un ruisseau qui s'appelait *Mélès*. Elle en donna le nom à son fils. Mélès, ayant perdu la vue dans sa vieillesse, fut appelé *Homère*, qui veut dire *aveugle*, nom célèbre, qui, avec ses écrits, a passé pour toujours à l'immortalité.

» Si les génies sont d'autant plus beaux, plus riches, plus féconds, qu'ils ont été engendrés par un amour plus parfait, ô Crithéis ! tu ne dus point rougir de ta faute ! Tu fus à-la-fois la plus passionnée et la plus sentimentale des amantes ; ton cœur fut le plus parfait des cœurs, comme le génie de ton fils fut le plus parfait des génies. Et ton vainqueur ! quel homme ce devait être ! Quel feu subtil, impétueux, ardent et pur ne jetâtes-vous pas ensemble dans le creuset où fut déposé le premier

germe de ce grand écrivain! Aussi Crithéis, après avoir donné au monde le fruit d'un si bel amour, ne laissa pas que d'être recherchée. Elle épousa Phanius, qui tenait, dans Smirne, une école de musique et d'éloquence ».

## CHAPITRE IX.

« M'INVITEREZ-VOUS, Madame, à citer encore, parmi les poètes, les philosophes, les peintres, les sculpteurs, les historiens, les orateurs, des hommes célèbres, qui, semblables à Homère, ayent dû leur naissance à l'amour ? Avoir cité l'origine de ce grand homme, c'est avoir plus fait pour mon opinion, que d'avoir présenté une nomenclature indéfinie d'hommes à talens de tout genre, et que l'amour eût enfantés ? Que ferait donc à ma cause de vous parler d'Esculape, qui fut un enfant adultérin, et naquit de Coronis, belle et galante personne, qui fréquentait les prêtres d'Apollon ? De vous citer encore Arétin, Érasme, Sugères, trois bâtards d'une grande célébrité ? De vous citer.....
— Ah, ah, ah ! s'écria Mme. de Sémon-

ville en éclatant de rire, vos citations, Monsieur, me rappellent une chose que disait un Académicien, l'autre jour; c'est que, parmi les Quarante, l'on en compte cinq des plus fameux, par leur esprit et leurs talens, qui sont bâtards; et le Maréchal de Saxe, qui vient d'illustrer la France par tant d'exploits, n'est-il pas bâtard? Le hasard se serait-il plu à réunir, dans notre académie, cinq hommes des plus fameux, devant leur naissance à l'amour, sans que, dans chaque siècle, il y en ait eu dans les mêmes proportions? Je ne le crois pas. — Savez-vous, Monsieur, dit le Docteur, qu'en propageant un tel système, vous vous feriez bien des ennemis? — Au contraire, répliqua M^me^. de Sémonville, il se ferait autant d'amis qu'il y a de cœurs aimans dans le monde. Quelle idée plus consolante que de penser que l'esprit et les talens, l'activité, l'industrie, naissent de l'amour? Combien d'hom-

mes, de peur de n'avoir que des sots pour héritiers, abandonneraient ce vain système de coquetterie, qui les fait voltiger de belle en belle, comme le papillon de fleur en fleur, et s'attacheraient à leurs épouses, que, trop souvent, on leur voit délaisser? — Mais, Madame, reprit le Docteur, voyez donc comme cette réputation d'esprit et de talens, attachée à la bâtardise, nuirait aux bonnes mœurs, en discréditant le mariage? — Monsieur le Docteur, dit Aldini, Madame a mieux saisi que vous, la moralité de mon opinion. Je crois, comme elle, qu'il serait extrêmement avantageux à la société que tout le monde l'adoptât, comme je l'adopte moi-même. Je ne prétends pas que, pour avoir de l'esprit et des talens, il faille être né bâtard; mais qu'il faut avoir été engendré par l'amour. Combien de bâtards furent des sots! Combien d'enfans légitimes furent des hommes

de génie ! C'est que les premiers furent engendrés par le simple appétit de la nature, et que les seconds le furent par l'amour. Si j'ai cité des bâtards fameux pour asseoir sur les preuves de l'expérience, celles du raisonnement, c'est parce que je n'aurais pu vous en donner également qui attestassent que les hommes de génie, nés dans le mariage, avaient été engendrés par l'amour. Une série de preuves de ce genre est impossible. Comment pénétrer dans les ménages pour y connaître les sentimens qui animaient les époux, au moment où ils se reproduisirent dans leurs enfans ? Il serait moins difficile de juger de l'influence de l'amour sur l'esprit humain, en consultant le caractère des nations, qu'en consultant celui des ménages; l'une est plus possible à observer que l'autre. Ainsi, je pourrais vous dire : Jetez un coup-d'œil sur les peuples qui sont le plus à notre connaissance; et

vous verrez qu'ils sont plus ou moins renommés pour leur esprit, leur vaillance, leur activité, leur industrie, à proportion qu'ils passent pour avoir plus ou moins de propension, non à l'acte matériel de Vénus, mais aux sentimens délicats de l'amour. Vous reconnaîtrez même à leur caractère le genre d'amour dont ils sont doués, comme vous pourriez connaître, à la nature de leur amour, les espèces de talens et la sphère d'activité qu'ils doivent développer.

» Tant que les Arabes eurent des amantes pour épouses et non des esclaves, ils furent un peuple célèbre pour leurs talens, leur esprit, leur courage; mais, depuis qu'une femme est mise dans le lit d'un Mahométan, comme on lui sert un plat sur sa table pour satisfaire à ses besoins, il n'est pas de peuple plus robuste, plus volumineux en matière, et plus lourd dans les facultés de l'entendement. Je n'en connais pas,

au contraire, de plus ingénieux, de plus remuant, de plus brave, de plus généreux que le Français, parce qu'il n'en est point chez lequel l'amour ait établi plus victorieusement son empire. Chez l'Espagnol, où l'amour est traité avec tout le sérieux d'une affaire d'État, le peuple est grave et réfléchi, mais vaillant et plein d'honneur; chez les Anglais, où il a une teinte sombre, où les lois de la pudeur sont mises à prix, tout est taciturne et méditatif, tout devient objet de commerce, jusqu'à la valeur. Chez les Italiens, où l'amour est un objet de galanterie continuelle, où les fortes passions sont rares, où la fidélité est une vertu sollicitée par l'orgueil, plus que par le sentiment, le peuple a un esprit superficiel, une valeur peu soutenue, une indifférence marquée pour les destins de la patrie; tandis que, chez les Romains, leurs ancêtres, où l'amour était le tendre, l'inviolable at-

tachement d'un chaste hymenée, la valeur, la grandeur d'ame, l'amour de la patrie furent des qualités si naturelles, qu'on ne pensait pas même qu'un citoyen pût en manquer.

» On pourrait étendre ces observations à des peuples nombreux. On pourrait, en particulier, reconnaître au caractère d'un homme, le genre d'amour dont ses pères ont été doués, comme on pourrait juger au genre d'amour des pères, de quel caractère seront doués leurs enfans. — D'après vos principes, dit le Docteur, la force d'esprit, les facultés de l'entendement, les vertus même d'un homme, dépendraient du genre d'amour qu'avaient ses parens au moment de la conception, soit qu'ils fussent époux, soit qu'ils fussent amans. — C'est à peu près cela, du moins, quant aux dispositions primitives de l'enfant au sortir du sein de sa mère. Mais, avant d'entrer dans ce raisonnement,

ment, j'ai à vous citer quelques faits, relativement à la procréation de l'esprit par l'amour. Je me suis aperçu que les preuves, tirées des faits, vous persuadaient mieux que celles du raisonnement. J'en puiserai donc quelques autres encore dans l'histoire de vos Rois; parce que je ne vois pas ailleurs une serie de faits constatés, que l'on puisse comparer aux caractères connus des parens, et sur-tout aux sentimens d'amour dont ils ont été agités.

» Parmi vos plus grands Rois de la troisième race, vous comptez Louis IX, Louis XII, François I^er., Henri IV et Louis XIV.

» Louis IX, ou Saint-Louis, eut pour mère la Reine Blanche, une des plus belles femmes de son temps. Sensible et coquette à l'excès, elle eut plusieurs amans en titre; ses galanteries furent portées à un tel point, qu'elles occasion-

nèrent des guerres civiles dans l'État (1).

» Louis XII naquit d'Anne de Clèves, belle personne, fameuse par ses galanteries.

» François Ier. naquit de la Duchesse d'Angoulême, si passionnée, même dans un âge avancé, que, pour se venger du Duc de Bourbon, qui n'avait pas répondu à son amour, elle lui fit perdre injustement une partie de ses biens. Le Duc alors s'exila de sa patrie, servit dans les armées Espagnoles, et causa des maux inouïs à la France, par la bataille de Pavie, qu'il fit gagner aux troupes de Charles-Quint.

» Henri IV reçut le jour de Jeanne d'Albret, femme philosophe, qui, sensible autant que belle, *secoua tous les préjugés* de son siècle *comme ceux de son sexe.*

(1) *Brantome* dit qu'elle épousa secrètement son maître-d'hôtel nommé *Rabaudange*.

» Vous savez, Messieurs, combien ce Roi fut galant. Il eut des enfans légitimes et des bâtards. Considérez, je vous prie, l'énorme différence qui se trouva pour l'esprit, la valeur, l'audace, les talens, entre les enfans qu'il eut de sa femme, qu'il approchait par devoir, et ceux qu'il eut de ses maîtresses, auprès desquelles il volait par amour.

» Quant à Louis XIV, je ne sais s'il m'est permis d'en parler devant un Gouverneur de Vincennes. — Mon ami, dit Mme. de Sémonville à son époux, laisse parler Monsieur. Ce qu'il dira peut bien se renfermer entre ces quatre murs, et ne jamais en sortir. — Eh bien! parlez, Monsieur, dit le Gouverneur; mais ne trouvez pas mauvais que je vous arrête, dans le cas où vous vous permettriez quelque chose de contraire à l'honneur de mon Roi. — Quoique vous m'intimidiez, Monsieur, par la permission même que vous me donnez, j'es-

sayerai de vous faire une observation que tout le monde a faite. Est-il bien probable qu'Anne d'Autriche, après vingt-un ans et demi de mariage, ait eu un enfant mâle, puis un second d'un même homme qui, accusé d'avoir eu des goûts singuliers, n'avait pu la rendre mère pendant un si grand nombre d'années? Vous connaissez vraisemblablement les paroles de Voltaire? Mais j'aperçois les *Œuvres* de cet écrivain célèbre dans votre bibliothèque, voulez-vous me permettre de vous lire deux passages bien hardis à cet égard ».

Le Gouverneur ayant acquiescé à la demande de M. Aldini, celui-ci prit le *Siècle de Louis XIV*, l'ouvrit et y lut ces mots : « Long-temps traitée (Anne d'Autriche) comme une criminelle par son époux, persécutée par le Cardinal de Richelieu, elle avait vu ses papiers saisis au Val-de-Grâce; elle avait été obligée de signer, en plein Conseil,

qu'elle était coupable envers le Roi, son mari. *Quand elle accoucha de Louis XIV, le Roi ne voulut jamais l'embrasser*, selon l'usage; et cet affront altéra sa santé, au point de mettre en danger sa vie.... »

Voyez encore cet autre passage : « La Reine ne pouvait paraître nulle part, sans être outragée. On ne l'appelait que *Dame Anne*, et si l'on ajoutait quelque titre, c'était *un opprobre*. Le peuple lui reprochait de sacrifier l'État à son amitié pour Mazarin; et ce qu'il y avait de plus insupportable, elle entendait de tous côtés ces chansons et ces vaudevilles, monument de plaisanterie et de malignité, qui semblait vouloir éterniser le doute où l'on affectait d'être de sa vertu. Mme. de Motteville dit, avec sa noble et sincère naïveté, que ces insolences faisaient horreur à la Reine et que les Parisiens, trompés, lui faisaient pitié ».

« Je ne prétends pas conclure de cet

exposé, continua Aldini, que les cinq Rois, dont je viens de parler, ne furent point des enfans légitimes; mais qu'ils eurent pour mères, des femmes aimantes, et susceptibles de beaucoup d'énergie et de vivacité dans leurs amours.

» Je ne m'étonne pas, dit le Gouverneur, que Voltaire ait voulu jeter du doute sur la légitimité de Louis XIV. Accusé lui-même d'être né d'un commerce peu légal.... — Que dites-vous, s'écria Mme. de Sémonville, M. de Voltaire fut accusé d'être né d'un commerce peu légal! Ah! triomphez, Monsieur Aldini, triomphez; je vous le permets, pour peu que l'assertion de mon époux soit prouvée. Voltaire! cet homme unique aurait été.... Je ne me contiens plus de joie. Achevez, Monsieur, je vous en conjure. — Comme vous prenez feu, Madame! reprit le Gouverneur en riant. Il semble que vous ayez un intérêt per-

sonnel... — Sans doute, ô mon ami ! puisse notre fils bientôt te prouver, par ses talens et ses vertus, que jamais époux ne fut plus aimé que toi ! » A ces mots, le Gouverneur sourit de plaisir, et poursuivant ce qu'il avait avancé, il parla ainsi :

« Voltaire, accusé lui-même d'être né d'un commerce réprouvé par les lois, n'était pas fâché d'avoir un si grand Roi, pour compagnon de fortune, ou du moins de renommée, quant à la fidélité conjugale de sa mère ».

« Un Académicien, homme à grands talens (1), m'a fait voir un manuscrit qui contient la vie de cet écrivain célèbre. On y lit à peu près ces mots ( Ils ont été rectifiés par l'éditeur sur l'ouvrage imprimé, qui est à la connaissance de tout le monde ).

« Voltaire, au sortir du collége (à

(1) M. de Condorcet, *Vie de Voltaire.*

quatorze ans ) trouva, dans la maison paternelle, l'Abbé de Château-Neuf, *son parrain, ancien ami de sa mère;* c'était un de ces hommes qui, s'étant engagés dans l'état ecclésiastique, par complaisance ou par un mouvement d'ambition étrangère à leur ame, sacrifient ensuite à l'amour d'une vie libre, la fortune et la considération des dignités sacerdotales. Cet Abbé était aussi un des amis de Ninon, et il présenta le jeune Arouet chez la beauté célèbre de ce siècle étonnant par tant de merveilles. Cet Abbé le produisit dans plusieurs maisons; et, sachant encourager ses jeunes talens, contribua, plus que tout autre chose, à le lancer dans le monde.

« Telle fut la tendre amitié de l'Abbé de Château-Neuf pour le jeune Arouet, continua le Gouverneur; tandis que son père, ne pouvant le souffrir, l'avait banni de sa maison, et qu'il ne consentit à le voir, sans l'aimer davantage, que lorsqu'après

qu'après avoir été entraîné à la troisième représentation d'OEdipe; il apprit que cet ouvrage, qu'il admirait, était sorti de la plume de son fils ».

« Ce fait là sera consigné sur mes tablettes, répliqua Aldini. M. de Voltaire avait-il quelques frères ? — Il en avait un, reprit le Gouverneur; c'était son aîné. Homme peu digne en tout de lui être comparé, même de très-loin. Ils n'avaient entr'eux aucun rapport de talens, ni d'intimité. — Autre conséquence à en tirer pour mon système. — Si Monsieur veut des anecdotes de ce genre, ajouta le Docteur, les confessions de *Jean-Jacques*, qui viennent de paraître, lui en fourniront une non moins favorable que celle-ci. Ces deux écrivains ont été vainement comparés; ils n'avaient aucun point de contact par lequel on pût établir un parallèle entr'eux. C'était, de part et d'autre, un très-beau génie, produisant chacun ses

chefs-d'œuvre, et dont la France doit éternellement s'honorer. Je ferai comme M. Aldini; je prendrai le livre dans la bibliothèque de M. le Gouverneur. Bon! m'y voilà. Ecoutez avec attention, Monsieur; et remerciez-moi, de vous avoir donné une autorité aussi puissante, dans l'un des plus grands écrivains du monde.

---

## CHAPITRE X.

« Leurs amours ( Rousseau parle de son père et de sa mère ); leurs amours avaient commencé avec leur vie. Dès l'âge de huit à neuf ans, ils se promenaient ensemble tous les soirs sous la treille; à dix ans, ils ne pouvaient plus se quitter..... Le sort, qui semblait contrarier leur passion, ne fit que l'animer. Le jeune amant, qui ne pouvait obtenir sa maîtresse, se consumait de douleurs. Elle lui conseilla de voyager. Il voyagea sans fruit, et revint plus amoureux que jamais; il retrouva celle qu'il aimait, tendre et fidèle. Après cette épreuve, il ne restait qu'à s'aimer toute la vie. Ils le jurèrent, et le ciel bénit leurs serments.

« Rousseau, après avoir raconté comment son père se maria, et comment,

après la naissance d'un fils aîné, il passa à Constantinople, continue ainsi :

» Durant son absence, la beauté de ma mère, son esprit, ses talens lui attirèrent des hommages. M. de la Closure, résident de France, fut des plus empressés à lui en offrir. Il fallait que sa passion fût vive, *puisqu'au bout de trente ans, je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle.* Ma mère avait plus que de la vertu pour s'en défendre. Elle aimait tendrement son mari. *Elle le pressa de revenir. Il quitta tout et revint.* Je fus le triste fruit de ce retour. *Dix* mois après, je naquis infirme et malade. Je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs ».

» Que de réflexions ce passage fait naître ! Une jeune femme, belle et sensible, qui souffre les assiduités d'un amant, et qui, pour se défendre de succomber, presse l'arrivée de son époux, qui travaille à Constantinople ! C'est aux

femmes à nous apprendre pourquoi Mme. Rousseau pressait ainsi l'arrivée de son époux. N'y a-t-il pas d'autres moyens de se défendre des poursuites d'un amant, que d'appeler son mari à son secours ? Combien de femmes, en tel cas, ne sont charmées de l'avoir auprès d'elles, que pour couvrir le qu'en dira-t-on, s'il arrivait un accident ? Enfin, cette femme meurt en couche, et l'amant, après trente ans, ne peut voir le fils qui coûta la vie à celle qu'il aima, sans le couvrir de ses larmes ! Remerciez-moi donc, M. Aldini, ajouta le Docteur ; car vous voyez, par le passage que je viens de citer, que Rousseau, le fameux Rousseau, fut nécessairement, de part ou d'autre, enfanté par l'amour.

» Combien il serait consolant pour l'humanité, s'écria Mme. de Sémonville, que l'on eût fait des observations suivies sur les pères et mères de la plupart des hommes célèbres ! Votre opinion pren-

drait de la consistance. Les parens ne s'attacheraient plus de même à ne choisir des époux à leurs enfans, qu'en les pesant au poids de l'or. Les Rois sur-tout, qui ont tant besoin, pour conserver le trône dans leur famille, d'avoir des descendans énergiques et courageux, ne donneraient pas, à leurs fils, des princesses qu'ils n'ont jamais vues, pour lesquelles ils ne sentent pas la plus légère inclination; et dans le lit desquelles ils sont placés, avant même de les avoir vues assez pour les reconnaître le lendemain matin, si, par hasard, on avait voulu les leur changer. Comment expliquer autrement la nullité de cette foule de Rois, qui, successivement, paraissent si insignifians dans une dinastie, et dégénèrent de leur premier sang, au point qu'on ne peut les reconnaître, à moins qu'un incident criminel, mais heureux, en donnant un amant passionné à la souveraine, ne relève le génie de ces Rois

tombés dans l'avilissement ? — Votre réflexion m'enchante, Madame, dit Aldini ? et je vois que vous saisissez parfaitement le sens véritable de mon système. Vous n'avez pas dit, à moins que l'un de ces Rois abâtardis ne vienne à posséder une femme pour laquelle il sente un véritable attachement ; mais à moins qu'*un incident criminel, mais heureux, en donnant un amant passionné à la souveraine, ne relève le génie de ces Rois tombés dans l'avilissement.*

« Vous avez senti parfaitement, Madame, qu'il n'y a guère d'espérance pour le sot, de relever le génie de sa race par l'amour, parce que ce sentiment et la sottise ne sont jamais d'accord. Il est difficile qu'on aime beaucoup un sot ; il est encore plus difficile qu'un sot puisse avoir de l'amour. Une grande passion suppose nécessairement une portion d'intelligence au-dessus du commun. Ceci paraît naturel, lorsque l'on

considère que l'amour ne doit pouvoir s'adapter qu'à des parties analogues. La sottise, étant le produit du manque d'amour, n'en peut pas devenir la cause attractive ; mais l'esprit, qui en fut le produit, peut devenir un centre d'attraction d'amour très-puissant ; et pourvu qu'on l'alimente, en lui donnant un sujet qui lui convienne, il aimera puissamment, et produira des enfans dignes de lui.

» Je conçois parfaitement tout ce système, dit le Gouverneur. Les Rois pensent, en donnant à leurs fils des princesses d'un Empire étranger, se faire des alliances utiles ; mais nous savons que ces moyens sont sans utilité pour les Rois. Il en résulte seulement, que ces femmes conservent une affection particulière pour le pays qui les a vu naître, et se servent de leur pouvoir à la cour qui les adopta, pour aggrandir ou illustrer celle qui les rejeta. Il serait bien

que le prince, destiné à une princesse, voyageât, la visitât dans sa cour, tâchât de s'en faire aimer, s'il sentait lui-même son cœur disposé à la chérir. Sans cette précaution, il est presque impossible qu'un jeune prince, environné des plus belles femmes de la cour de son père, n'ait pas fait un choix. Il aime, il est aimé; lorsqu'on lui amène une princesse étrangère. Il est évident qu'il ne la servira que par devoir; il doit en résulter des sots ou des êtres sans talens, sans valeur, sans énergie. — J'ai senti, en effet, depuis long-temps, dit le Docteur, que les physiologistes, en expliquant les effets et les causes de l'amour, se sont trop attachés à la conformation des parties organiques matérielles, et ne se sont point assez occupés de la puissance des causes morales. Lorsqu'une fois l'ame est comme absorbée par une seule idée, elle semble y rapporter toutes les sensations qu'on éprouve; si, dans ce moment, il

s'élève un obstacle, pour que la passion naissante soit remplie, les réflexions de chaque jour ne tendent qu'à la fortifier. C'est une concentration de désirs, c'est une condensation de fluide amour; et dès que la digue opposée au torrent est rompue, avec quelle impétuosité, avec quel choc, de part et d'autre, ne doit pas s'opérer l'acte de reproduction des deux amans! Je ne sais jusqu'à quel point l'on doit adopter votre système; mais il me paraît avoir un grand fondement de vérité. — Quant à moi, dit le Gouverneur, il me semble qu'en étudiant cette partie avec précision, l'on reconnaîtrait fréquemment que le génie des enfans eut des caractères de ressemblance avec l'amour dont leurs parens furent agités. C'est-à-dire, qu'un amour impétueux, exigeant, audacieux, doit produire des caractères bouillans, emportés, impérieux; tels que les Pierre-le-Grand, les Charles-Quint, les Riche

dieu ; tandis que des amours très-forts, mais sentimentals et calmes dans leurs jouissances, ont produit des esprits nerveux, mais probes ; entreprenans, mais sages ; tels que les Titus, les Aristides, les Antonin, les Fénélon ; un Louis XIV dut nécessairement son génie à un amour vrai, mais actif et respectueux ; un Sixte-Quint, à un amour vif, turbulent, mais bourgeois ; les Pascal, les Lock, les Malebranche, les Newton, furent engendrés par un amour constant, méditatif, fondé sur des principes de pudeur, de justice, de convenance ; tandis qu'un Arioste, un Tibulle, un Lucullus, un Alcibiades, furent le produit d'un amour impétueux et bien nourri, mais plus galant que sentimental, plus voluptueux que légitime. Supposons encore les amours emportés d'un homme indélicat, d'un brutal, d'un barbare sans principe, sans vertu, uni à ceux d'une femme sentimentale et bonne, qu'en résultera-

t-il? des hommes qui ne manqueront pas de génie, mais qui seront un mélange monstrueux de vices et de qualités; tels que des Syllas, des Marius, des Attilas, des Cortès, des Alexandre Borgias; et les Néron, les Caracalla, les Critias furent engendrés par un amour, emporté d'une part, et par la haine, de l'autre. Mais, un Marc-Aurèle, un Camille, un Henri IV, un Bayard, un Duguesclin, eurent pour pères, des amans passionnés, mais bons, voluptueux, mais sensibles, impétueux dans leurs désirs, mais vertueux dans leurs desseins. Ainsi, pour engendrer Alexandre et Attila, César et Thrasybule, Aristide et Catilina, Timoléon et Coriolan, Henri IV et Charles XII, Thémistocle et Saint-Louis, Charles-Quint et Louis XII, Luther et Fénélon, Racine et Shakespear, Pascal et Bossuet, l'Arioste et Milton, il fallut nécessairement, dans les auteurs de leur nais-

sance, des amours bien différens. — Vos réflexions, dit le Gouverneur, en feraient naître sur l'histoire, qui viendraient merveilleusement à l'appui de votre opinion. Tant que les Spartiates conservèrent l'amour conjugal, que Lycurgue leur avait donné par la sévérité de ses principes et par la difficulté qu'il avait mise dans le rapprochement des époux (1), les

(1) J'ai connu un homme qui avait l'art d'élever des chiens à obéir à tous ses commandemens; et sans les frapper, sans leur faire de signe, mais en leur parlant, il les faisait obéir à toutes ses volontés. Un de mes amis le pria de donner de l'éducation à son chien; je ferai tout pour vous obliger, répondit-il; mais je crains de ne pas réussir. Votre chien n'a point passé de race en race par le perfectionnement que j'ai donné aux miens. De quel perfectionnement voulez-vous parler? lui répondit mon ami. Le voici, ajouta ce Monsieur. Je fais ensorte de rapprocher, par des intérêts communs, un mâle et une femelle de même race. Il s'établit entr'eux une grande intimité. Mais, dès que je

Lacédémoniens furent vaillans, sobres, ingénieux pour les choses utiles à la patrie. Chaque Spartiate fut un homme de bien, et chaque soldat fut en état de commander une armée. Tant de génie et de vertus étaient le fruit d'un amour conjugal, contenu dans ses jouissances par les difficultés qu'éprouvent les amans; tout Lacédémonien avait, dans

---

m'aperçois que la femelle est en humeur, je la sépare impitoyablement du mâle. Si je les rapproche, c'est en les mettant à l'attache, de telle façon qu'ils puissent se voir sans s'accoupler. Je les sépare encore, et je ne les laisse se rapprocher en liberté, que lorsqu'ils ont long-temps supporté les tourmens des désirs amoureux; encore les séparé-je presqu'aussitôt qu'ils ont satisfait aux premiers transports de leurs empressemens, pour leur permettre de se voir et de s'unir rarement, et, pour ainsi dire, à la dérobée. C'est ainsi que je parviens à avoir des chiens d'une intelligence telle qu'on les voit faire l'étonnement de tout le monde.

(*Note du Rédacteur.*)

ses désirs, l'impétuosité de la contrainte, et toute la pûreté du chaste hymen; il devait en résulter des gens de bien et des hommes de génie. Il est possible que la loi, qui éloignait un Lacédémonien du lit de son épouse, ait plus contribué que toute autre à procréer les héros de Lacédémone.

» Les Athéniens, leurs émules et leurs rivaux, furent de grands guerriers; mais ils excellèrent dans une foule d'arts brillans, parce que l'amour de ceux-ci fut moins concentré dans l'intérieur des ménages. Il fut souvent une passion vive, emportée, autant qu'un sentiment pur et raisonné. L'amour de la patrie fut moins grand, moins stoïque, si je puis dire ainsi, chez les Athéniens que chez les Spartiates, parce que l'amour de leurs pères fut plus hors de leurs ménages. Leur génie s'élança souvent vers la frivolité des beaux-arts, parce que leur amour fut plus léger, plus turbulent, et moins susceptible

d'un attachement solide. Aujourd'hui, le commerce des sérails a fait, de ces peuples, un peuple nul ; et je sens parfaitement, d'après vos principes, qu'en leur rendant la liberté, on ne leur rendrait pas leur génie, à moins qu'on ne leur rendît aussi l'amour ».

---

CHAPITRE

## CHAPITRE XI.

« Les Romains, comme vous l'avez déjà observé, tant qu'ils conservèrent l'amour conjugal, conservèrent l'amour de la patrie. Leur tendresse était réfléchie, et leur volupté sévère. Quand vous avez parlé de Romulus, comme fondateur d'un vaste empire et comme un enfant de l'amour, vous auriez pu mettre à ses côtés Numa, législateur des Romains, né la première année du commerce d'un Romain avec une Sabine, enlevée par le glaive de Mars et par les transports long-temps contenus de l'amour. Avec quel emportement, quelle impétuosité, quel désir de plaire, le Romain n'avait-il pas franchi les faibles barrières de l'hymen pour y déposer les principes d'un jeune mortel qui, vaillant et indomptable comme lui,

pût le remplacer quand l'âge aurait affaibli sa valeur ? La nature d'un tel amour devait créer des hommes indépendans, pleins de courage, et chérissant la patrie par-dessus tout; et lorsque l'amour périt par le relâchement des mœurs, lorsqu'il se métamorphosa en libertinage ou en passions ardentes, on le vit engendrer dans Rome toutes sortes de génies. Les beaux-arts, l'éloquence, la poésie, le luxe, les prétentions au bel esprit, l'ambition, l'amour des voluptés, la tyrannie naquirent de toutes les passions et de toutes les phases de l'amour. Les grands hommes d'alors ne furent plus des Publicolas, des Cincinnatus, pas même des Coriolans. Rien ne prouve peut-être mieux la vérité de votre système, que la conduite de ce Coriolan. Rome l'a banni; il marche contre elle; il est sur le point de l'anéantir. L'on emploie envers lui tout ce qui peut caresser un orgueil offensé, tout ce qui peut flatter

l'ambition ou satisfaire une noble vengeance; son épouse, qu'il adore, vient implorer sa clémence en faveur de sa patrie, rien ne le peut fléchir; mais le principe d'amour qui créa son génie va tenter de le subjuguer, sa mère avance; les entrailles de Coriolan se troublent; du plus loin qu'il l'aperçoit, sa force d'esprit se convertit en amour filial, tel qu'il fut aux premiers jours de l'enfance. En présence de cet amour maternel, source invisible de sa spirituelle essence, Coriolan n'est plus Coriolan, c'est le fils obéissant de Vétturie. Elle parle, Coriolan cède; ce n'est point la raison qui triomphe, c'est le sentiment. Sa pensée est la même, mais sa résolution est changée. Rome est sauvée, s'écria-t-il, et votre fils est perdu. En effet, tandis qu'il pouvait satisfaire sa haine contre les Romains, assouvir sa vengeance et immoler ses ennemis, il s'immole à l'amour, c'est-à-dire, à la source de lui-même; car

c'est au flanc dans lequel il puisa son immortel génie, qu'il fait cet étonnant sacrifice.

» Voulez-vous me permettre une réflexion, dit Mme. de Sémonville à M. Aldini? — Volontiers, Madame, lui répondit celui-ci. — C'est qu'il me paraît que l'on pourrait trouver, dans votre système, un grand moyen de perfectionner l'esprit humain. Je conçois parfaitement que des gens d'esprit qui auraient soin, non de chercher la fortune dans le choix d'une épouse ou d'un époux, mais d'attendre la rencontre d'un objet qu'ils aimassent et dont ils pussent être aimés, seraient à peu près sûrs de perfectionner, tant du côté des sentimens que du côté de l'intelligence et de l'esprit, les êtres auxquels ils seraient destinés à donner le jour. Cet avantage serait précieux sans doute pour tous les hommes, à les considérer chacun dans leur famille; mais, à les considérer en

masse, de quelle utilité générale ne seraient pas de pareils hyménées dans les princes appelés à régir les empires? Les envahissemens des peuples ou des princes voisins, ne viennent presque toujours que de la faiblesse des gouvernans. Les révolutions des empires ont leur cause, non dans le malheur des sujets, mais dans la faiblesse ou la nullité des princes qui les gouvernent. Trouver un moyen qui empêchât les Rois de procréer des êtres sans énergie, serait donc un bienfait pour l'humanité? Pourquoi voyons-nous sur les trônes tant d'êtres absolument nuls? C'est parce que leurs pères se sont unis par politique ou par intérêt, et non par amour. Ils vont au lit de leur épouse par corvée, et non par empressement; c'est un successeur au trône qu'ils vont y chercher, et non les embrassemens d'une épouse chérie. La chose est assez intéressante pour qu'on y fasse attention. L'on frémit lorsque l'on

pense que le sort d'une nation florissante dépend du génie de celui qui doit la gouverner. Combien alors ne devient-il pas intéressant pour les peuples, que leurs souverains soient doués des hautes qualités que demande le trône? Vainement l'on objecte l'utilité des alliances. Nous n'avons que trop appris que les fronts couronnés sont isolés, et n'ont point de parens. L'utilité des alliances est nulle; c'est une vérité que réprouve le sentiment, mais que l'expérience a démontrée; pourquoi ne tenterait-on pas celle de l'amour? L'épreuve en serait si douce et le résultat si consolant. Que l'amante d'un Roi soit élevée au rang d'épouse; que les enfans de son cœur soient ceux de sa raison; qu'il ne rougisse pas d'élever au trône celle qui l'éleva au faîte de la félicité! Tel est le souhait d'une mère qui semble éprouver que son enfant aurait eu beaucoup moins d'esprit et de sensibilité, s'il n'était

pas né d'un époux qu'elle adore. . . . .
Et dont elle est adorée, s'écria le Gouverneur en pleurant de joie, et en approuvant les réflexions que venait de faire son épouse.

Après quelques expressions de sensibilité et quelques discussions relatives au discours que venait de tenir Mme. de Sémonville, son époux prit la parole, et dit à M. Aldini :

« Vous voyez que vos idées me plaisent, Monsieur ; et je me félicite de ce que la dénonciation d'un méchant homme a fait tomber en mes mains un écrit qui a donné lieu à un tel développement de pensées. Je présume que vos recherches et le résultat de vos découvertes ne se bornent point à ce que vous nous en avez dit. Il vous reste à nous apprendre, par exemple, comment l'ame, engendrée par la partie *amour*, s'aggrandit ; comment, pour se nourrir, elle trouve et prend des subsistances analogues à

son principe ; en quel état elle est après la mort ; ce qu'elle devient dans l'éternité.

» Toutes ces pensées ont dû être nécessairement le sujet de vos méditations : mais je n'abuserai point de votre complaisance. Demain nous reprendrons cette question, si vous voulez y consentir. D'ici là, n'y aurait-il aucune indiscrétion à vous demander qui vous êtes? Mon projet serait de parler de vous au Ministre, afin d'en obtenir votre liberté. Mais comment remplir une fonction qui doit m'être si chère, si vous ne me mettez pas à même, par une confidence entière, de repousser la calomnie dont on a fait usage pour vous perdre auprès de cet homme d'État?

» Je sens la justice d'une telle question, répondit Aldini ; et loin de m'y refuser, je voudrais que mon empressement à me confier entièrement à vous, vous persuadât de mon dévouement et

de

de ma reconnaissance. Je vais donc vous ouvrir le sanctuaire de mes secrets et de mes douleurs, que j'aurais cependant voulu dérober pour toujours à l'univers ».

Aussitôt Aldini commença la narration de ses aventures ; mais il y a trop long-temps que nous n'avons parlé de Dolimont et de Zilia ; chez cette dernière cependant il se passait un événement précieux qui n'importait pas moins au bonheur de Zilia, que l'intérêt du Gouverneur pour Aldini n'importait à sa liberté.

## CHAPITRE XII.

Dolimont était détenu dans la maison de campagne de son ami, par la blessure qu'il s'était faite lui-même à la cuisse. Hilaire était allé le visiter ; et lui avait porté une lettre de Zilia qui lui annonçait tout ce qui lui était arrivé au château de Vincennes par la dénonciation de Dublançai. La conduite de cet homme irrita cruellement Dolimont. Tant qu'il ne s'était attaqué qu'à lui, il avait pu respecter ses jours par considération pour sa mère ; mais quand il le vit s'acharner à poursuivre son amante et son ami, il jura que le premier usage qu'il ferait de sa santé, serait de chasser cet homme odieux de la maison de la Marquise ; mais Dublançai n'avait pas encore épuisé les ressources de l'iniquité. Il préparait

de nouveaux chagrins à Dolimont.

Cependant Hilaire apprit à celui-ci que son oncle était arrivé de l'Espagne; qu'il était allé le voir, et qu'il l'avait trouvé également irrité contre sa belle-sœur et contre son neveu. « J'ai pris votre défense, dit Hilaire, sans nier vos amours. — Tu as bien fait; je les défendrai jusqu'à la mort: c'est ma dernière résolution. Tel est mon engagement avec ces deux personnes que, quelle que soit ma passion pour Zilia, j'ignore si elle n'aime pas autant M. Aldini que sa fille. — Pour vous justifier, ajouta Hilaire, j'ai fait l'éloge de Zilia et de M. Aldini, sans les nommer cependant, de peur de vous déplaire par mon indiscrétion. M. votre oncle aurait voulu voir le père de votre amante pour voir si, par sa naissance, il pouvait donner à son neveu une épouse qui ne fît point déroger de ses aïeux. Je lui ai appris que Monsieur Aldini est

à Vincennes. Alors, il s'est borné à demander à voir cette dernière. Je lui ai dit que je vous en parlérais. Il attend ma réponse avec impatience; que dois-je faire, Monsieur? Conduirai-je M. votre oncle chez Mademoiselle Zilia?

» Tu me feras le plus grand plaisir, mon ami. Sois persuadé qu'il est impossible que cette aimable personne ne captive pas le cœur de mon oncle. Il m'est trop affreux, ô mon bon Hilaire! d'avoir perdu l'estime et l'amitié du frère de mon père; je ne saurais employer trop de moyens pour tâcher de rentrer en grâce auprès de lui. En le conduisant chez Zilia, dis-lui que, demain vraisemblablement, il verra son neveu; que je me ferai porter chez lui; et que j'appaiserai sa colère ou que je mourrai à ses genoux ».

Hilaire donc se rendit chez l'oncle de Dolimont, et s'acquitta de la commission qu'il lui avait donnée. « Il se

fera porter demain chez vous, lui dit-il; il veut appaiser votre colère, ou mourir à vos genoux. — Et son amante, permet-il que je la voie? — Quand vous voudrez, Monsieur. — N'est-il pas trop tard? — Elle ne sera certainement pas couchée; elle attend la réponse de la lettre qu'elle m'a chargé de porter à votre neveu. — Demeure-t-elle loin? — Ici près, rue du Four. Son nom est Zilia. — Zilia! Et son père, qui est à Vincennes, comment se nomme-t-il? — Aldini.. — Aldini! Dieux! par quel hasard me suis-je intéressé à ces deux individus avant de savoir qu'ils devaient me toucher de si près? Marchons, marchons, vîte, bon Hilaire. Je crois connaître cette Zilia; et si c'est la même que j'ai vue, celle qui, par des grâces si touchantes, m'a déjà charmé, sois assuré que ton jeune maître n'aura pas de plus zélé défenseur que moi».

L'impatience de M. de Novemcour

ne lui permit pas d'attendre une voiture; il partit avec Hilaire, monta précipitamment l'escalier, et lorsqu'en effet, dans cette Zilia qu'il venait visiter, il reconnut celle qu'il avait vue au Luxembourg, il se précipita dans ses bras; et Zilia, sans trop savoir pourquoi, n'ayant entendu que ces paroles d'Hilaire : *c'est l'oncle de M. Dolimont*, tendit aussi les siens et pressa affectueusement M. de Novemcour contre son sein : « O ma chère Julie, ma chère Julie ! disait M. de Novemcour, en versant des larmes, je te revois; voici ta vive image. Dolimont la possédera, et moi je la contemplerai sans cesse pour ne jamais te perdre de vue ».

Après ces premiers transports de joie de M. de Novemcour, Hilaire remplit sa commission auprès de Zilia. M. de Novemcour expliqua la raison pour laquelle il était venu; et cette journée, qui avait commencé par une catastro-

phe si terrible, se termina par une scène d'attendrissement, de plaisir et d'espérance. Zilia commençait à goûter paisiblement la joie d'être si favorablement accueillie par l'oncle de son amant, lorsqu'on frappa à la porte. C'était un messager du Gouverneur de Vincennes, qui lui dit que son père avait eu une longue conférence avec M. le Gouverneur et sa femme ; et que, dès ce moment, ils se déclaraient l'un et l'autre les plus zélés protecteurs de M. Aldini. — Monsieur, dit M. de Novemcour au messager, voudriez-vous bien dire à votre maître que vous avez trouvé chez Mlle. Zilia, le Comte de Novemcour, son ancien camarade, qui est arrivé de l'Espagne, et qui le remercie de l'intérêt qu'il veut bien prendre à deux personnes qu'il aime infiniment ».

Combien de plaisirs et de jouissances à-la-fois pour le cœur de cette amante, qui, quelques heures auparavant, s'était cru perdue et délaissée de l'univers !

M. de Novemcour la quitta, en lui demandant la permission de venir la voir au moins une fois le jour, et en lui promettant de faire tous ses efforts pour la réconcilier avec la Marquise, sa belle-sœur; et par conséquent faire lever les lettres-de-cachet qui, successivement, lui avaient causé tant d'alarmes.

Rien ne manquait, en quelque sorte, au bonheur de Zilia. Tant de consolations successives comblaient son espérance; mais à peine les premiers momens de joie furent-ils écoulés, qu'elle sentit que tout son bonheur se réduisait à l'espoir qu'on venait de lui donner, et que son amant n'était pas moins dans l'appréhension continuelle de perdre sa liberté, tandis que son père gémissait effectivement dans les fers. Ce fut en ces momens qu'elle se rappela une femme qui, la veille, était venu la visiter. Cette femme était la Dary, cette émissaire de

Dublançai, auprès du Comte de ***. Elle s'était présentée chez Mme. Faber, sous le titre d'amie et de camarade du couvent. Elle avait, disait-elle, un frère cadet, valet-de-chambre du Ministre, qui approchait très-fréquemment le Roi, et qui avait son intime confiance. « Mon frère, avait-elle ajouté, est uni avec le Ministre comme le sont les cinq doigts de la main. Il en obtient tout ce qu'il demande.... Jugez, par conséquent, combien je suis heureuse, à présent que je me suis réconciliée avec lui; car nous avions eu du froid pour des intérêts de famille; mais si je suis heureuse, ce n'est pas par les avantages personnels que je puis retirer de mon frère, mais par le grand nombre de services que je suis en état de rendre à une foule de gens qui, en vérité, sans moi, auraient long-temps gémi dans le malheur. Depuis quinze jours, voilà trois détenus que j'ai fait mettre en liberté.

Deux étaient renfermés à la Bastille, et un à Pierre-en-Cise, à Lyon. Jugez de mon plaisir, de ma joie, lorsque je vis ces pauvres prisonniers venir me rendre leur première visite, avec le plus vif empressement. « O Madame ! que ferai-je pour vous, disait l'un ? Madame, vous saurez de mes nouvelles au premier jour, disait l'autre; et les témoignages de ma reconnaissance égaleront le bienfait. — Allez, allez, leur dis-je ; n'altérez pas le mérite d'une bonne action, en m'en apportant le prix. Soyez heureux, voilà tout ce que je vous demande; je me trouve suffisamment récompensée d'avoir eu assez de pouvoir, moi, chétive créature, pour réparer les erreurs de l'autorité et les injustices de la tyrannie».

C'était par de tels discours que la Dary avait engagé Mme. Faber et Zilia à lui parler de la détention de M. Aldini, ainsi que de la lettre-de-cachet délivrée contre Dolimont. « Tout cela

est bien malheureux, avait répondu la Dary ; mais il ne faut pas user ses protections pour des êtres qui nous sont étrangers. — Est-ce que tous ceux pour lesquels vous avez sollicité, étaient de vos parens, avait dit Mme. Faber ? — Non ; en vérité, pas un même ; mais ils avaient des rapports intimes avec quelques-uns de mes amis ou avec les amis de mes amis. — Ah ! si je pouvais être encore de ce nombre, Mme. Dary ? — Est-ce que vous vous intéressez à ces deux Messieurs-là ? — Beaucoup ; oh ! beaucoup ; comme à moi-même, enfin. — Oh ! c'est différent. Que ne le disiez-vous d'abord ? Je ne demande pas mieux que de vous protéger de tout le pouvoir de mon frère ; mais il faudra me dire ce que sont ces Messieurs, pour quelle cause ils sont persécutés, par quels ennemis ils ont été dénoncés ».

Zilia satisfit à tous ces éclaircissemens, qui n'étaient pas des choses nouvelles

pour la Dary. « Eh bien ! dit celle-ci, demain, je verrai mon frère ; et, s'il consent à vous servir, je vous promets que, dans moins de huit jours, vos deux amis seront en liberté ».

M. de Novemcour était sorti. Zilia pensait à cette Dame qui, la veille, lui avait donné de si flatteuses espérances, lorsque l'on frappa à la porte. C'était Mme. Dary. « Vous voyez comme je sers mes amis, dit-elle en entrant. Il est près d'onze heures ; et me voilà encore courant les rues de Paris pour vous obliger. C'est que, lorsqu'il s'agit de tirer quelqu'un d'une prison d'état, j'en perds le boire et le manger. Mon frère consent à vous servir. A la vérité, il exige, non une rétribution, mais une promesse de rétribution, qui ne sera payable que lorsque ces Messieurs auront été mis l'un et l'autre en liberté ».

Cette demande était trop raisonnable pour que l'on eût l'idée de s'y refuser.

Zilia même aurait voulu payer d'avance, et sur-le-champ, et promettre la même somme encore pour le moment de la délivrance des prisonniers; mais la Dary refusa d'abord l'argent pour lui inspirer plus de confiance, et dans l'espoir que Zilia insisterait pour le lui faire accepter. Mais Zilia, croyant son refus sincère, n'insista point, se promettant bien de la récompenser au-delà de ses espérances, lorsqu'elle aurait obtenu la liberté des deux personnes qui lui étaient les plus chères au monde. La Dary fut donc trompée cette fois dans son attente. Elle n'en eut que plus d'ardeur pour l'exécution de son projet, dont le succès devait être payé grassement par Dublançai. Nous avons déjà vu comment ce fourbe s'était servi de la Dary, dans une affaire contre la Comtesse de ***. Le tour qu'il se proposait de jouer à Dolimont était bien autrement atroce. Il avait appris que

cette femme avait, en effet, un frère, valet-de-chambre chez le Ministre ; mais cet homme, non moins vil, non moins corrompu que sa sœur, servait plus les passions du fils, que nous appellerons le Comte de Cerningues, qu'il ne s'attachait à tirer parti des vertus du père. Dublançai avait pensé que, s'il pouvait décider Zilia à se rendre chez le fils du Ministre, dont il connaissait les mœurs dépravées, cet homme, à l'aspect de tant d'attraits, serait tellement épris de Zilia, qu'il deviendrait nécessairement le rival le plus impétueux et le plus intéressé à la perte de Dolimont.

Mme. Faber et Zilia ne se doutant point du piége qui leur était tendu, firent mille remercimens à la Dary, lui promirent, pour elle et pour son frère, les plus magnifiques récompenses; et, sur la proposition de cette femme qui, dès ce moment, devint pour elles

un oracle, il fut convenu que le lendemain Zilia paraîtrait elle-même chez le Ministre, lui présenterait un placet dans lequel elle lui expliquerait sa situation, celle de son père et celle de son amant. Ce projet completta les bonnes espérances de cette journée; et, quand la Dary fut partie, il ne fut question, entre ces Dames, que du bonheur qui les attendait; et mille fois elles rendirent grâces à la Providence qui, ne les abandonnant jamais, leur envoyait des secours inattendus pour adoucir leurs chagrins et finir leurs malheurs.

Elles étaient loin de penser aux maux terribles que leur préparait la Dary. Mais pourquoi, dira le lecteur, ces deux Dames allaient-elles se fier à une aventurière, mauvais sujet, lorsqu'elles avaient la parole du Gouverneur de Vincennes et celle de M. de Novemoour, qu'ils mettraient tout en œuvre pour délivrer leurs amis? Si elles avaient connu les

mauvaises intentions de la Dary, d'une part; si, de l'autre, elles avaient eu la certitude que ces Messieurs, en s'intéressant pour Aldini et pour Dolimont, obtiendraient incessamment leur liberté, elles auraient tout attendu de leurs soins; mais, ayant la plus grande confiance dans celle qui cherchait à les abuser, en ayant peu, non dans la parole, mais dans le pouvoir de ces Messieurs, qui avaient dit qu'ils feraient leurs efforts pour délivrer leurs amis, sans rien affirmer de positif, comme avait fait la Dary, ces Dames furent excusables de se fier à cette femme; d'autant mieux que Mme. Faber avait ouï dire cent fois que les protections à la Cour, qui sortaient de plus bas lieu, étaient celles qui souvent rendaient les plus éclatans services.

La joie de ces Dames fut telle, après le départ de la Dary, qu'elles n'en fermèrent point la paupière de toute la nuit.

Dès

Dès l'aube du jour, Zilia fut sur pied. Jamais elle n'apporta tant de soins et de goût dans sa toilette. Pour la première fois, elle consulta sa glace dans l'intention de se trouver jolie. Que n'avait-elle, pour ajouter à son peu de beauté, les grâces des femmes galantes de la cour et les ressources de la coquetterie! tels étaient les souhaits de Zilia. La Dary lui avait répété si souvent que, si elle avait le bonheur de plaire, elle terminerait ses affaires dans la matinée, que, pour la première fois de sa vie, elle avait regretté d'avoir négligé l'art de la parure. Elle ignorait que l'innocence et la beauté sont les seuls charmes puissans auprès des hommes chez lesquels l'habitude ou l'excès du plaisir a émoussé les passions; et, pour mieux dire, elle ignorait ce qu'elle voulait faire, comme à quel homme elle allait être livrée.

La Dary était à la porte de Mme. Faber à sept heures du matin; à neuf, elles

étaient toutes les trois, Mme. Faber, la Dary et Zilia, dans l'avenue de Versailles; à dix, la Dary seule conduisit Zilia chez le Comte de Cerningues. Assise sur un canapé, dans un boudoir où tout retraçait l'amour et ses voluptés, le cœur palpitant et l'oreille attentive aux leçons de la Dary qui lui recommandait de n'être point sauvage, de ne pas s'offenser de quelques agaceries qu'on pourrait lui faire, attendu que c'était d'un ton bourgeois à faire trembler, Zilia attendait avec impatience le moment où le Ministre paraîtrait. O Zilia! que ne consultais-tu Dolimont avant de faire une telle démarche! quel abîme effrayant est ouvert sous tes pas!

Ce moment, tant désiré, arrive enfin. Un léger bruit se fait entendre; une petite porte s'ouvre; Cerningues entre. C'était un beau jeune homme, dont toutes les manières annonçaient l'indifférence et la fatuité. Zilia tremblait de

toutes ses forces. La Dary, avant de se retirer, lui dit : « Le Ministre, étant embarrassé, vous envoie son fils. C'est un coup de fortune. Vous n'en êtes que plus assurée du succès ».

« Monsieur, » dit Zilia d'une voix altérée et tremblante, se voyant ainsi seule avec Cerningues : une lettre de cachet, obtenue par d'implacables ennemis... — Vous, des ennemis ! cela ne se conçoit pas en vérité. Impossible ! impossible ! — Ah ! Monsieur ! les ennemis les plus ..... — Vous ne pouvez avoir que des adorateurs ! — Ils ont jeté dans les fers mon père et ..... — Asseyez-vous ; nous parlerons de cela. Vous êtes charmante, en vérité ! ( tout ceci fut dit sans jeter sur elle le moindre regard ). Vous êtes bien, ma foi, au-dessus de ce qu'on m'en avait dit ! Quel plaisir ! quelle volupté d'obliger une jolie personne comme vous ! Vous paraissez bien émue ! Toute cette émo-

tion serait-elle pour le bienheureux captif? N'y aurait-il rien pour son libérateur? — Pouvez-vous douter de ma reconnaissance, si..... — Ah! de la reconnaissance! fi! expression du vieux temps (en disant ces mots, on se regardait dans la glace, on touchait sa cravate, son jabot du bout des doigts, on redressait sa culotte pour faire belle cuisse, on s'admirait, et pas un coup-d'œil à Zilia). Vous connaissez peu votre monde apparemment. Nous avons banni la reconnaissance de notre vocabulaire. Vous me ferez un plaisir, je vous en ferai un autre. Partant quitte! Ou, si ce que vous appelez de la reconnaissance, et que je nomme souvenir, doit survivre à notre entrevue, je vous prie de penser, bel Ange, qu'elle sera toute de mon côté. — Vous daigneriez donc vous intéresser à la liberté..... — Penser à la liberté, quand je vous vois! quand je suis sur le point de tomber

à vos pieds! quelle étonnante modestie! Non, Mademoiselle, je vous aime, je vous adore. En vérité, je crois que c'est une fureur ».

En disant ces mots, Cerningues passait une plume sur ses dents, se balançait la tête devant une glace, tendait le jarret en étalant son pied délicat. A son air indifférent, on eût dit qu'il se parlait à lui-même, tant il faisait peu d'attention à Zilia ni à ce qu'elle disait. Cependant elle prenait la parole, à tout moment, pour lui expliquer les motifs de la détention de son père; mais Cerningues, toujours sans la regarder, l'interrompait sans cesse, lui laissait dire à peine quatre mots, et lui répétait avec mollesse, mais en termes fastueux, qu'il la trouvait belle, adorable, céleste; qu'il était disposé à faire tout pour elle, et qu'il la remerciait de ce qu'étant si favorablement disposée en sa faveur, elle s'était adressée à lui de préférence à tout autre.

Une demi-heure s'était écoulée de la sorte. Cernîngues voulut s'asseoir près de Zilia. Nonchalant et comme écrasé de lassitude, bâillant de temps à autre, il prit la main de Zilia en l'accablant des lieux communs de la galanterie. Zilia retira sa main avec rapidité. Il voulut se pencher sur elle; elle recula son fauteuil et se leva. Etonné de la ridicule insolence de cette conduite, Cernîngues s'en irrita; son œil s'enflamma de courroux. Piqué au vif, il se redressa, et la regardant du haut de sa grandeur, il allait l'apostropher avec mépris. Mais cette taille à-la-fois majestueuse et légère, cette beauté divine, pleine de grâce, de noblesse, de douceur et de fierté, lui imposant du respect, son cœur frémit pour la première fois, et sa langue embarrassée ne trouva point les expressions dont elle voulait se servir. Honteux de se trouver assis devant une si belle personne qui avait à se plaindre

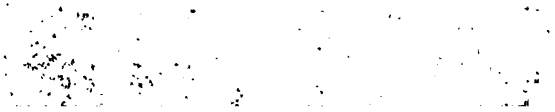
de ses mépris, il se leva précipitamment, et, s'inclinant presque jusqu'à ses genoux : « Pardon, Mademoiselle ! pardon ! s'écria-t-il. Mais une horrible distraction m'occupait en ce moment. Je ne me doutais pas qu'une divinité fût descendue des cieux pour venir, en ce boudoir, me demander une grâce, à moi, qui en aurais un million à solliciter auprès de vous; à moi, qui devrais être à vos pieds, qui dois craindre de ne pouvoir être pardonné pour avoir pu me livrer à ce fatal oubli; à moi, qui devrais tout sacrifier pour vous, si vous vouliez m'accorder seulement la faveur de vous faire ma cour avec toute l'ardeur, tout le respect du mortel le plus ardemment épris.

» Je ne vous dissimule point, Monsieur, lui répondit Zilia, que je suis extrêmement étonnée, qu'étant venue ici pour vous parler d'une affaire de la plus haute importance, vous ne m'ayez

pas encore permis de vous en dire un mot. — C'est que je connais parfaitement cette affaire-là, et que je l'ai déjà recommandée dans les bureaux de mon père. — Quoi! déjà vous avez eu la bonté... — Sans doute, et votre brévet de pension pour M. votre père vous sera expédié dans la semaine au plus tard. — Que parlez-vous de brevet de pension? Mon père est.... — Je sais qu'il pourrait servir encore; mais je brûle de servir auprès de vous (il fait en même-temps des démonstrations et des jeux de main). Vous vous y opposez... Rigueur pour rigueur! — Mais, Monsieur, je ne demande ni service ni pension pour mon père, reprit Zilia avec fermeté et avec une sorte d'indignation. J'étais venue solliciter sa liberté. Détenu à Vincennes par la plus basse tyrannie, il souffre, depuis près de quatre mois, toutes les rigueurs de la captivité. Adieu, Monsieur! je ne m'abaisserai point à solliciter l'humanité d'un

d'un homme qui ne connaît pas même les plus simples élémens et les premiers égards de la civilité ».

En disant ces mots, Zilia voulut se retirer : mais Cerningues, se précipitant à ses genoux, s'écria : « Quoi ! seriez-vous assez barbare pour punir votre père et moi d'une méprise pardonnable à un homme troublé à l'aspect de tant d'attraits, et qui, d'ailleurs, a la tête remplie de mille affaires qui, malgré lui, se confondent dans son souvenir ! Sachez, Mademoiselle, que j'ai passé la nuit dans les bureaux de mon père, que je ne m'en suis arraché un moment que pour vous entendre ; que, tourmenté par un sommeil exigeant qui réclame ses droits, je suis excusable de m'être un instant mépris sur l'objet principal de votre demande. Mais, tout accablé que je suis, je ne me suis pas mépris, du moins, sur le divin objet qui s'offre à mes regards, et que j'avoue

être le plus parfait qui jamais ait paru dans cette cour. O Mademoiselle ! ayez pitié de moi, ou je meurs à vos pieds. Mettez-moi dans le cas de vous obliger, et je suis le plus heureux des mortels. Quel génie créateur présida à la formation de tant d'attraits ! Toutes les grâces vous ont favorisée, vous ont embellie de leurs dons ! L'Amour vous donna ses yeux, son innocence mutine, son doux sourire ; Diane, sa taille légère et ses rigueurs ; Pallas, sa puissance et sa fierté ; Vénus, ah ! Vénus, sans doute, vous donna sa ceinture ! Heureux ! mille fois heureux le mortel qui pourra la détacher ! Et, si jamais j'avais le droit d'en concevoir l'espérance, vous me verriez bientôt sacrifier, à ce bonheur, fortune, emplois, dignités : ah ! le seul espoir d'être chéri un moment par vous, est préférable à tous les biens de l'univers ! »

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.